BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°56

À NUL AUTRE PAREIL !
LE 1er REC DANS LA GUERRE DU GOLFE

MALIN COMME UN RENARD
ROMMEL ENTRE EN FRANCE

LE B1BIS À L'ÉPREUVE DU FEU
UN CHAR D'EXCEPTION JUGÉ PAR SES ÉQUIPAGES

ALAMO DANS LE TYROL
L'INCROYABLE SIÈGE DU CHÂTEAU D'ITTER !

ÉCHEC À LA « DAS REICH »

1944 : NOËL SANGLANT POUR LANGANKE

M 01699 - 56 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°56 - Août / Septembre 2013
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

un magazine des éditions caractère

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°56

Échec à la « Das Reich »

Ligne de Front n°44

Tenir Bastogne et mourir

Trucks & Tanks n°38

Tiger *vs* Panther

Aérojournal n°36

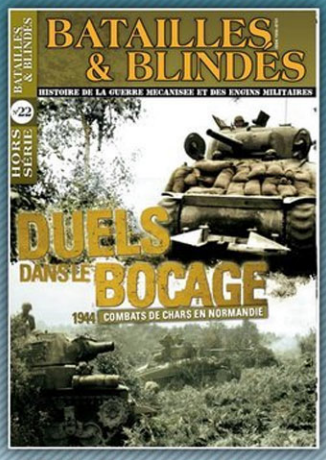
Dans l'œil du Typhon

LOS! n°9

l'USS Block Island à Okinawa

NOS HORS-SÉRIES

Batailles & Blindés HS n°22

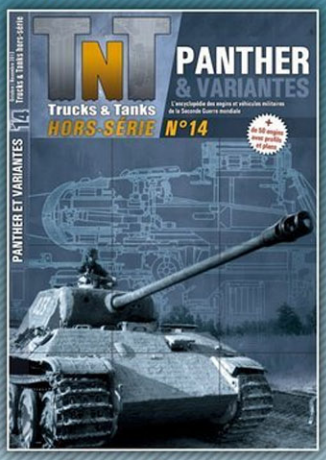


1944 - Duels dans le bocage
Combats de chars en Normandie

Ligne de Front HS n°19

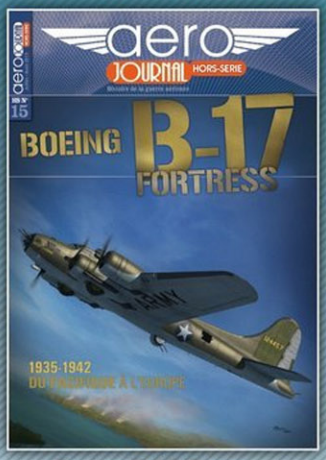
Les Centurions : 5 grandes
figures de l'armée française

Trucks & Tanks HS 14



Panther & variantes

Aérojournal HS n°15



Boeing B-17 Fortress

DÉCOUVREZ NOTRE NOUVEAU MAGAZINE

N° 2 EN KIOSQUE

EN VENTE
SUR NOTRE
SITE INTERNET

Air Combat N°1

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 56

4 Rubrique « Secret Défiance ! »

6 Le Blindorama — La Thaïlande 1932 – 1945

8 1940 ANALYSE — Le B1bis à l'épreuve du feu
Un char d'exception jugé par ses équipages
Ils ont fait trembler les Allemands à chacune de leur apparition, mais ils n'ont pas pu changer le cours des événements. Bien que souffrant de maladies de jeunesse, les B1bis se sont imposés comme les plus redoutables matériels de l'arsenal de l'armée de Terre en 1940. Les voici jugés par leurs équipages après l'armistice. Des témoignages inédits riches en enseignements !

16 1941 BATAILLE — Duel de lourds à Dubno
Flak-Regiment « Hermann Göring » & *11. Panzer-Division vs* KV
Loin des clichés présentant l'opération « Barbarossa » comme une promenade de santé, la progression de la *11. Panzer-Division* et du *Flak-Regiment* « Hermann Göring » s'apparente à un chemin de croix. Et pour cause : ce sont des chars lourds KV qui leur barrent la route !

26 « BLOODY CHRISTMAS EVE ! »*
QUAND TROIS SHERMAN DOMPTENT LES PANTHER DE LA « DAS REICH »
Ça n'est pas souvent que des Panther de la *Waffen-SS* se font sèchement damer le pion par des Sherman, qui plus est en infériorité numérique. C'est pourtant l'amère expérience que va faire l'as des *Panzer* Fritz Langanke la veille de Noël ! Retour, témoignages à l'appui, sur l'un des plus gros fiascos allemands de la bataille des Ardennes.
* Veillée de Noël sanglante

36 1940 COMBAT — Malin comme un Renard
Rommel entre en France
Après avoir percé le front allié sur la Meuse, Rommel s'élance vers la France. Le passage de la frontière se déroule comme à l'exercice, ce qui encourage le général à poursuivre vers la Sambre : retour sur un incroyable pari, qui aurait pu s'achever sur une catastrophe !

50 1991 BATAILLE — À nul autre pareil !
Le 1er REC dans la guerre du Golfe
S'il est un régiment qui a porté haut les couleurs de la France dans le désert irakien durant l'opération « Tempête du désert », c'est bien le 1er régiment étranger de cavalerie. Dans cet article de Luc Vangansbeke, de nombreux vétérans de cette unité prestigieuse nous racontent leur guerre contre Saddam avec la division « Daguet ».

64 1945 TÉMOIGNAGE — Aventures en Sherman
Souvenirs d'un tankiste à Okinawa
Robert C. Dick est pilote d'un Sherman d'un bataillon indépendant de l'*US Army* durant la bataille d'Okinawa. Truffés d'anecdotes, ses témoignages nous éclairent sur les conditions de vie des équipages américains faisant office de « pompiers du front » chaque fois que l'infanterie de l'Oncle Sam nécessite un appui-feu face aux redoutables troupes japonaises !

72 1945 BATAILLE — Alamo dans le Tyrol
L'incroyable siège du château d'Itter !
C'est probablement la bataille la plus incroyable de toute la Seconde Guerre mondiale et elle implique deux chars de la *12nd US Armored Division* en 1945. Comment des VIP français, des *GIs* et des *Landser* se sont-ils retrouvés à lutter coude à coude contre des *Waffen-SS* de la « Götz von Berlichingen » ? Lisez, vous n'en croirez pas vos yeux !

80 ACTUALITÉ DES LIVRES

EDITO

Cher lecteurs, chers amis,

L'été est là, enfin ! Le soleil brille, il fait chaud, les cigales chantent, le rosé est bien frais et les filles sont en bikini… oui, bon, là, je m'égare, d'autant que ma mère et mon épouse lisent toujours mes éditos !
Bref, la période s'annonce légère et agréable. Et par les temps actuels, cela nous fera du bien, avant le retour à la réalité de la rentrée. Le sommaire de ce numéro 56 de *Batailles & Blindés* a un peu été conçu comme ces déjeuners estivaux, avec une multitude de petites choses à picorer. Nous avons choisi de donner la priorité à des articles construits autour des témoignages des combattants. Après tout, n'est-ce pas là la marque de fabrique de la maison ?
L'un des morceaux de bravoure du magazine est l'article de l'ami Luc Vangansbeke sur l'aventure du 1er REC, le « Royal Étranger », durant « Daguet », en 1991. Loin d'être une « simple » analyse tactique des opérations, ce texte nous plonge dans le quotidien des équipages des AMX-10RC et des VAB « Méphisto » du régiment. On y apprend beaucoup, y compris sur le quotidien des hommes, et on mesure le professionnalisme de cette superbe unité, rompue aux OPEX et qui s'est encore récemment illustrée au Mali dans le cadre de « Serval ». Un régiment dont les escadrons sont tour à tour en train d'être de nouveau projetés.
Ce travail n'aurait pas pu vous être proposé sans la collaboration active des Anciens du REC, mais aussi la mobilisation des cadres actuels du régiment, dont le chef de corps, le colonel Jean-Christophe Béchon (qui vient de rendre son commandement et que je salue), ainsi que le chef d'escadrons (r), Xavier Marquot ; entre ce dernier et moi, c'est d'ailleurs une longue histoire, puisqu'il m'avait déjà aidé, en 2006, pour le deuxième hors-série de *Batailles & Blindés*, déjà consacré à « Daguet », et construit autour de l'épopée des « 30 tonnes » du 4e Dragons du colonel Bourret.
L'Armée française est comme une grande famille, et être reconnu comme un ami par ses membres est certainement l'une des choses dont je suis le plus fier.

Je vous souhaite à toutes et à tous d'excellentes vacances, et je vous donne rendez-vous à la fin septembre pour un numéro de rentrée explosif de *Batailles & Blindés* !

Bonne lecture, et à très vite !

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Bataille & Blindés n°56
Août - septembre 2013
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Le Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

UNE ARMÉE ? POUR QUOI FAIRE ?

Par « Diogène »

Durant l'entre-deux-guerres, puis la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide, la réponse à cette question était évidente, les Français ayant vécu dans leur chair l'utilité d'une Armée.

Depuis qu'est répandue l'idée que nous n'avons plus de menaces à nos frontières, l'Armée apparaît comme un organe dispendieux et superflu, voire dangereux. Sauf que l'actualité de ces derniers temps, « Serval » par exemple, nous prouve que bien que la diplomatie et la solution politique soient des armes de contrainte à privilégier, elles perdent de leur efficacité si elles ne sont pas appuyées par une force dissuasive armée capable de nous protéger.

Il serait tentant mais contre-productif d'établir un catalogue des raisons d'une Armée dans notre pays :
- Les nouvelles menaces : du terrorisme aux missiles balistiques
- La guerre pour le contrôle des sources d'énergie
- Le soutien politique et diplomatique
- Etc.

Contre-productif, car cela n'est surtout accessible qu'aux spécialistes.

Or, l'armée est une question par laquelle le peuple français doit se sentir concerné : il s'agit de sa sécurité et il s'agit de son argent. La Défense et l'Armée ne doivent pas rester un domaine de spécialistes. Car les menaces, même si elles sont nouvelles, ne sont ni inaccessibles intellectuellement au peuple ni éloignées géographiquement. N'est-ce pas Monsieur Le Drian, ministre de la Défense, qui disait au sujet des djihadistes maliens que le Mali était aux portes de la France ? On pourrait même rajouter, vu le nombre de djihadistes français capturés au Mali, qu'ils sont en France. Monsieur Le Drian ayant ainsi complaisamment donné les arguments en faveur d'un renforcement de l'outil militaire, nous pouvons donc conclure que nos frontières sont menacées, ainsi que notre sécurité intérieure, sans même parler de nos intérêts à travers le monde.

Pour que la Défense ne soit que l'apanage du chef de l'État et de quelques spécialistes, il faut détruire le lien armée-nation

Le dernier livre blanc sur le plan de la politique de défense n'a aucun intérêt puisqu'il s'inscrit dans la continuité des choix du livre blanc de 2008 du président Sarkozy. On aurait pu en faire l'économie, s'il n'avait été initié en réalité pour faire un état des lieux de l'Armée et voir où on pouvait faire des coupes drastiques.

Le gouvernement a pensé sa politique de défense en termes d'économies, avec un panel réduit de spécialistes et aucune audition des partis politiques. Le livre blanc 2013 est bien à l'image du mode actuel de gouvernance.

L'ère du soldat-citoyen est bien finie, ce soldat au service de la protection du peuple. Le soldat est devenu un fonctionnaire qui doit faire ce pour quoi il est payé : faire la guerre et donc tuer dans un cadre légal. Or, ce n'est pas la finalité de l'Armée. La finalité de l'Armée est la défense du peuple, du territoire et de nos intérêts contre les menaces intérieures et extérieures. Tuer n'est qu'un des moyens d'y parvenir.

C'est en inversant finalité et moyen que le lien armée-nation s'est détruit. Cette inversion a été volontaire pour en finir avec le soldat-citoyen et en faire un mercenaire, donc un être méprisable. Le soldat-citoyen que l'on veut transformer en mercenaire n'aura que faire de la cohérence politique des missions qu'il remplit. Et il n'aura que faire de la solidarité avec le peuple français, solidarité qui doit être à double sens mais qui fait défaut de la part des Français face aux sévices exercés sur l'Armée : Louvois, gel des avancements, réduction massive des effectifs, matériel en ruine… Le peuple français aurait dû défendre le citoyen-soldat qui de par son statut n'a pas les mêmes droits qu'un citoyen normal. Le soldat accepte la perte de ses libertés pour la protection de la Nation. La Nation doit se substituer à lui pour la défense de ses droits de citoyen. Or, la Nation n'a pas rempli ses engagements. Le peuple français n'a pas rempli ses engagements par ignorance du fait, par antimilitarisme pour certains, par manque de combativité, par individualisme… surtout par volonté de manipulation qui fait que le peuple ne voit plus d'utilité à disposer d'une Armée puissante.

Répandez l'idée simpliste que le militaire est un tueur, médiatisez quelques cas, faites oublier que le décideur des guerres est le chef de l'État, racontez que notre pays ne sera plus envahi, supprimez la conscription, axez les campagnes de recrutement sur l'apprentissage d'un métier plus que sur la défense de la patrie, et il n'en faut pas plus pour que le peuple vous « lâche ». Seulement, le perdant c'est lui, et il ne le sait pas.

Pourtant, qui paye ? Le peuple ! Et qui ne consulte-t-on pas ? Le peuple !

L'Armée c'est la sécurité et c'est la garante des libertés. La rentabilité de la sécurité se voit dans les menaces évitées. On ne doit donc pas penser l'Armée en termes de rentabilité mais en termes d'assurance, de principe de précaution.
L'Armée protège le peuple et le pays des armées hostiles, conventionnelles ou non. Quand un groupe terroriste développe des réseaux planétaires, sous différents noms, on a bel et bien affaire à une armée et à une forme de guerre mondiale morcelée. C'est une armée souple, résiliente et idéologique. Aujourd'hui, elle se monte, demain elle sera structurée, aujourd'hui on l'arme, demain elle aura un armement que nous n'aurons plus, à force de contraintes budgétaires.
En face se trouvent les armées occidentales, qui sont peu admirées, peu considérées, de plus en plus sous-équipées, de plus en plus gérées par des technocrates comme ils le feraient avec une entreprise, pratiquant licenciements et réductions des dépenses, et qui bientôt géreront le soutien.
Le peuple paye pour une sécurité qu'on ne lui assure pas, car des technocrates, pour des questions économiques, voire idéologiques d'instauration d'une nouvelle société, détruisent l'Armée. C'est dans l'Armée que l'on trouve encore ces idées ahurissantes de patrie, d'honneur, d'intégrité et de sacrifice. Tout ce qui ne se monnaye pas et tout ce qui pourrait être une résistance aux visées mondialistes et meurtrières de nos libertés. Car comment acheter un groupe de gens qui place au-dessus de tout l'honneur et la liberté ? On ne peut pas, donc on le détruit à coups de déceptions, à coups d'injustices, à coups de sévices.
Les Français payent et se font berner. Et en cas de guerre, ils se feront massacrer, car il n'y aura plus d'armée, juste quelques figurants. Mais si les Français connaissaient vraiment les enjeux, les nouveaux ennemis, les nouvelles formes de menaces intérieures et extérieures, la faiblesse de nos frontières, l'état de notre Armée, nul doute qu'ils exigeraient que l'on donne aux militaires les moyens d'assurer leur sécurité et nul doute que le patriotisme se manifesterait à nouveau.

Ramener l'Armée au rang de n'importe quelle administration, en nier sa spécificité qui est que le métier de militaire est un métier lié de façon volontaire et acceptée à la mort que l'on donne et à la mort que l'on reçoit, banaliser ce métier a réussi non seulement à couper l'Armée du peuple mais également à ce que l'armée s'autocensure, s'aigrisse au point qu'elle va en mission comme elle irait à n'importe quel autre emploi, sans se demander si la mission correspond toujours aux valeurs pour lesquelles le soldat s'est engagé.
Les missions d'aujourd'hui commencent à manquer de cohérence dans le discours et dans les objectifs. Combattre dans telle partie du monde un ennemi qui prône la sauvagerie et l'aider dans une autre partie de la planète est incohérent et ne peut emporter l'adhésion, ni dans les rangs de l'Armée ni dans ceux du peuple.
Les discours teintés d'humanisme d'un ministre des Affaires étrangères pour faire passer son désir d'intervention en Syrie en guerre humanitaire ne sont pas crédibles. Encore moins pour une Armée qui a combattu les djihadistes en Afghanistan et au Mali. Des problèmes de conscience commencent à se poser, que les menaces de destruction de l'emploi militaire ne pourront peut-être pas éteindre.
Une autre incohérence est économique : l'armée paie le prix fort du redressement financier du pays. L'armée ne comprend donc pas ces millions d'euros d'aides en armes, formations et médicaments à des combattants ennemis d'hier, amis d'aujourd'hui, mais en tout cas ennemis de l'Occident.
Les moyens mis en place pour « casser » l'Armée ne seront peut-être pas suffisants pour qu'elle se conduise en SMP (société militaire privée), et l'autocensure de l'Armée n'est peut-être pas si ancrée qu'on le croit.

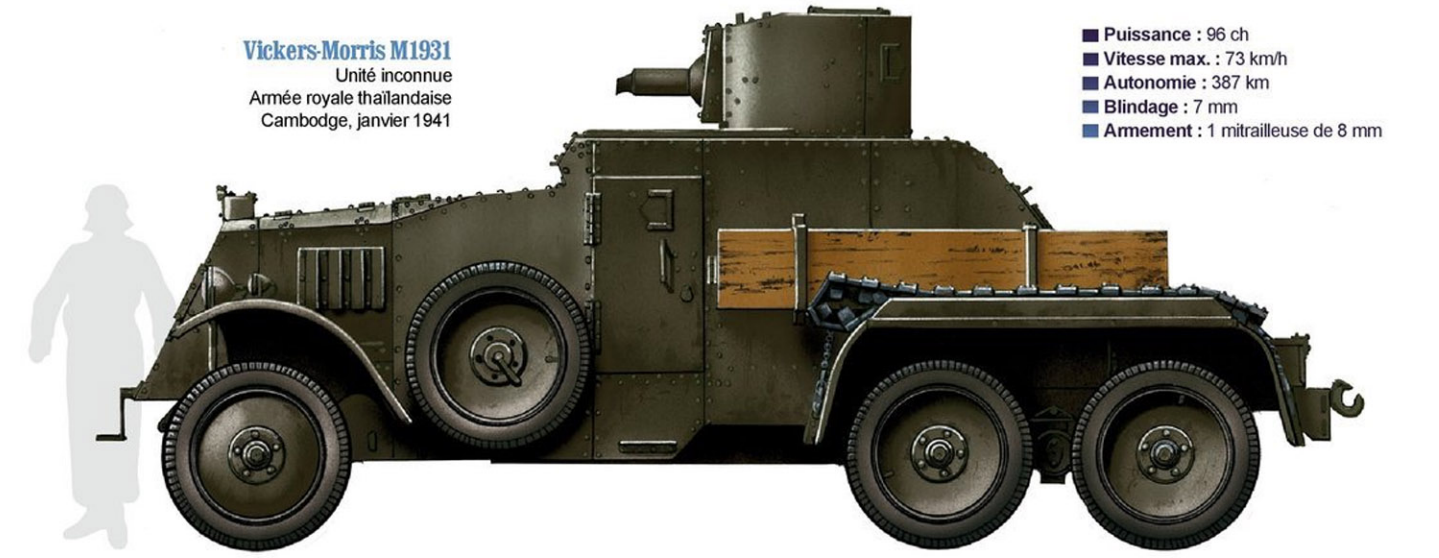
Vers des SMP européennes ?

À force de réduire le format de l'Armée et d'encourager le déclin de l'esprit militaire, on peut être conduit à faire appel aux SMP, ce qui pourrait être une solution économique et politique confortable. Mais qui n'est pas sans présenter des dangers en termes d'autonomie et d'indépendance. Deux à trois grosses SMP peuvent faire et défaire un gouvernement. Elles assureront peut-être la sécurité des gouvernants et des multinationales, mais elles n'assureront pas la défense du peuple.
En conclusion, une Armée pour quoi faire ? « Pour ne pas avoir chez nous, celle des autres » a écrit le général Bertrand de Lapresle, et l'Histoire nous montre qu'une Armée de soldats-citoyens est encore celle qui nous défend le mieux ! ■

Thaïlande 1932 1945

En 1932, la monarchie absolue siamoise est renversée par le Parti du peuple, rassemblant de jeunes étudiants et officiers formés en Europe et aspirant à jouer un rôle politique dans leur pays. La faction militaire réussit ensuite à écarter du pouvoir les civils et se lance dans un vaste programme d'armement. Il faut dire que le régime fascisant du général Phibun Songkhram ambitionne de reconquérir le Laos et le Cambodge, perdus au détriment de l'Indochine française au XIX^e^ siècle, ainsi que les États shans de Birmanie et les quatre États du nord de la Malaisie arrachés par la Grande-Bretagne.

Par **Yann Mahé**

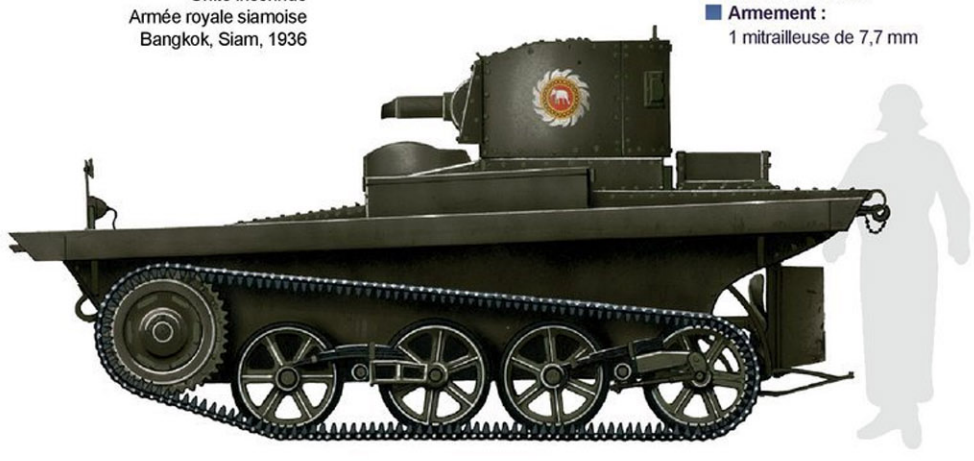


Vickers-Morris M1931
Unité inconnue
Armée royale thaïlandaise
Cambodge, janvier 1941

- **Puissance :** 96 ch
- **Vitesse max. :** 73 km/h
- **Autonomie :** 387 km
- **Blindage :** 7 mm
- **Armement :** 1 mitrailleuse de 8 mm

En dépit du vif ressentiment laissé par l'affaire des « territoires perdus », les relations entre le Siam et les deux puissances européennes restent bonnes, Bangkok se joignant aux Alliés durant la Première Guerre mondiale et envoyant même en France un petit corps expéditionnaire de 1 200 soldats en 1918. C'est donc logiquement que le pays se tourne, en 1929, vers la célèbre firme anglaise Vickers pour l'achat de 10 chenillettes biplaces Vickers Carden-Loyd Mk VI, qui sont livrées en mars de l'année suivante et prennent le nom de Type 71. En 1930, satisfaite de cette première acquisition, l'Armée royale siamoise commande 6 automitrailleuses Vickers-Morris 6x4 M1931, qui sont réceptionnées en juin 1931. Basés sur un châssis de camion Morris Commercial Type-6D 6x4 30cwt recouvert d'un blindage surmonté d'une petite tourelle ronde abritant une mitrailleuse Vickers Class « C/T » de 8 mm, ces engins s'avèrent peu mobiles en raison de leur poids excessif : 4,31 tonnes !

C'est en 1932 que le Siam obtient ses premiers chars, lorsque la junte militaire s'intéresse au grand succès commercial de John Valentine Carden et Vyvian Loyd : le char Vickers-Armstrong 6-ton Mark E exporté aux quatre coins du globe. Le 17 novembre, le gouvernement siamois, séduit par les performances tout autant que par la modernité du char, en achète 10 dans la version Type B. L'importateur, la Barrow Brown Co. de Bangkok, réceptionne le premier engin, numéro de série V.A.E. 533, exactement un mois plus tard, le dernier (V.A.E. 542) le 9 mars 1933. Les chars intègrent l'armée avec la nomenclature Type 76. Cette acquisition s'inscrit dans un programme de modernisation bien précis et surprenant de l'état-major, puisque deux mois plus tôt, l'Armée royale siamoise est devenue la première du monde à mettre en service un canon antiaérien autochenillé. En l'occurrence, 26 automoteurs Type 76 commandés en janvier 1933 à Vickers, produits à Elswick-on-Tyneside et livrés en octobre.



Vickers Light Amphibious Tank M1931
Unité inconnue
Armée royale siamoise
Bangkok, Siam, 1936

- **Puissance :** 88 ch
- **Vitesse max. :** 43 km/h
- **Équipage :** 2
- **Blindage :** 11 mm
- **Armement :** 1 mitrailleuse de 7,7 mm

Construits sur châssis de Vickers 6-ton, ces véhicules à casemate ouverte sont armés d'une pièce Vickers QF 2-pdr « Pom Pom » à refroidissement par eau et d'une capacité de tir de 120 coups/minute. Le choix de ce châssis n'a, à notre sens, rien d'anodin et répond vraisemblablement au souci de prodiguer un parapluie antiaérien aux chars Vickers 6-ton achetés simultanément. Ainsi, bien avant la conception du *Flakpanzer I* à l'été 1941, du Landsverk L-62 suédois (1942) et du Crusader antiaérien britannique (1943), le Siam dispose déjà de son premier automoteur chenillé de DCA ! Ce concept, alors inédit, témoigne de la volonté du régime militaire de se doter de forces armées modernes. En novembre 1933, l'Armée siamoise commande encore à la firme de Barrow-in-Furness 2 chars amphibies Vickers Carden-Loyd Amphibious Tank M1931, qui lui sont livrés en avril suivant, apparemment dans le cadre de sa rivalité avec la Marine royale pour contrer un éventuel coup d'État de sa part ! En 1934, Bangkok achète 30 nouvelles chenillettes Vickers Carden-Loyd Mk. VI à la Grande-Bretagne et 10 dans leur version tracteur, qui sont toutes livrées dans les deux ans qui suivent. En octobre 1936, l'Allemagne propose au royaume de l'Éléphant blanc un certain nombre de chars LKA (leichte Kampfwagen Ausland), une extrapolation du *Panzer I* réalisée par la firme Krupp à des fins d'exportation. Pour des raisons indéterminées, Bangkok ne donne pas suite à cette offre de Berlin, avec laquelle Phibun Songkhram, très en phase idéologiquement, se rapproche pourtant… Au lieu de cela, une nouvelle commande de 12 Vickers-Armstrong 6-ton Mark E Type B est passée en 1938, mais seulement quatre sont livrés avant septembre 1939, les huit restants étant réquisitionnés par l'Armée britannique au déclenchement de la guerre. Au début du conflit mondial, signalons que l'Armée thaïlandaise (le Siam a été rebaptisé Thaïlande en juin, dans une inquiétante fièvre nationaliste) dispose, pour déplacer son parc d'artillerie composé de pièces principalement suédoises, allemandes et japonaises, de 20 Landsverk L-131, 19 Landsverk L-132 et 3 Landsverk L-135, auxquels s'ajoutent 12 remorques de transport de munitions Ammunitionstransportvagn.

Les engins de combat sont alors répartis entre un régiment blindé à deux bataillons (un moyen sur Vickers 6-ton et un léger sur Vickers Carden-Loyd, chacun à sept chars) et le 1er régiment de cavalerie (sur Vickers Carden-Loyd). Profitant de la défaite française, Bangkok entre en guerre contre l'Indochine en novembre 1940 pour tenter de récupérer le Laos et le Cambodge. Habilement utilisés en appui de l'infanterie, les chars permettent d'enlever le poste de Ban Dou entre le 12 et le 15 janvier 1941, puis font la décision à Phum Préav le 16 janvier contre les courageux légionnaires du III/5e régiment étranger d'infanterie. Ayant obtenu le soutien diplomatique de Tokyo durant cette crise résolue en mai 1941, l'Armée royale a reçu 36 chars légers Type 95 « Ha-Go » (désignés localement Type 83), qui serviront de fer de lance lors de l'invasion des États shans par les forces nippo-thaïlandaises en 1942 et resteront en service jusqu'en 1952 ! ■

Type 76
(Vickers 6-ton Mark E Type B)
Bataillon de chars
Armée royale thaïlandaise
Phum Préav, Cambodge, janvier 1941

- **Puissance :** 80 cv
- **Vitesse max. :** 35 km/h
- **Autonomie :** 160 km
- **Blindage :** 5 à 13 mm
- **Armement :** 1 canon de 47 mm

Type 76
(Vickers 6-ton QF 2-pdr « Pom Pom »)
Régiment antiaérien
Armée royale thaïlandaise
Thaïlande, décembre 1940

- **Puissance :** 80 cv
- **Vitesse max. :** 35 km/h
- **Autonomie :** 160 km
- **Blindage :** 5 à 13 mm
- **Armement :** 1 canon de 40 mm

Type 83
(Type 95 Ha-Go)
Compagnie blindée
Division « Songkhla »
Armée royale thaïlandaise
Thaïlande, janvier 1942

- **Puissance :** 120 cv
- **Vitesse max. :** 45 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage :** 6 à 12 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

LE B1BIS À L'ÉPREUVE DU FEU

UN CHAR D'EXCEPTION JUGÉ PAR SES ÉQUIPAGES

Ainsi, au cours des mois suivants, des rapports sont rédigés afin de mieux appréhender le comportement au combat des chars de l'Arme blindée, en particulier des « appareils » B qui ont causé de sérieux soucis aux Allemands qui n'avaient souvent comme seul recours que de rameuter des canons antiaériens de *8,8cm* ou des obusiers de campagne (*10,5* et *15cm*) pour les arrêter. Le but des Français est alors de tirer les enseignements de l'engagement du B1bis au combat et d'identifier les points forts et points faibles de ce char d'exception.

BLINDAGE

Dans son rapport daté 1er octobre 1940 sur les B1bis utilisés par le 28e bataillon de chars de combat, le capitaine Jacques Bruneau met en avant la qualité du blindage du char, qui n'a rien à craindre des tubes de la *Heer*, sauf peut-être des antichars français de 47 mm capturés et retournés contre leurs anciens propriétaires et des obusiers de *10,5cm* allemands. Les canons de *3,7cm* et *5cm* armant les *Panzer* se sont ainsi montrés totalement inefficaces. Bien des faits confirment cette analyse, même si elle est quelque peu tempérée par le document remis le 15 août 1940 par le capitaine d'Engente, du 1er bataillon de chasseurs de Saône et Loire appartenant à la 1re division cuirassée, qui signale la bonne résistance de la cuirasse dans la partie avant du B1bis, mais pointant aussi quelques faiblesses : « *Blindage suffisant à la tourelle et à l'avant. Les faces latérales, arrière et supérieures ont quelquefois été traversées*. » Par ailleurs, le chef de bataillon Cardin, ex-commandant du 2/511e RCC (bataillon B) et ex-chef d'état-major du groupement cuirassé, souligne la vulnérabilité du train de roulement qui, selon lui, doit être rigoureusement protégé, car outre sa fonction motrice initiale, il sert au pointage du canon de 75 mm : « *Les boulons (surtout ceux dont les têtes dépassent) sont à proscrire — aussi bien*

Le 22 juin 1940, la signature de l'armistice dans la clairière de Rethondes et la mise au pas de l'Armée française par l'Occupant ne mettent certainement pas fin aux activités militaires en France, qui se poursuivent plus ou moins clandestinement dans le cadre de l'armée d'armistice. Les causes de la défaite sont ainsi minutieusement analysées au travers des matériels de la Cavalerie qui ne se sont pas révélés inférieurs aux *Panzer*.

Par **Laurent Tirone**

L'auteur remercie Max Schiavon, sans qui cet article n'aurait pas pu être réalisé

◤ Vu sous cet angle, l'appareil B1bis Chambertin (ex-Chemin des Dames), codé 378, du 49e bataillon de chars de combat (BCC), est réellement impressionnant. Les Allemands le surnomment d'ailleurs la « forteresse qui crache le feu ». Archives Caraktère

sous la caisse (à cause des accidents du sol : souches d'arbres, etc.) qu'à l'extérieur. » L'arrachage de ces boulons du train de roulement peut potentiellement bloquer les chenilles ou entraver le remplacement de pièces endommagées ou usées par les équipes de réparation. Par ailleurs, bien qu'ayant fait l'éloge de la cuirasse du B1bis, le discours du capitaine Bruneau n'est pas exempt de reproches, et il a relevé lui aussi des composants peu fiables : « *couvercles de barbotins, parois verticales de la chenille*. » En dépit de cela, le blindage du B1bis est considéré comme au-dessus de la norme par ses équipages : « *L'effet des 105 mm allemands est à noter – Connaissant la résistance de nos blindages, nos adversaires avaient délibérément admis que seul le 105 mm pouvait venir à bout de nos B.* » Enfin, la piètre résistance aux impacts de certaines parties du char est impitoyablement relevée, comme « *la fixation du tourelleau sur le toit de la tourelle semble un peu faible. On a vu souvent des tourelleaux partiellement ou totalement arrachés*. »

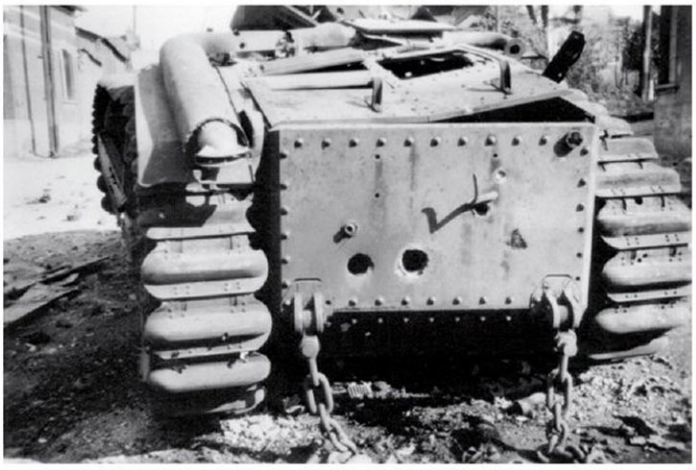
▲ Un B1bis en flammes. L'engin est difficile à détruire, car, dans l'arsenal allemand, seules les pièces de *8,8cm Flak 18* ou les obusiers de *10,5cm* peuvent en venir à bout « facilement ». Coll. Noss

◀ Le Tananarive, appartenant au 28e BCC, paraît avoir été évacué par son équipage sans combattre, peut-être suite à une panne d'essence, une des causes fréquentes de l'abandon du char français. AMC#E027009

◀ L'explosion interne qui a dévasté le B1bis Poitou II, codé 451, du 37e BCC, était si puissante qu'elle a arraché la tourelle.

◣ Le blindage arrière épais de 55 mm n'a pas résisté aux tirs de *8,8cm Flak*.
Archives Caraktère

▼ Le B1bis, ici le Reims codé 107, est armé d'une pièce de 47 mm SA 35 et d'un obusier de 75 mm ABS (Atelier de Bourges). Monté sur un masque boulonné à l'avant de la caisse, ce dernier dispose de 74 obus, dont 7 de rupture. Cette répartition montre que cet obusier à la faible vitesse initiale (470 m/s) n'est pas pensé pour prendre à partie les blindés ennemis.



ARMEMENT

Concernant le canon SA 35 de 47 mm en tourelle et le canon ABS 1929 en casemate, ils ont donné entière satisfaction lors de la campagne de mai-juin 1940. Ainsi, le chef de bataillon Cardin ne tarit pas d'éloges sur l'armement du char B : « *Le canon de 75 mm n'a déçu personne, c'est une arme magnifique* » et « *le canon de 47 mm, si l'on améliore un tant soit peu ses inconvénients (échauffement-frein, etc.), est une arme excellente*. » De même, le bilan tiré encore une fois par le capitaine Bruneau est très positif : « *l'armement a toujours donné satisfaction, tant par sa précision et sa puissance que par la régularité de son fonctionnement.* » Pour autant, son analyse n'est pas dénuée de critiques. Ainsi, le canon de 47 mm placé en tourelle s'est révélé délicat à employer : « *Le tir à obus de rupture est très difficile à régler en raison de l'invisibilité des points d'impact* » (la disposition du périscope binoculaire et des épiscopes en tourelle ne permet pas un champ de vision à 360°). Le chef de bord a alors toutes les peines du monde, sauf si le char adverse s'enflamme, à savoir s'il a fait mouche ou non et s'il doit renouveler son tir sur le but ! Quant au canon de 75 mm, il est certes considéré comme une « *arme remarquable* », mais son fonctionnement se révèle des plus complexes : « *Il est difficile et long à pointer pour des pilotes n'ayant pas un entraînement très poussé*. » Car c'est effectivement le pilote qui fait office de tireur du 75 de casemate, mettant en évidence une nouvelle fois le mal typiquement français de la surcharge de travail des membres d'équipage et notamment du chef de bord, obligé aussi de remplir les missions de tireur et chargeur dans sa tourelle monoplace. Néanmoins, si le capitaine Bruneau met volontiers l'accent sur le manque d'entraînement, il « oublie » que le 75 mm est desservi par son système de pointage hydrostatique Naëder fonctionnant à l'huile de ricin, trop complexe et fragile, comme en témoigne le capitaine d'Engente : « *Le pointage en direction du canon de 75 mm devrait pouvoir être terminé au volant. Si le Naëder ne répond pas bien, il est difficile actuellement de le réaliser correctement*. » Dans ses remarques, le chef de bataillon Cardin tempère, lui aussi, son enthousiasme pour la pièce de 75 mm, en mettant en exergue cette fragilité chronique du Naëder : « *Le Naëder a toujours causé des ennuis graves*

— c'est un appareil trop délicat —, la question des joints n'a jamais été résolue. Ce procédé de transmission est à éviter. »
Dans le but de lutter contre les attaques de la *Luftwaffe*, les B1bis du 1er bataillon de chasseurs de Saône et Loire ont reçu, à la fin du mois de mai 1940, des mitrailleuses antiaériennes. Dans un ciel où les Stuka sont une menace permanente, ce dispositif de DCA s'avère judicieux, mais, dans les faits, l'efficacité n'est pas au rendez-vous : « *Ces dispositifs n'ont pas donné les résultats escomptés. En effet, lourds et difficiles à mettre en place, ils interdisent, une fois posés, les passages par la porte de tourelle et empêchent complètement sa fermeture. Le chef de char se trouve de la sorte à peu près prisonnier dans son char ou sur son char, surtout lorsque celui-ci est en marche. D'autre part, le tireur placé à l'intérieur de la tourelle est certes bien protégé, mais son champ d'observation est tellement restreint que, presque toujours, il voit l'avion trop tard et ne peut pas utiliser efficacement son arme.* »

RADIO

Le poste radio se révèle être l'un des points faibles du char B1bis. En effet, il apparaît que ses batteries manquent de puissance et se déchargent bien trop vite, au point de ne plus pouvoir transmettre, comme le signale le capitaine d'Engente : « *La liaison radio n'a plus fonctionné après une journée de combat suite à l'insuffisance des batteries.* » Un avis pourtant contraire à celui du capitaine Bruneau, qui n'émet, lui, aucune critique sur le fonctionnement des postes : « *La radio a toujours marché correctement, à condition d'être servie par du personnel confirmé.* » L'officier insiste également sur sa complémentarité avec les fanions : « *Pour certains ordres simples — changement de direction par exemple —, l'expérience a montré qu'elle pouvait être avantageusement complétée par le commandement aux fanions.* » Bruneau note néanmoins que « *la trop faible capacité des batteries d'accumulateur est une cause fréquente d'arrêt de la radio.* » Quelques remarques s'imposent toutefois. Si le capitaine Bruneau déplore lui aussi la trop faible durée de vie des batteries de la radio, il convient de rappeler que l'utilisation des fanions n'intervient qu'avant l'engagement, les chefs de bord officiant durant le combat dans leur tourelle, écoutille fermée. En outre, il ne tient pas compte du mode de transmission des ordres, très décrié par le capitaine d'Engente : « *Le procédé employé — radiographie et code — est à rejeter.* » Trop longue, trop compliquée, cette méthode doit être remplacée, selon d'Engente, par la radiophonie en clair afin de faciliter la compréhension des ordres et la fluidité des manœuvres. Ce qui implique forcément un autre risque : celui de l'interception des messages par les services d'écoute ennemis et leur rapide traduction/transmission en première ligne…

▲ B1bis Fleurus codé 523 de la 349e compagnie autonome de chars de combat (CACC). Développé pour s'approcher au plus près des fortifications bétonnées et autres retranchements, le B1bis affiche un blindage épais de 60 mm dans la partie avant de sa caisse et 56 mm pour la tourelle APX-4. Il est donc quasiment invulnérable aux armes antichars allemandes.
AMC#E023392

▼ À l'origine, le poste de radiotéléphonie ER-53 n'autorise que des liaisons en morse. Par la suite, il est remplacé par un modèle permettant les liaisons en phonie, comme ici sur le B1bis Gard, codé 324, du 37e BCC. Les chars de commandement au niveau de la compagnie et du bataillon sont équipés d'un ER-55 supplémentaire. Sur le papier, le B1bis est bien doté en moyen de communication, mais des batteries trop faibles rendront cet équipement inopérant.

MÉCANIQUE

Si la conception du moteur Renault n'est pas remise en question, sa puissance, ou plutôt son manque de puissance, est souligné. Avec 300 chevaux, il ne permet pas au B1bis, pesant 31,5 tonnes, de bénéficier d'un rapport poids/puissance supérieur à 10 chevaux par tonne. Le chef de bataillon Cardin met ainsi en avant la sous-motorisation du char français par rapport à la puissance affichée par ses congénères de l'époque, comme le Covenanter britannique, le *Medium Tank* M2 américain ou le *Panzer IV* allemand. Cette comparaison est néanmoins tronquée, car le B1 est un char de rupture lourd et ne peut être opposé, sur le papier évidemment, à des engins moyens ou légers dévolus à d'autres missions (manœuvre ou appui) ! Plus intéressante est la mention que l'officier fait d'un problème peu connu : la surchauffe du moteur Renault 6 cylindres. Ainsi, il précise : «… *enlever les détritus, poussières… qui colmataient les ailettes et provoquaient un échauffement excessif*. » Outre les inévitables problèmes mécaniques, ces surchauffes ont des effets secondaires des plus gênants : « *En ce qui concerne la sortie d'air chaud des appareils, il faut signaler de plus que cet air projeté violemment par les grilles des radiateurs de haut en bas faisait une abondante poussière qui, dans bien des cas, signalait de loin l'approche des appareils*. » Pire, la chaleur dans le compartiment moteur se transmet aux réservoirs d'essence et occasionne un « vapeur-look » empêchant leur remplissage complet. Le chef de bataillon Cardin souligne que, conjugués à une consommation trop importante de 70 litres à l'heure pour 50 escomptée, les pleins non terminés aboutissent à une réduction de l'autonomie : « *Cela provient non seulement du défaut de remplissage* […] *mais aussi parce que pour pallier l'augmentation du tonnage du B1bis, il avait fallu augmenter la puissance du moteur. La contenance des réservoirs étant restée la même, au lieu des 400 litres prévus, soit 8 heures de marche, en fait le char avait à bord à peine 370 litres, soit un peu plus de 5 heures de marche, d'où il fallait encore déduire la consommation d'essence nécessaire au rechargement des accus pour les émissions radio.* »

▲ Ce B1bis abandonné est un sujet de curiosité pour les soldats allemands. Les chaînes à l'arrière sont destinées au dépannage.

▼ Les chenilles enveloppantes du B1bis assurent une bonne mobilité sur terrain difficile.
AMC#R00523-02

L'autonomie tombe alors à 70 kilomètres au maximum ! Une misère… Le capitaine Bruneau corrobore cette analyse : « *Un autre gros défaut du char B est l'insuffisance de son rayon d'action* […] *qui a été la cause de la presque totalité des chars des 28e et 37e bataillons*. » Un handicap qui conduit donc à de lourdes pertes au sein des unités françaises : « *Elles ont été à peu près anéanties, non par le feu de l'ennemi* […], *mais par le manque d'essence et de munitions*. » L'emport, sur une remorque, d'une nourrice d'essence est alors préconisé pour augmenter la distance franchissable.

HABITABILITÉ / ERGONOMIE

Lorsqu'il aborde le chapitre de l'habitabilité, le capitaine d'Engente a un avis pour le moins sévère : « *donne l'impression de n'avoir jamais été étudiée*. » Le chef de bataillon Cardin va dans ce sens, en précisant que « *malgré les nombreuses demandes faites, aucune place n'avait été prévue pour les multiples objets à placer à l'intérieur du char* ». En outre, le B1bis est conçu pour quatre hommes d'équipage, mais sa complexité impose une présence supplémentaire : « *La nécessité d'un 2e aide-pilote s'étant fait sentir, la plupart des équipages l'ayant adopté, il est bien évident que 5 hommes dans un espace aussi restreint en plein combat ne pouvaient tenir le matériel avec un rendement suffisant*. » L'officier précise ensuite, non sans un certain humour, que « *la matière humaine a beau être compressible, il y a des limites à cette compression*… » Le capitaine Bruneau est plus ou moins du même avis : « *Le pilote et l'aide pilote sont à peu près correctement installés pour l'accomplissement de leur mission. Encore la place leur est-elle chichement mesurée, surtout dans les chars de commandement où doit prendre place un radio supplémentaire*. » Lui aussi indique que le volume disponible est insuffisant pour emporter de l'équipement de base, comme des couvertures, des vivres, des toiles de tentes… car ces ustensiles, pourtant indispensables, réduiraient encore un « *espace vital déjà fort exigu* ». Un habitacle encore encombré par des équipements très perfectionnés qui ne trouvent aucune utilité : « *Avis conforme pour le compas VION et le gyroscope. Ces appareils délicats, coûtant fort cher, n'ont jamais, dans la majorité des cas, pu être utilisés, parce que mal placés ou d'un fonctionnement imparfait*. »

CHEF DE CHAR

L'habitabilité et l'ergonomie du B1bis sont donc considérées comme mauvaises, mais la « palme » de l'inconfort revient sans conteste au chef de char. Les propos du capitaine Bruneau à ce sujet sont sans ambiguïté : « *Quant au malheureux chef de char, il doit dans la difficile position d'un équilibriste à bord d'un toboggan assurer simultanément les multiples et délicates fonctions de chef de bord, de pourvoyeur, tireur et pointeur de deux armes, d'observateur, d'orienteur, de chiffreur et de déchiffreur, alors qu'il ne sait pas où poser son porte-cartes maculé de graisse et couvert de signes cabalistiques pour l'observer pendant quelques instants dans l'atmosphère obscure et surchauffée de sa tourelle étroite et encombrée*. » Voilà qui en dit long sur ses conditions de travail… Le chef de bataillon Cardin avance alors des solutions pour le soulager : « […], *il faut prévoir des armes automatiques, à chargement automatique, ne pas donner d'armes à servir aux chefs de char, à bord des chars d'un certain tonnage — en dehors d'une arme contre le personnel —, le chef de char a déjà tant à faire*. » Le capitaine Bruneau, lorsqu'il fait des propositions pour améliorer l'engin, insiste lourdement sur ce point : « *En tout cas, on ne devra sous aucun prétexte s'affranchir du principe suivant : le chef de char doit être complètement affranchi du service de l'armement principal dans un appareil destiné à faire autre chose que de l'accompagnement d'infanterie à courte distance*. »

▲ Le Typhon (ex-Eléphant), appartenant au 8e BCC, prend place sur un wagon de chemin de fer en mai 1940. Si les véhicules à roues empruntent les voies de terre, les chars lourds sont convoyés par voie ferrée afin d'économiser les mécaniques. Par ailleurs, la vitesse de progression des B1bis rendrait l'approche bien trop lente.

▶ L'Éclair (ex-Chacal) du 8e BCC progresse vers un ennemi qui va s'avérer bien plus mobile que lui. Il faut bien avouer que les 307 chevaux du moteur 6 cylindres Renault sont à la peine pour tracter les 31,5 tonnes du char. De ce fait, son rapport puissance/poids de 9,7 chevaux par tonne ne lui permet pas d'être aussi manœuvrable qu'un *Panzer IV* aussi puissant mais bien plus léger.

MOYEN D'OBSERVATION

Le capitaine d'Engente est sévère concernant l'utilisation des moyens de vision qu'il qualifie de « *très incommodes* ». D'ailleurs, il n'hésite pas à proposer une solution pour résoudre le problème : « *Il semble qu'un périscope de tourelle permettrait, dès qu'un objectif a été repéré, de ne plus le quitter quelle que soit la position du char par rapport à lui.* » Si l'analyse du capitaine Bruneau est différente, elle en vient néanmoins à la même conclusion : « *On pourrait dire qu'ils sont presque trop perfectionnés. La protection des observateurs est parfaitement assurée, mais au détriment du champ de vision et de la rapidité d'observation. De là, l'impression d'isolement et d'étouffement que l'on éprouve à bord et qui pousse les chefs de char à sortir de leur appareil à tout propos.* »

▲ Le *Panzer I Ausf. B* présent sur cette photo permet de mieux se rendre compte des mensurations du B1bis. Le petit char allemand n'a strictement aucune chance face au mastodonte français.

▼ Abandonné à Sacy-le-Petit en juin 1940, le Bugeaud, codé 534, du 28e BCCr, suscite la curiosité des *Landser*, peu habitués à côtoyer des chars aussi massifs.
Coll. Noss

« *Et pourtant, il semble à peu près certain que, en raison de l'inhabilité de la plupart des pilotes pour le tir au 75, les chefs de char ont presque tous eu tendance à lui préférer le tir au 47, promu de ce fait au rang d'arme principale.* » Or, le B1bis est avant tout un char de rupture, dont l'organisation tourne autour de la pièce de 75 mm : « *Il en est résulté à la fois une diminution de rendement d'un appareil entièrement conçu pour le tir du 75 et un manque de cohésion des unités, conséquence du surcroît de besogne que s'imposait le chef de char.* » De plus, les blindés sont utilisés dans des missions qu'ils ne peuvent remplir avec une totale efficacité : « *Dans les combats défensifs qu'il nous a souvent été imposé, la nécessité à peu près absolue d'avancer pour pointer a rendu difficile*

BILAN OPÉRATIONNEL

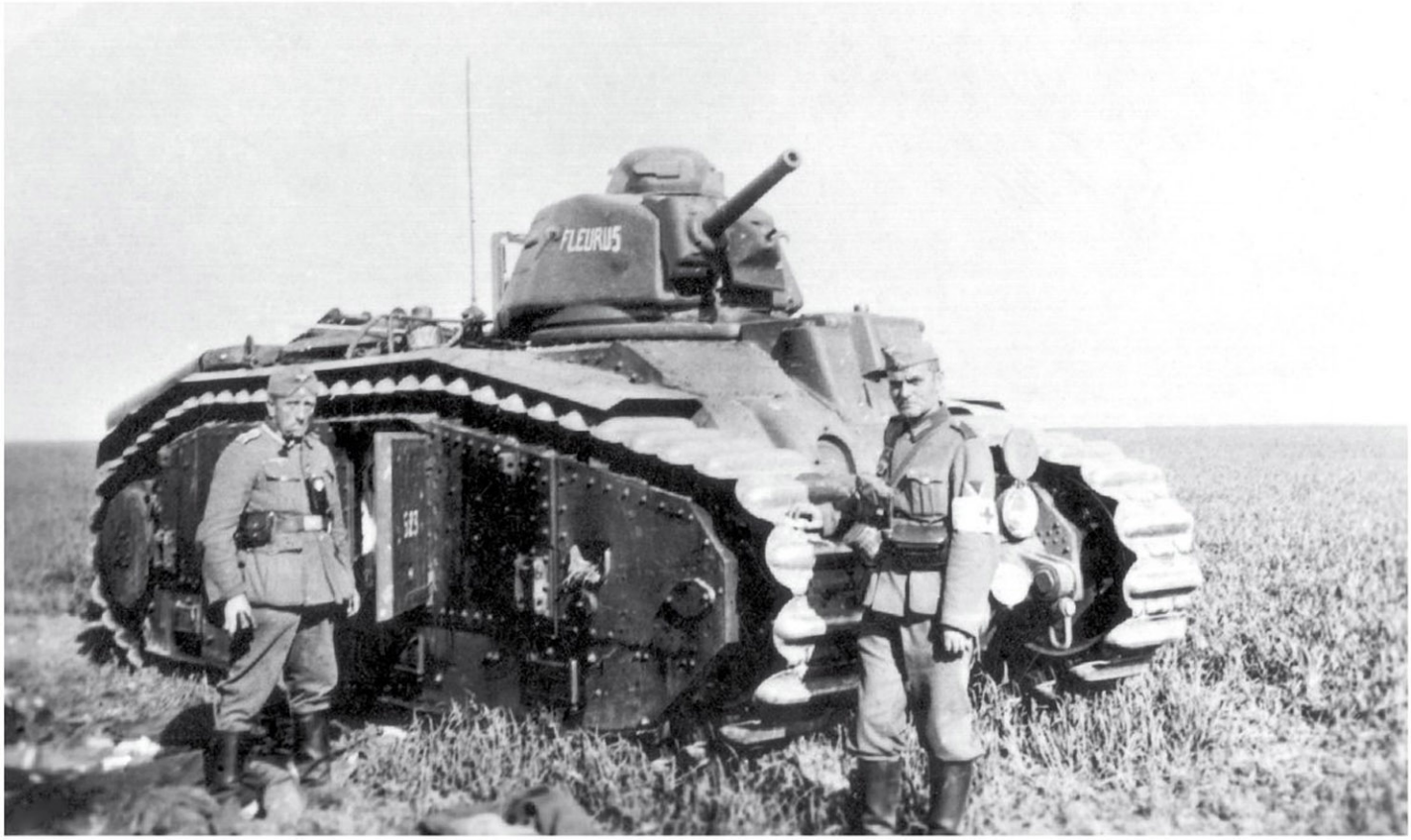
Engin complexe, le B1bis est en définitive utilisé à contre-emploi. Alors qu'il est destiné à détruire des fortifications et à percer les lignes adverses, il se retrouve à batailler avec un ennemi plus mobile et parvenant à concentrer ses moyens sur une petite partie du front. Pour autant, l'appareil français s'est comporté honorablement selon le capitaine Bruneau : « *D'une manière générale, on peut dire que le char B s'est montré un excellent appareil, dont la résistance a surpris ceux qui, en temps de paix, étaient habitués à le voir soigné et ménagé comme un pur-sang.* » L'officier français met en avant la formation insuffisante des équipages, notamment du pilote, qui hypothèque grandement le potentiel du char :

sinon impossible l'utilisation des masques et couverts susceptibles de dissimuler le char aux yeux de l'ennemi. » Outre cette inadéquation, les équipages des B1bis ont dû composer avec un manque d'infanterie chronique, qui leur impose de tenir le terrain face à un ennemi qui infiltre facilement un front trop vaste. Enfin, la logistique est trop souvent prise de vitesse par les *Panzer* tout comme, selon le capitaine d'Engente, les ateliers de dépannage : « *Les ateliers n'ont jamais pu se déployer par suite de la rapidité des mouvements. Les moyens de dépannage se sont révélés insuffisants en nombre et en qualité.* » Pourtant, les rapporteurs sont unanimes sur la fiabilité générale de l'engin, alors que l'entretien, guerre oblige, est souvent négligé voire absent.

CONCLUSION

Ces différents rapports mettent en lumière les forces et faiblesses du B1bis tout en pointant les insuffisances de la logistique et de la coopération interarmes. Si les mesures pour améliorer son rendement sont frappées du coin du bon sens, comme soulager le chef de char, les observateurs manquent du recul nécessaire pour voir que le B1bis, modernisé ou pas avec le B1ter qui résout une partie des problèmes (dont le pointage du canon de 75 mm), est un engin d'une conception obsolète. Paradoxalement, l'appareil français est doté d'une technologie de pointe destinée à une guerre qui n'a plus cours en mai 1940. Aussi puissant et redoutable soit-il, le char B est dépassé par les nouvelles doctrines de combat employées par l'Armée allemande. ■

▶ Le B1bis Sénégal, codé 209, du 15e BCC, a été sabordé par son équipage, comme en témoigne l'obus enchâssé de force dans le canon de 75 mm. Cette pratique est assez courante au sein des équipages français.
AMC#R00413-10



▼ Le B1bis Fleurus du 349e CACC est détruit par un « 88 » à Villers pendant la bataille d'Abbeville le 4 juin 1940. Capturé, l'équipage parvient à s'enfuir, mais est finalement repris.
Archives Caraktère

DUELS DE LOURDS À DUBNO

FLAK-REGIMENT «HERMANN GÖRING» & *11.PANZER-DIVISION* CONTRE KV

Les premiers jours de l'opération « Barbarossa » sont loin de constituer une promenade de santé pour toutes les unités de l'*Ostheer* en juin 1941, surtout pour celles faisant l'amère découverte des plus lourds chars de l'arsenal de l'Armée rouge : les monstrueux KV-1 et KV-2 ! Quelques témoignages de vétérans des *Flak-Regiment* « Hermann Göring » et *11. Panzer-Division* nous détaillent ces bien mauvaises rencontres…

Par **Didier Laugier**

Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

En vue de l'invasion de l'Union soviétique, le *Flak-Regiment* « Herm ann Göring » (*RGG*) est placé, dès le 3 juin, sous le commandement du *XXXXVIII. Armee-Korps (mot.)* qui dépend de la *Panzergruppe 1* du *Generaloberst* von Kleist. Ce corps mécanisé aux ordres du *General der Panzertruppen* Kempf est convoyé, dix jours plus tard, en Pologne, dans le secteur de Kaczorki, puis celui de Rusin le 21 juin. Il est constitué principalement de la *11. Panzer-Division*, des *57.* et *75. Infanterie-Divisionen*. Le seul apport blindé supplémentaire consiste en la *Sturmgeschütz-Abteilung 197*, le *Flak-Regiment* « Hermann Göring » fournissant la protection antiaérienne et des moyens antichars avec ses canons de *8,8cm* en cas de besoin. La mission de la *Panzergruppe 1* est de percer au sud des marais du Pripet et de progresser sur l'axe Dubno–Kasatin–Ouman, à la jointure des 5e et 6e Armées soviétiques. Les objectifs principaux sont les villes de Jitomir et de Kiev, et comme une *Panzerstrasse* a été affectée à chaque corps mécanisé de Kleist, la *11. Panzer-Division* et le *Flak-Regiment* « Hermann Göring » vont progresser sur la *Panzerstrasse Mitte*, où ils vont connaître bien des mésaventures…

▲ Un *StuG III* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 197*, une unité de canons d'assaut qui combat aux côtés de la *11. Panzer-Division* et du *Flak-Regiment* « Hermann Göring ».

LE FRANCHISSEMENT DU BUG

À la veille du déclenchement de l'opération « Barbarossa », le *XXXXVIII. Armee-Korps (mot.)* est en position sur sa ligne de front, le long des rives du fleuve Bug. Il fait face aux villages de Rajalyn–Sokal–Perespa. Le 22 juin à 2 heures, après une puissante préparation d'artillerie, l'*Aufklärungs-Abteilung 231* (*Major* von Usedom) de la *11. Panzer-Division* s'élance à la suite de la *75. Infanterie-Division* vers Sokal, puis en direction de Tartakov. Le bataillon de reconnaissance dégage les premiers abords du Bug sans difficulté notable et déniche un pont intact. Derrière, suit le *Panzer-Regiment 15* de l'*Oberstleutnant* Riebel. Le *Flak-Regiment* « Hermann Göring » couvre directement le secteur : sa *I. Abteilung* est détachée auprès de la division blindée du *Generalmajor* Crüwell afin de lui fournir une protection aérienne au cours de sa progression, alors que sa *IV. Abteilung* et la *II./Flak-Regiment 43* protègent le franchissement du Bug contre d'éventuelles attaques de l'aviation soviétique. Ses canons doivent également appuyer l'infanterie pour neutraliser les bunkers déjà repérés.
La *I./RGG* est mise très rapidement en situation dès le passage du fleuve, puisqu'elle doit détruire sur les hauteurs de Sokal sept casemates tenues par la 124e division de fusiliers russe qui tiennent tête aux assauts de la *75. Infanterie-Division*. À 1 500 mètres de distance, deux de ses canons de *8,8cm* et un autre de la *II./43* pilonnent à tir tendu un bunker qui résiste farouchement, au point de devoir recourir à une compagnie de chars. La progression allemande n'en a pas été stoppée pour autant, *Panzer* et *Schützen* étant passés entre les ouvrages fortifiés, dont plusieurs ne sont d'ailleurs même pas achevés.
En ce premier jour d'offensive à l'Est, le *RGG* perd un semi-chenillé, un canon de *8,8cm* sévèrement endommagé par un obus antichar (on a relevé 1 blessé grave et 4 légers autour de la pièce) et un autre légèrement. À 23 heures, la *11. Panzer-Division* se présente devant la localité de Stoyanov et stoppe sa progression pour la nuit, qui va s'avérer particulièrement calme.

PREMIÈRE RENCONTRE DU *PANZER-REGIMENT 15*

À l'aube du 23 juin, l'attaque est lancée, et la localité de Stoyanov tombe rapidement. Mais la situation se corse lorsque, à 3 heures, une puissante formation blindée de 50 à 60 chars appartenant au 15e corps mécanisé du général Karpezo est signalée en provenance de Cholojov et au sud-est de Radekhov. Deux heures plus tard, le *Panzer-Regiment 15* et la *3. Batterie* du *RGG* interviennent et brisent net l'élan des Soviétiques, qui laissent sur le terrain cinq chars.

◀ Un semi-chenillé de commandement *Sd.Kfz. 251/6* de la *11. Panzer-Division* durant l'opération « Barbarossa ». La lettre K identifie son appartenance à la *Panzergruppe 1* de Kleist. L'insigne au fantôme donnera son surnom à la division : la « Gespensterdivision ».

▲ Superbe photo d'un camion Henschel Diesel d'une colonne du train du *Flak-Regiment* « Hermann Göring ». Des branchages camouflent partiellement l'engin, les témoignages mettant en évidence une aviation soviétique omniprésente et très agressive.

Ça n'est que partie remise, car la formation russe ne tarde pas à repartir à l'offensive, ses pointes blindées apparaissant à l'ouest de Radekhov à 9 heures, puis une demi-heure plus tard au sud-ouest de la localité, où sept chars sont incendiés. Devenue l'objet d'intenses combats, Radekhov est la proie des flammes, les Allemands éprouvant les plus grandes peines du monde à en prendre le contrôle. Gustav W. Schrodek, tankiste du *Panzer-Regiment 15* de la *11. Panzer-Division*, nous relate l'engagement :

« *Nous subissons alors nos premiers tirs. Des obus explosent autour de nous dans un fracas assourdissant. Heureusement, ils ne nous causent pas de dégâts importants. Halte ! Nous nous accordons une ultime pause avant le combat. Nous ouvrons les trappes pour examiner le terrain autour de nous. Effectivement, nous n'avons pas encore subi de pertes.*

À la sortie de Radekhov, trois chars russes brûlent. Devant nous, le terrain monte légèrement. Nous ne savons pas ce que nous allons trouver derrière la crête. Nous supposons la présence d'une formation ennemie. Il nous faut reconnaître les approches de cette crête. Notre chef de section, le Leutnant *von Renesse, qui aime bien avoir le vent en poupe, se propose comme volontaire. Personne ne lui dispute cette faveur ! Un ultime message nous signale qu'un de nos se trouve à l'avant, puis les cinq* Panzer III *de nocharstre 2e section partent en grondant. Trois d'entre eux sont équipés du canon court de* 5cm, *les deux autres avec le canon* KvvK *de* 3,7 cm. *Nous avançons en* Panzerkeil [formation en coin], *vers l'inconnu, livrés à nous-mêmes et reliés à notre compagnie par notre seule radio. Mais que va-t-il nous arriver ?*

Nous nous arrêtons devant un chemin et nous envoyons un rapport de situation. Rien à signaler. Nous rôdons dans le no man's land. *Pas de trace du char qui nous a précédés.*

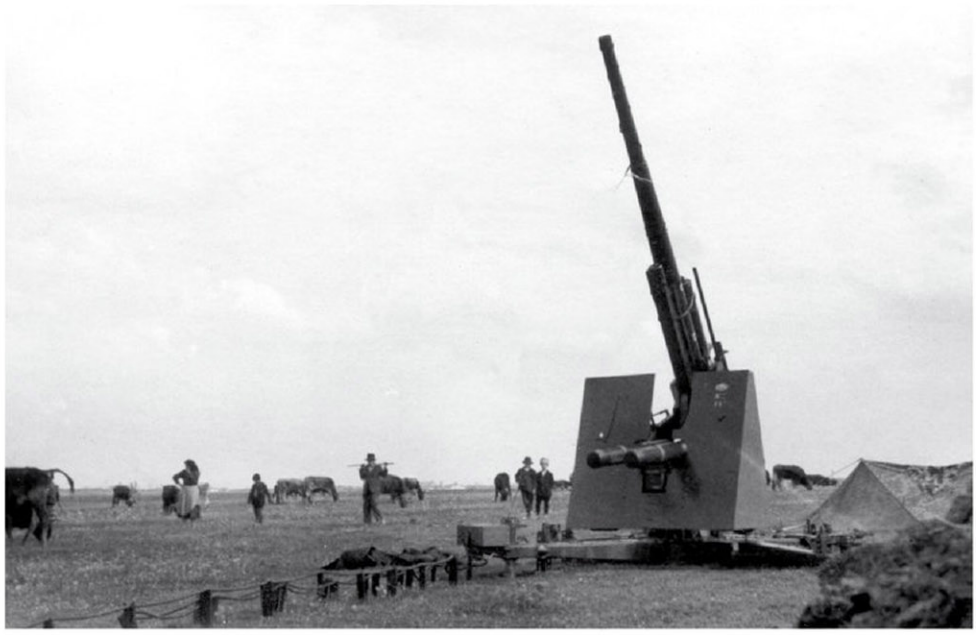
Soudain, un bruit de moteur devant nous. Attention ! Sur la droite, en longeant la route, un char apparaît sur une petite colline, un second à 50 mètres derrière, puis un troisième et un quatrième. Nous ne pouvons les identifier, car le soleil nous aveugle. Nous sommes toutefois persuadés que ce sont les nôtres. Nous n'imaginons pas un seul instant qu'il puisse s'agir de chars ennemis. Après identification, il s'avère que ce sont bien des blindés russes. Nos cœurs tressautent, de peur, d'effroi, mais peut-être aussi de joie, car nous allons enfin pouvoir faire nos preuves. Nous ont-ils vus ou nous prennent-ils pour des chars amis ? Le rapport de force est équilibré, et lorsqu'ils se trouvent

▼ À l'entrée d'une bourgade ukrainienne, un *Panzer III* du *Panzer-Regiment 15* dépasse une lente batterie de *10,5cm* de l'*Artillerie-Regiment 119*.

à environ 100 mètres de nos tubes, le bal commence. Nous leur envoyons le premier obus. « Rumms ! *» Premier impact dans la tourelle. Deuxième tir, de nouveau un coup au but. Le char de tête que j'ai touché roule comme si de rien n'était. Il en va malheureusement de même pour mes camarades de section. Mais où est donc notre supériorité tellement vantée sur les chars russes ! On nous a toujours dit qu'il suffisait de "cracher" dessus avec nos canons ! Cependant, la seule chose que nous ayons obtenue suite à nos tirs est un repli rapide des chars ennemis : pas un seul a été mis au tapis…*

«Deuxième section, rejoignez ! Deuxième section, rejoignez !*» Tandis que nous envoyons encore quelques obus aux Russes en fuite, nous remarquons enfin que l'on est en train de nous appeler avec insistance par radio. Nous nous signalons : «*Sommes engagés contre quatre chars étrangers. Leur type est inconnu, car il n'est pas répertorié dans nos tableaux. Malgré plusieurs impacts reconnus, notre tir reste sans effet. Nous avons l'impression que nos obus ont ripé. Les chars ennemis se sont repliés sans se défendre. Devons-nous poursuivre ?»

«Préparez-vous au combat.*» L'alerte retentit, et moins d'un quart d'heure plus tard, les chars soviétiques sont en vue. Dix - vingt - cinquante - cent, ils sont toujours de plus en plus nombreux. Les premiers obus sifflent autour de nous. Les impacts sont encore trop courts. Comme nos propres armes sont au mieux de leur efficacité à une portée de 400 mètres, nous devons encore contenir nos nerfs et laisser approcher les blindés russes. Un repli de terrain nous dissimule de la première vague d'attaque. Lorsqu'elle réapparaît, nous avons la meilleure position de tir possible. Le feu embrase tout. Mon premier tir fait mouche. Mon deuxième arrache une partie de la tourelle d'un autre char ennemi. De nouveaux objectifs surgissent continuellement. Ils sont alignés et détruits. Le Russe est stupéfait.*



▲ Le *RGG* est constamment sur la brèche : entre les attaques à basse altitude des bombardiers soviétiques et les contre-attaques blindées des monstrueux KV de l'Armée rouge, les canons de *8,8cm* ne chôment pas ! En témoignent celui-ci en position antiaérienne…

▶ … et celui-là en position antichar. Le regard fouillant le ciel et la mine inquiète de ce servant sont-ils le signe d'une menace aérienne imminente ?

▼ *Panzer IV* du *Panzer-Regiment 15* en progression dans la steppe soviétique. Même armés du canon de *7,5cm*, ces chars ne peuvent pas grand-chose face aux KV.

Il envoie toujours plus de blindés depuis le repli de terrain, mais ces derniers ne parviennent pas à percer nos lignes. Nos Panzer *détruisent 68 chars russes* [sic] *près de Radekhov sans subir de pertes* [sic]. » [1]

La contre-attaque de l'Armée rouge est massive dans le secteur de Radekhov, car le *RGG* est lui aussi sous pression au même moment, voyant débouler devant lui les blindés du 15e corps mécanisé soviétique. À 10h30, la *3. Batterie* du régiment ouvre le feu et détruit 7 chars au nord de Radekhov. Les combats vont durer une bonne partie de la journée, pour finalement se calmer en début de soirée. Les pertes sont lourdes de part et d'autre : 33 carcasses fumantes de chars russes restent sur le terrain, contre 7 chars, 13 tués (dont 3 officiers) et 50 blessés à la *11. Panzer-Division*, un canon de *8,8cm*, plusieurs véhicules dont une ambulance, 2 morts (dont l'*Hauptmann* Schröder, chef de la 3e batterie) et 10 blessés à la *I./RGG*. Satisfait de l'appui dispensé par les pièces de *8,8cm*, le *Generalmajor* Crüwell adresse ses félicitations au *Major* Hullmann, commandant du groupe du régiment de *Flak* pour la combativité de son personnel.

Pendant que les *Panzer* et la *Flak* du *RGG* sont accrochés par les Soviétiques à Radekhov, le *Kradschützen-Bataillon 11* s'efforce d'ouvrir la route de Dubno et établit une tête de pont sur la Styr, entre Merva et Berestechko, grâce à l'appui de l'*Aufklärungs-Abteilung 231*. À l'arrière, la *IV./RGG*, jusqu'ici chargée de garder les rives du Bug, fait mouvement afin de renforcer la *16. Panzer-Division*, qui est jetée dans la bataille dans le sillage de la division de Crüwell. La *II./Flak-Regiment 43* est quant à elle toujours sur Sokal et y détruit huit bunkers en travaillant de concert avec les pionniers et les canons d'infanterie de la *75. Infanterie-Division*, contrecarrant au passage une attaque aérienne de 15 Tupolev SB-2 (l'un d'eux est abattu par une pièce de la *7. Batterie*).

[1] Dans de nombreux ouvrages dédiés à la *11. Panzer-Division* ou à la *Panzergruppe 1*, dont celui de Gustav W. Schrodek, il est indiqué que le *Panzer-Regiment 15* détruit 46 chars ce jour-là. Or, même en ajoutant ceux démolis par le *RGG*, nous sommes loin du compte. Nous ignorons d'où vient ce chiffre fantaisiste de 68 chars soviétiques anéantis !

DES *VVS* OMNIPRÉSENTES

La nuit du 23 au 24 est calme, mais très pluvieuse, ce qui retarde la construction d'un pont par le *Pionier-Bataillon 209* de Crüwell. Vers 7 heures, une vingtaine de bimoteurs SB-2 apparaissent dans le ciel et attaquent durement la route Radekhov–Leszniow. La *2. Batterie* du *Flak-Regiment* « Hermann Göring » s'adjuge tout de même deux avions ennemis, un troisième faisant un atterrissage forcé non loin de ses lignes.

La tête de pont sur la Styr ayant été consolidée grâce à l'arrivée du *Kradschützen-Bataillon 61*, la progression de la *11. Panzer-Division* reprend dès

▼ Un autre *Panzer IV* de la « Gespensterdivision », dont l'insigne est clairement visible sur le flanc de l'engin. Au fil des jours, l'état pitoyable de la piste va considérablement compliquer le ravitaillement des unités combattant en première ligne.

Nous supposons que cette photo, montrant des tracteurs soviétiques et leurs obusiers pulvérisés, a été prise à Mlodawa ou Ostrog les 26 ou 27 juin, batailles au cours desquelles de nombreuses batteries d'artillerie de l'Armée rouge ont été anéanties.

10 heures le 24. Une heure et demie plus tard, les premiers éléments de la *Schützen-Brigade 11* se mettent en route en direction de Dubno et Kosin et ne rencontrent que peu de résistance. La progression est pénible, car les *Voienno-vozduchnyie Sily (VVS)* — forces aériennes soviétiques — bombardent fréquemment les colonnes sans que la *I./RGG* y puisse grand-chose (même si sa *2. Batterie* abat 3 quadrimoteurs Tupolev TB-3 en seulement 15 minutes et sa *3. Batterie* un Sukhoi Su-2 !), et les pertes matérielles sont importantes. La pression des *VVS* est telle que Crüwell demande que lui soit rattachée la *16./RGG* avec ses semi-chenillés *Sd.Kfz. 10/4* armés de *Flak 2cm* afin de disposer d'une couverture antiaérienne plus conséquent et surtout mobile.

Aux premières heures du 25 juin, flanquée par la *16. Panzer-Division*, la division de Crüwell progresse rapidement et se trouve aux portes de la ville de Dubno. À 6h30, les casernes situées au nord tombent entre les mains des motocyclistes du *Kradschützen-Bataillon 61* qui a reçu l'appui de *Panzer II*. La ville est totalement sous contrôle à 15h10, les unités allemandes n'ayant rencontré qu'une faible opposition. Seul un blindé est détruit dans le secteur de Leszniow par une pièce de la *2. Batterie* du *RGG* et deux avions par la *4. Batterie*. Dans la soirée, des reconnaissances aériennes signalent la présence d'importantes formations russes (infanterie et chars) en mouvement vers Dubno. Cette découverte n'augure rien de bon : dans quelques heures, c'est tout le front tenu par la *Panzergruppe 1* qui va être soumis à une attaque blindée de l'Armée rouge. En dépit de cette menace clairement identifiée, l'état-major de Crüwell décide de mettre sur pied une puissante *Kampfgruppe* chargée de poursuivre la progression dès le 26 au matin. Placé sous les ordres du *Major* von Ungdon, ce groupement tactique comprend l'*Aufklärungs-Abteilung 231*, une compagnie de la *Panzerjäger-Abteilung 61*, deux du *Pionier-Bataillon 209*, une (sur *Panzer II*) du *Panzer-Regiment 15*, les *2.* et *3. Batterien* du *RGG* avec leurs canons de *8,8cm* et la *4. Batterie* avec ses semi-chenillés *Sd.Kfz. 10/4* et deux batteries d'artillerie de campagne. La journée s'annonce difficile, d'autant que l'aviation russe continue de harceler — y compris la nuit — tout le secteur tenu par la *11. Panzer-Division*. Les deux autres *Kampfgruppen* constituées par Crüwell (« Angern » et « Riebel ») entament les combats de très bonne heure, sur l'axe Buschosa–Mizocz pour la première et à Mlodawa pour la seconde. Vers midi, les chars du *Panzer-Regiment 15* se heurtent à plusieurs blindés russes près de Warkowiose et à un parti encore plus important deux heures plus tard dans le secteur de Mlodawa : 10 chars et 2 batteries d'artillerie soviétiques sont anéantis ; un autre char est à mettre à l'actif des « 88 » de la *I./RGG*. Depuis le début de l'opération « Barbarossa », le *Flak-Regiment* « Hermann Göring » revendique la destruction de 25 avions et 37 chars ! Ce succès permet au fer de lance de Kleist de remporter dans la foulée un succès considérable : le lendemain 27 juin, la ville d'Ostrog tombe entre les mains de la *11. Panzer-Division* après de très violents combats ; outre la destruction d'une quinzaine de chars (dont 6 reviennent à la *5./RGG*) et de l'équivalent de 10 batteries d'artillerie, les hommes de Crüwell capturent 42 canons de 203 mm, 95 camions, 50 tracteurs d'artillerie, de gros stocks d'essence et d'huile, et 2 500 prisonniers ! La nuit du 27 est étonnamment calme. Et pour cause : les *11.* et *16. Panzer-Divisionen* ont saigné l'Armée rouge en détruisant en 48 heures pas moins de 120 de ses chars !

Il n'est pas dit que les *VVS* réussiront à dénicher ce canon de *8,8cm* et son semi-chenillé *Sd.Kfz.* tant leurs équipages ont apporté un soin minutieux à leur camouflage !

LA PROGRESSION SE COMPLIQUE

L'avance de la *11. Panzer-Division*, escortée par la *I./RGG*, n'en est pas facilitée pour autant, étant donné que les bombardiers soviétiques poursuivent leurs attaques. À cela s'ajoute le très mauvais état de la « route principale » (la prétendue *Panzerstrasse Mitte*), où de profondes ornières se sont creusées au fil des passages des convois ! De nombreux camions et voitures s'y sont littéralement coincés sans pouvoir en sortir… Et comme un malheur n'arrive jamais seul, il se trouve que les ponts enjambant la Styr ne sont pas de taille à « encaisser » un flot continu de véhicules et surtout le poids des chars ! Dans ces conditions, le ravitaillement ne suit plus (les convois sont arrêtés à Berestechko) et l'approvisionnement en munitions devient problématique pour les unités de première ligne. Des solutions extrêmes, comme des parachutages, sont alors envisagées ! C'est dire à quel point la situation est dramatique.

Aux premières heures du 28, la *Luftwaffe* signale de nouvelles concentrations de blindés ennemis dans des vallées situées à l'ouest de Dubno. Une partie du *Flak-Regiment* « Hermann Göring » est donc chargée d'assurer la protection du secteur à Ostrog et Dubno avec des éléments de la *Panzerjäger-Abteilung 670*. Il y a en effet péril en la demeure, car les blindés russes menacent directement ces localités et la *Panzerstrasse Mitte* est en passe d'être coupée ! Les attaques soviétiques sont violentes, même si les pertes humaines sont qualifiées de légères. Au fil des heures, la situation devient très critique en munitions pour les *11.* et *16. Panzer-Divisionen*, ce qui oblige Crüwell à former quatre groupes de sécurité (qui prennent les noms des points cardinaux et comprennent les *Schützen-Regimenter 110* et *111*, le *Kradschützen-Bataillon 61* et l'*Aufklärungs-Abteilung 231*) qui jouent les « pompiers du front », efficacement appuyés par l'artillerie divisionnaire.

LE CHOC DES TITANS : *8,8CM* CONTRE KV-2 !

Le 29, la *11. Panzer-Division* progresse jusqu'au village de Wielbowna, où elle est de nouveau assaillie à la fois par des escadrilles aériennes et des formations terrestres. Pas moins de 62 avions russes attaquent les colonnes de Crüwell, causant de nombreuses pertes. La situation devient très préoccupante, la « Gespensterdivision » étant sur le point d'être coupée de ses arrières si les troupes soviétiques ne sont pas stoppées et rejetées sur leurs bases devant Dubno ! Cette ville doit être

▲ Célèbre cliché d'un KV-2 détruit à Dubno par les artilleurs du *RGG*, comme en témoigne le graffiti : « 2./Regiment General-Göring Unserem Führer gestiftet ! Dubno, 29.6.41 Pi.Btl.111 (rayé) » Autrement dit, ce KV est un cadeau fait par la *2. Batterie* au *Führer* ! ECPA-D

impérativement tenue, car la *Panzerstrasse Mitte* qui la traverse est vitale pour les unités de l'avant ! L'arrivée sur place des premiers éléments de la *111. Infanterie-Division* permet toutefois de stopper l'élan des unités blindées ennemies, 20 chars étant détruits en combat rapproché par les *Landser*. La *I./RGG* participe activement à la défense de la localité, la *2. Batterie* se montrant particulièrement efficace face aux lourds KV-2 russes. L'un des artilleurs de cette batterie, l'*Unteroffizier* Jägeler, se souvient :

« *Le 26 juin à l'aube, nous avons atteint la ville de Dubno. Pendant notre marche d'approche, l'activité des pilotes russes a été très intense et nous a causé du retard. Notre mission est d'assurer la protection de la ville. Alors que nous l'atteignons, nous sommes tout de suite engagés pour déjouer des attaques aériennes et terrestres. À peine arrivés sur nos positions, une alerte aérienne retentit, et nous enregistrons d'emblée un joli succès. Un coup au but de l'une de nos pièces lourdes antiaériennes déchire littéralement un chasseur-bombardier russe. Il explose, et c'est un merveilleux spectacle à nos yeux que de voir les morceaux incandescents filer dans le ciel. Les pointes de la* 11. Panzer-Division *qui ont pris Dubno sont déjà engagées plus loin. La voie est donc libre pour les unités suivantes. Mais de fortes concentrations de troupes russes ont été repérées dans les forêts environnantes ; plus inquiétante encore est la présence signalée de nombreux chars russes. La défense de la ville est clairement trop faible, et il est certain pour nous que nous allons devoir assumer sa protection contre les chars ennemis.*

Le Russe ne s'est pas encore remis des coups reçus, car la nuit se déroule sans événements particuliers. Nous aménageons fébrilement nos positions. Dès les premières heures de cette journée, nous apprenons que plusieurs chars ennemis ont attaqué nos colonnes à 4 kilomètres au sud-ouest de Dubno. Nous enterrons un peu plus nos canons afin de parer le plus efficacement possible à cette menace blindée. Un agent de liaison à moto nous annonce que deux de nos propres véhicules sont tombés sur quatre chars russes en marche d'approche à environ 2,5 kilomètres. Le premier est un char lourd, il est suivi, légèrement en retrait, par trois plus petits.

Qu'est-ce qu'ils manigancent ? Veulent-ils en découdre ou seulement reconnaître le secteur ? Nos propres véhicules sont repartis depuis longtemps quand nous apercevons débouler le colosse devant notre position. C'est un char lourd de 64 tonnes armé d'un canon d'infanterie de 15cm [NdlA, c'est un KV-2] *! Ce colosse se déplace lentement vers nous.*

Le terrain est totalement dégagé. Les premiers chars ouvrent le feu sur nos positions. Des canons d'infanterie tirent sur ces blindés, et un canon Pak *surchauffe à force de tirer continuellement, faute d'obtenir le moindre résultat. Les servants des canons antiaériens lourds* [NdlA : les *8,8cm*] *attendent fébrilement que les blindés soient à bonne portée. Nullement découragés, les chars russes continuent d'avancer. Il est à présent temps d'ouvrir le feu : après un bref combat, deux chars laissent échapper de grandes flammes lumineuses. Avec nos grenades et nos mitrailleuses, nous luttons contre l'infanterie qui accompagne ces chars. Mais où sont passés les autres blindés ? Profitant des échanges de tirs et des replis du terrain, ils veulent peut-être nous déborder par la gauche ou par la droite. Nous poussons un canon de* 8,8 cm *sur une nouvelle position pour parer si nécessaire à cette éventualité. Est-ce que le Russe veut attaquer durant la nuit ? Nous ne le pensons pas, car il y a très peu de visibilité dans un blindé.*

Au cours de la nuit, le canon baptisé « Anton » gagne une nouvelle position. C'est la troisième nuit sans sommeil pour nous. L'axe de poussée des troupes russes a été clairement identifié. Nous sommes de nouveau prêts au combat, et à ce moment précis, le poste crépite : « Des chars ennemis en marche d'approche ! *» Il est 3h15, et nous voyons, malgré la grande distance, des chars lourds et lents sortir de leurs abris.*

◤ Les pontons en bois de ce type freinent considérablement les opérations allemandes. Incapables de supporter le poids des chars ou le passage régulier de convois motorisés, ils compliquent la montée du ravitaillement en première ligne. Les ponts sur la Styr vont ainsi gêner la *11. Panzer-Division* et le *Flak-Regiment* « Hermann Göring » à partir du 27 juin.

◀ Joli cliché d'un Opel Blitz de la *3. Batterie* du *RGG*. L'identification des unités « Herman Göring » est des plus simples, puisqu'elle est calquée sur le fonctionnement d'une horloge : l'orientation de l'« aiguille » correspond au numéro de l'unité.

▲ Ce train de roulement de KV arraché et photographié dans la campagne de Dubno met en évidence le pouvoir de pénétration des obus de *8,8cm* qui peuvent provoquer des explosions internes si les magasins à munitions de 152 mm sont atteints.
AMC # E017873

Nous sommes installés au bord d'un cimetière un peu en hauteur et nous avons une bonne vue en direction du sud et du sud-ouest de la ville. En outre, tout le terrain est dégagé. Les chars se dirigent vers la ville et nous offrent de belles cibles. Mais l'expérience nous a montré que pour lutter efficacement contre ces monstres, il fallait les laisser s'approcher. L'ennemi emploie la même tactique que la veille, les 64 tonnes menant la danse, alors que les autres suivent derrière. Nous ne pouvons pas tous les voir en même temps, d'ailleurs un groupe disparaît derrière des bosquets.

Soudain, retentit l'ordre : « obus antichar – distance 500 mètres, objectif le char le plus gros, Feu ! *» Mais cette fois-ci, nos obus ne semblent rien lui faire. Ça tombe plutôt mal, car il nous cherche des noises avec son canon de* 15cm. *Nos impacts sont de plus en plus gros sur le mastodonte, mais nos obus ne font en vérité que laisser des cicatrices sur le corps du géant, de simples éclairs sans le moindre effet sur sa cuirasse. Nos efforts ne sont pas vains, car il s'arrête, et nous voyons clairement que son barbotin gauche a sauté et que la chenille pend. Avec son canon, il engage le combat avec un* Sturmgeschütz *qui nous a été attribué, ce dernier ripostant avec la même impuissance !* [NdlA : il s'agit d'un canon d'assaut de la *Sturmgeschütz-Abteilung 197*] *Maintenant, nous concentrons nos tirs sur sa tourelle, et des flammes apparaissent, l'équipage abandonne le char après plusieurs impacts, les tankistes détalent, paniqués, sous les balles de notre infanterie. Lors de nos échanges de tirs avec le gros blindé, un autre char de 32 tonnes* [NdlA : vraisemblablement un T-34] *apparaît. Mais celui-ci a déjà encaissé plusieurs obus et est en flammes. Le suivant enclenche la marche arrière et essaye d'atteindre un abri sur la route. En vain : il reçoit un obus dans le train de roulement, puis un second coup au but. Des flammes jaillissent du véhicule, et il explose immédiatement après que ses munitions ont été gagnées par l'incendie. Entre-temps, un autre blindé a emprunté la route et veut atteindre l'entrée de la localité en mettant pleins les gaz. Ses tirs sont très imprécis ; il reçoit trois obus coup sur coup dans la caisse. Il est touché encore une fois et bascule dans un fossé. Un nouveau commandement hurlé, un nouvel obus antichar décoché à la même distance, et le char explose, alors que son équipage tente de s'en extraire. Les deux chars de droite sont repérés, ils sont dans une courbe du terrain. Ils encaissent chacun trois obus et deviennent la proie des flammes. Un nouveau 52 tonnes* [NdlA : un KV-1] *arrive par la droite, nous devinons clairement que les Russes envisagent de prendre la ville par les deux côtés. Mais, de nouveau, le monstre est terrassé et mis hors de combat après un échange de tirs qui dure 15 minutes : ses munitions ont explosé. Une nouvelle attaque est signalée des deux côtés de la ville, un autre* 8,8 cm *est par conséquent mis en position.*

Sans que nous l'ayons remarqué, deux nouveaux chars ennemis veulent nous tourner en profitant du couvert offert par les carcasses de leurs camarades détruits. Avant de pouvoir achever leurs manœuvres, ils tombent sous les coups portés par l'autre 8,8 cm. *Après que le barbotin a été détruit sur le premier, nous tournons rapidement notre canon pour détruire le second, mais la pièce n° 2 a en quelques secondes scellé son sort. Seuls deux de ses occupants, leurs vêtements léchés par les flammes, évacuent le char.*

Il est maintenant 6 heures, et huit chars ont été détruits. Que va-t-il bien encore pouvoir se passer ? Des impacts d'obus de mortiers frappent sporadiquement notre position. Notre champ de tir doit être étendu. On s'attelle à la tâche : quel travail fastidieux pour des canonniers que d'abattre des arbres ! Bien que renversés, nous découvrons deux mortiers russes, nous en récupérons des munitions et tentons de tirer sur un char repéré au loin. Malheureusement, le blindé est hors de portée, mais ces mortiers pourront nous servir dans les combats futurs.

Jusqu'à midi, les tirs d'artillerie et de mortiers s'intensifient sur nos positions, c'est une préparation en règle, et nous attendons de pied ferme l'attaque ennemie. De l'infanterie nous est attribuée comme troupe de sécurité. Les tirs cessent soudainement, et nous en croyons à peine nos yeux. Des vagues de fantassins soviétiques toujours plus importantes apparaissent sur les hauteurs et dans les champs de blé jaune doré. De concert avec l'artillerie, nous pilonnons maintenant cette masse d'assaillants. Nos tirs sont précis, et, tandis que les obus de l'artillerie explosent, nos projectiles à fragmentation détonent au-dessus des têtes des Russes. Ils répandent mort et destruction : les chevaux fuient sans leur cavalier, la masse est disloquée mais continue d'avancer jusqu'à portée de nos fusils. Les mitrailleuses crépitent sans discontinuer, et nous devons tirer sur les maisons et y mettre le feu pour faire sortir les Soviétiques de leurs cachettes. Des avions ennemis apportent un appui à leur infanterie, mais eux aussi sont pris à partie par nos pièces antiaériennes légères de 2cm. *Un nouveau blindé se risque sur le champ de bataille, il est détruit par les tirs des* 8,8cm.

▶ Notre KV-2 mis hors de combat par la *2. Batterie* du *RGG* le 29 juin a été poussé sur le côté pour dégager le passage sur cette route en bon état. Il est vrai que celles-ci sont rares dans le secteur de la *Panzergruppe 1* !
AMC # E001410

KV-2 modèle 1940
12e division blindée
8e corps mécanisé
Armée rouge
Dubno, URSS, juin 1941

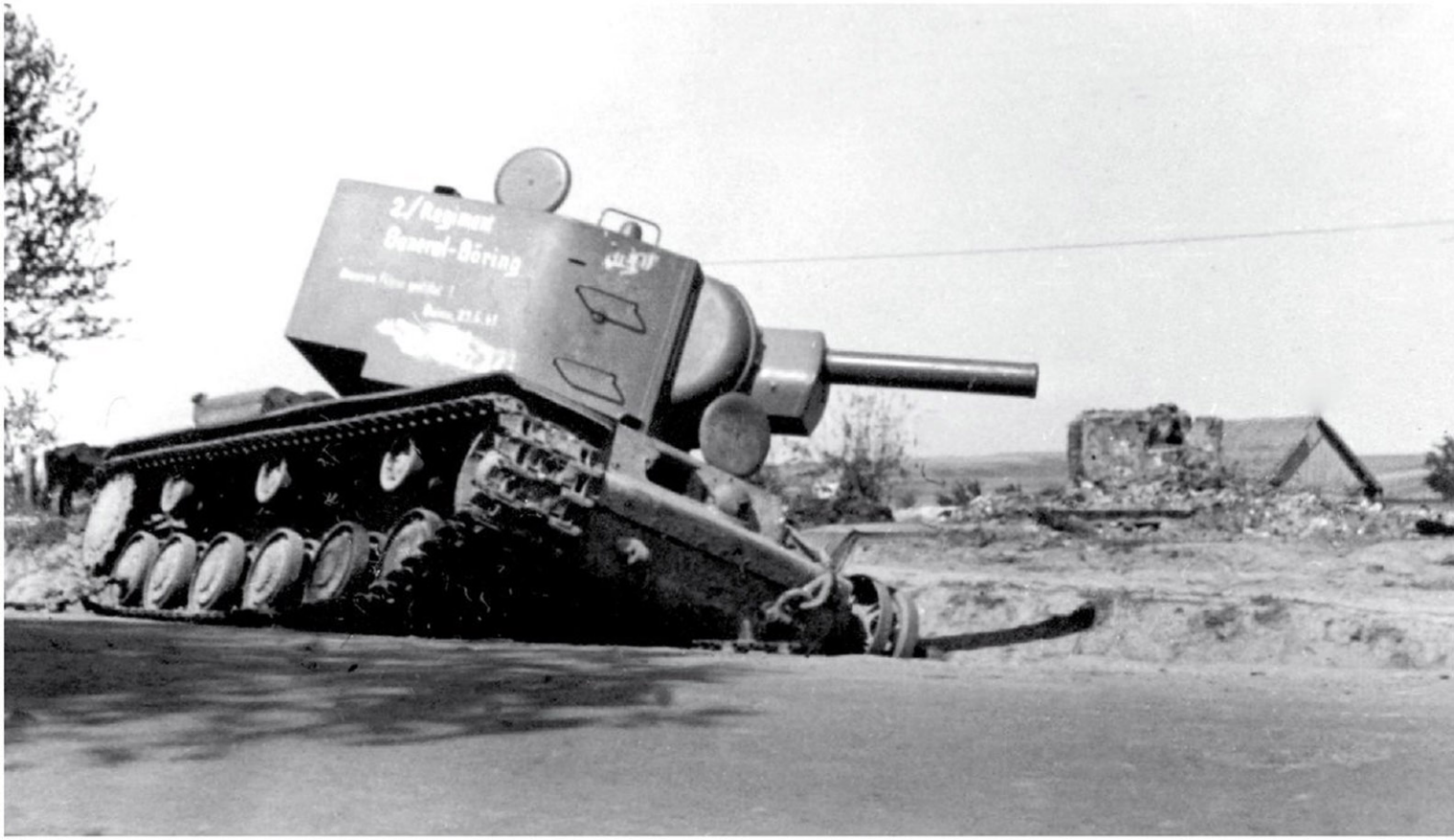
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

L'attaque ennemie sur Dubno a été stoppée et écrasée par les canons du Flak-Regiment *« General Göring ». Malgré de violents assauts, la ville reste entre nos mains. À l'aube de ce 30 juin 1941, deux nouvelles divisions entrent dans Dubno, et la ligne de front est cette fois bien consolidée.* »

Le 30 juin, la *1. Batterie* du *RGG* signale avoir détruit 4 chars russes à Ostrog, la *2. Batterie* 11 blindés à Dubno. Le régiment est alors réparti entre plusieurs *Kampfgruppen* des *11.* et *16. Panzer-Divisionen*. Mais les combats se raréfient, puisque l'Armée rouge se replie derrière la ligne « Staline ». Ce n'est qu'à partir du 4 juillet que la marche va pouvoir reprendre, la *111. Infanterie-Division* et la *16. Infanterie-Division (mot.)* ayant terminé de se déployer dans le secteur de Dubno.

Loin de la promenade de santé présentée aux actualités allemandes et de l'image d'Épinal du « Blitzkrieg », les premiers jours de campagne à l'Est du *XXXXVIII. Armee-Korps (mot.)* s'apparentent à un véritable chemin de croix. Point de couverture aérienne de Messerschmitt Bf 109 ou de bombardements de Junkers sur les aérodromes permettant d'éloigner durablement les *VVS*, point de tranquille progression autorisant les tankistes à « se dorer la pilule » sur le toit des *Panzer*, point de colonnes interminables de *Frontoviki* dirigées vers les lignes arrière. À la place, d'incessants raids de l'aviation soviétique, des routes en si piteux état que le ravitaillement ne suit plus et plusieurs périlleuses rencontres avec les monstrueux chars lourds KV de Staline ! Aussi, les pertes allemandes ne sont-elles pas négligeables : si le *RGG* [2] ne déplore que 2 officiers, 3 sous-officiers et soldats tués et 21 blessés, la *11. Panzer-Division* a, elle, enregistré 7 officiers, 108 sous-officiers et soldats tués, ainsi que 33 disparus et 361 blessés ! Néanmoins, les deux unités de la *Panzergruppe 1* vont devoir rapidement reprendre leur progression et repartir à l'assaut de leur prochain objectif : la redoutable ligne « Staline »… ■

[2] Le 7 juillet 1941, le *RGG* sera cité dans le *Wehrmachtbericht* en ces termes : « *Une batterie du* Flak-Regiment *« General Göring » sous le commandement de l'Hauptmann Schulz et du Leutnant Wilmkötter s'est distinguée lors de la bataille de chars de Dubno.* »



« BLOODY CHRISTMAS EVE ! »*

* Veillée de Noël sanglante

QUAND TROIS SHERMAN DOMPTENT LES PANTHER DE LA « DAS REICH »

Maintenue en réserve du *II. SS-Panzer-Korps* pour la phase d'exploitation de la percée de « Wacht am Rhein », la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » n'est jetée dans la bataille que le 21 décembre, après la chute de Saint-Vith. Son commandant, le *SS-Brigadeführer* Heinz Lammerding, a reçu l'ordre de déloger les Américains de Baraque-de-Fraiture et de pousser sur Manhay. Le secteur est tenu par des éléments de la *82nd Airborne Division*, rameutée en catastrophe de la région de Reims, ainsi que par les *Combat Command B* des *7th* et *9th Armored Divisions*. Retraitant difficilement depuis Saint-Vith, ayant essuyé de lourdes pertes, ces deux groupes de combat sont démoralisés et n'ont quasiment plus aucune valeur militaire. Fort heureusement, les « All Americans », qui commencent à durement encaisser les attaques de la « Das Reich », peuvent compter, sur leur flanc gauche, sur la présence de la *Task Force* « Kane » de la *3rd Armored Division* affectée à la défense de Dochamps.

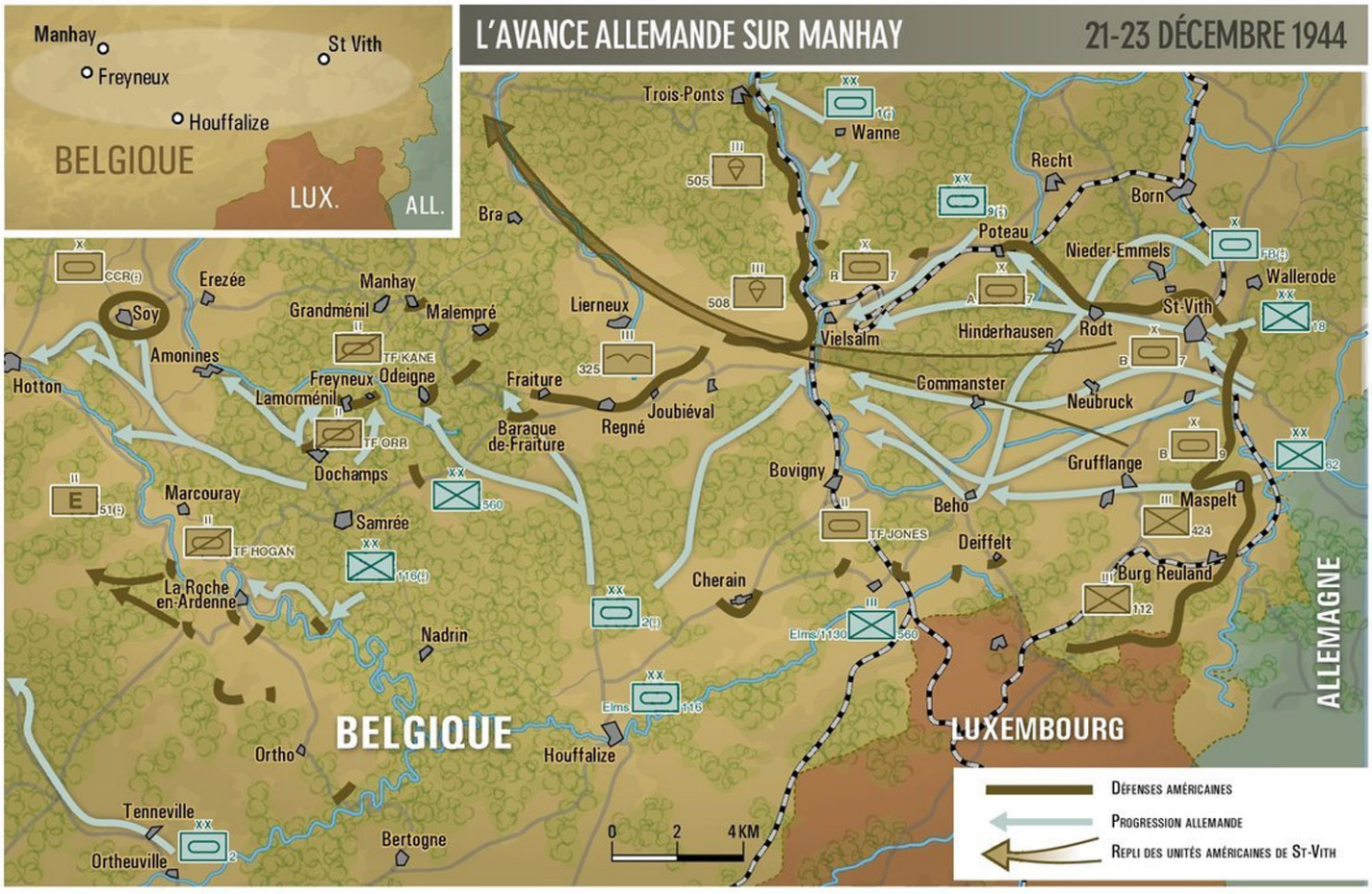
▲ Offensive des Ardennes, décembre 1944. Des Panther d'une unité allemande se sont arrêtés sur le bas-côté de la chaussée. Jetée plus tôt que prévu dans la bataille (elle devait être engagée pour l'exploitation), la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » est soumise à rude épreuve par les Américains lors de son avance sur Manhay. Süddeutsche Zeitung Photo

SUCCESSION D'ERREURS CÔTÉ ALLEMAND

Seulement, Dochamps ne résiste pas longtemps à la pression de la *560. Volks-Grenadier-Division* : son *Volks-Grenadier-Regiment 1129* emporte le village le matin du 23, au terme d'un violent assaut qui oblige la *Task Force* « Kane » à décrocher sur les hameaux de Lamorménil et Freyneux. Ce groupe tactique de la *3rd Armored Division*,

De l'offensive allemande des Ardennes, l'on retient plus volontiers, poids des images oblige, le carnage de la *SS-Kampfgruppe* « Hansen » à Poteau ou la prise de Stoumont par la *gepanzerte Kampfgruppe* « Peiper ». Durant la première phase de la bataille, le tempo imposé par les Allemands dans certains secteurs ne permet pas souvent aux Américains de tirer leur épingle du jeu. Et pourtant, à Freyneux, le 24 décembre 1944, trois Sherman vont dicter leur loi à la compagnie de Panther de l'as des *Panzer* Fritz Langanke !

Par **Yann Mahé**



aux ordres du *Lieutenant Colonel* Matthew Kane, n'est évidemment pas de taille à s'opposer à la « Das Reich » tout entière, mais il est suffisamment puissant pour jouer les trouble-fêtes et ralentir la division *SS* le temps de permettre à la *82nd Airborne Division* de rejoindre sa nouvelle ligne de défense sur l'axe Trois-Ponts–Bra–Manhay, comme l'a ordonné Montgomery. Kane dispose en effet de 12 Sherman et cinq M5A1 Stuart du *32nd Tank Battalion*, quatre autres M5A1 provenant du *83rd Reconnaissance Bataillon*, six M7 Priest du *54th Armored Field Artillery Battalion* et une escouade du *23rd Engineers*. Huit canons antichars de *3-inch* appartenant au *643rd Tank Destroyer Battalion* et le 1er bataillon du *517th Parachute Infantry Regiment* de la « 82e » rejoignent également la *Task Force* « Kane » sur la ligne Lamormenil–Freyneux. Les deux localités sont soumises aux attaques du *Volks-Grenadier-Regiment 1130* tout le reste de la journée du 23, mais la *Task Force* de Kane tient bon.

▶ Un obusier automoteur M7 Priest en action sur le front ardennais. La *Task Force* « Kane » en compte six appartenant au *54th Armored Field Artillery Battalion*. US Nara

À l'aube du 24 décembre, le régiment de *Volksgrenadiere* est une nouvelle fois mis en échec devant Freyneux, malgré l'appui dispensé par quelques *StuGe*. Aussi, les Allemands décident-ils de reporter l'effort de la 560e division de grenadiers sur Erezée, davantage à l'ouest, et de laisser le soin de percer en direction de Manhay, entre Odeigne et Lamorménil, à la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich ». Lammerding a repéré une faille à Oster entre les *Task Forces* « Brewster » et « Kane » de la « Spearhead », et c'est bien là qu'il compte attaquer. Une *Kampfgruppe* rassemblant les *2.* et *3. Kompanien* du *SS-Panzer-Regiment 2*, sur les Panther desquelles des soldats du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 3* « Deutschland » ont pris place, est chargée d'enlever ce hameau. Mais sur le trajet, il importe de nettoyer le village de Freyneux, dont les défenseurs pourraient naturellement menacer le flanc de la colonne *SS* au cours de son avance sur Oster. C'est le 1er peloton de la 2e compagnie, commandé par le *SS-Untersturmführer* Fritz Langanke, et l'infanterie d'accompagnement fournie par le 1er peloton de la *1./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 3* qui sont chargés de s'emparer de Freyneux, une tâche loin d'être insurmontable. Sauf que lors du briefing, le *SS-Obersturmbannführer* Enseling, commandant du régiment blindé de la division, refuse au *SS-Untersturmführer* Erich Heller, chef du 1er peloton de la *1. Kompanie* du « Deutschland », toute reconnaissance préalable à pied du village ! Heller a beau insister, son supérieur balaie d'un revers de main ses arguments… Enseling commet là une erreur impardonnable.

▶ Tankiste expérimenté, le *SS-Untersturmführer* Fritz Langanke commande le *1. Zug* de la *2./SS-Panzer-Regiment 2* lors de l'attaque sur Freyneux. Son peloton va se faire anéantir en quelques secondes sous ses yeux sans qu'il puisse tenter quoi que ce soit ! DR

▼ Un *Befehlspanther Ausf. G* sur une route ardennaise. Une succession d'erreurs allemandes, un terrain peu favorable aux assaillants et une dégradation de l'acier du blindage des Panther liée aux pénuries de cinq années de guerre conduisent au désastre de Freyneux… En face, ce sont des plans de tirs et un embossement judicieux qui expliquent l'exploit des Sherman de Vance et Graham. US Nara

Une reconnaissance effectuée par quelques grenadiers lui aurait permis d'y déceler le dispositif de la *Task Force* « Kane » et de constater que celui-ci consistait en deux Sherman et deux Stuart couvrant les routes au sud-ouest de la bourgade, et trois Sherman et deux Stuart protégeant celles du sud-est. Ce dernier détachement nous intéresse directement. Commandé par le *1st Lieutenant* Charles Myers à bord du M4A3(76) Sherman codé D-31, il comprend également le M4A1 du *Sergeant* Alvin Beckmann (code D-34) et celui du *Sergeant* Reece Graham (code D-32), les deux Stuart provenant du 3e peloton du *83rd Reconnaissance Bataillon*, qui fournit aussi 45 soldats et membres d'équipage démontés.

Malgré le manque de renseignements, les Panther des *2.* et *3./SS-Panzer-Regiment 2* s'ébranlent sur la route Odeigne–Oster vers 8 heures du matin, le 1er peloton de Langanke roulant en tête. Les *Panzer-Grenadiere* d'Heller sont juchés en grappes sur la plage arrière des chars pour les plus chanceux ou suivent derrière à pied pour les autres. Arrivant à la bifurcation Oster–Freyneux, les deux compagnies se séparent, la 3e filant vers la première localité, la 2e vers la seconde. Apercevant ce qui ressemble à deux mines posées sur le ponton enjambant l'Aisne, Langanke, croyant à un traquenard depuis les bois bordant la route, décide de le contourner en franchissant la rivière par la gauche. Sauf que cette initiative (d'autant plus malheureuse que les supposées mines antichars n'en sont en fait pas !) a pour effet de déstructurer et désorganiser le reste de la *2. Kompanie* derrière lui : la rive de l'Aisne est assez abrupte, et seuls les chars du *SS-Untersturmführer* Seeger (chef du 2e peloton), du *SS-Oberscharführer* Kurt Pippert et du *SS-Oberscharführer* Kirchner parviennent à la passer. Malgré toute son expérience — c'est un vétéran de la campagne de France, du front de l'Est et de la Normandie —, Langanke décide d'attaquer avec ses trois camarades sans attendre le reste de la 2e compagnie ! De fait, alors que le *SS-Obersturmführer* Alfred Hargesheimer réorganise la colonne des sept autres Panther de la *2. Kompanie* et que la *3. Kompanie* poursuit sa route vers Oster, Langanke se rue à bord de son Panther n° 211 en direction de la lisière Nord-Est de Freyneux, sans se douter qu'il se jette droit dans la gueule du loup…

« WHAT ELSE ? »

C'est la « piétaille » du *83rd Reconnaissance Bataillon* qui, la première, repère au bruit l'arrivée des chars allemands et donne l'alerte. Ainsi, le *Sergeant* Reece Graham, dont le Sherman D-32 est positionné pile dans l'axe de l'attaque de Langanke, est tranquillement en train de préparer du café lorsque Alvin Beckmann déboule dans la maison et l'avertit de l'arrivée de *Panzer*. Les deux chefs d'équipage quittent précipitamment les lieux et grimpent à bord de leur char. Le *1st Lieutenant* Myers est quant à lui en réunion avec ses officiers dans une autre maison de la bourgade, et c'est le canonnier, le *Sergeant* Jim Vance, qui, fièrement posté dans le tourelleau, assure le commandement du M4A3(76) Sherman codé D-31 en son absence. Celui-ci est alors habilement dissimulé à l'angle de l'église, sa bouche à feu orientée plein nord. Vance ne perd pas un instant : « Tout à coup, je vois un fantassin accourir vers mon tank. Il grimpe sur l'engin et me dit que quatre chars allemands déboulent de la colline située devant nous à gauche. Je hurle au pilote de démarrer le moteur et je pointe la tourelle vers la gauche de façon à ce que je puisse prendre les chars ennemis sous mon feu dès qu'ils apparaîtront. »

En face, les quatre *Panzer V* évoluent côte à côte (celui de Langanke à l'extrême droite) sur un terrain peu favorable, car non seulement ils sont à découvert, mais l'illumination de la neige immaculée par le soleil éblouit leurs équipages et les empêche de discerner toute silhouette se détachant de la ligne d'horizon. Les conséquences ne se font pas attendre. Lorsque Vance ouvre le feu, il provoque la panique parmi les *Panzer-Grenadiere* du « Deutschland », qui sautent aussitôt des Panther et se tapissent dans un fossé peu profond. Depuis son tourelleau, Langanke assiste à la destruction l'un après l'autre des engins de ses camarades : « Pour nous, la visibilité est incroyablement mauvaise. Nous gravissons une pente légère mais couverte de neige qui scintille fortement dans la lumière d'un soleil encore très bas. Nous devons lever la tête pour ne pas être éblouis, et nos yeux nous font mal à force de rester ouverts dans cette clarté trop vive. Nous avons à peine parcouru 100 mètres que les Américains ouvrent le feu. Ils tirent à la fois sur nous et sur la *3. Kompanie* qui se trouve dans notre dos. Dès lors, tout se passe très rapidement. Le char du *SS-Untersturmführer* Seeger est incendié par un premier coup au but. Seeger parvient à s'en extraire avec des brûlures, mais ses quatre camarades périssent dans le véhicule. Le char du *SS-Oberscharführer* Kurt Pippert est touché et s'immobilise, visiblement hors d'usage, le canon pendant dans le vide. L'équipage abandonne le véhicule. J'ignore ce qui s'est passé avec le quatrième Panther, mais touché également, il se retire lentement vers l'arrière. Je remarque que les Américains tirent également sur des cibles derrière nous, par-dessus nos têtes. Je me retourne et peux voir que des chars de la *3. Kompanie* sont touchés à l'arrière. Dans une telle situation d'impuissance, une colère rageuse vous envahit. Nous progressons encore un peu et tirons à notre tour quelques obus. »

▲ Des Panther de la *Waffen-SS* en route vers leur destin ardennais. Ici, le brouillard est d'un secours providentiel aux équipages, ce qui n'est pas le cas le jour du 24 décembre, fortement ensoleillé : la neige d'une blancheur immaculée et illuminée par le soleil aveugle les *Panzerschützen* de la « Das Reich », incapables de discerner les cibles américaines.
Süddeutsche Zeitung Photo

▶ Recouvert de draps blancs afin de renforcer son camouflage hivernal, ce Sherman M4A3(76) est un adversaire de poids pour le Panther, surtout à un moment où les équipages allemands sont majoritairement composés de jeunes recrues prélevées des *Panzerschulen* bien avant la fin de leur instruction. En face, depuis la campagne de Tunisie de sinistre mémoire, les tankistes américains se sont aguerris. À Freyneux, ils font une excellente utilisation des habitations pour se protéger.
US Nara

▲ Effrayés par les premiers coups tirés par les Sherman, les grenadiers du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 3* « Deutschland » sautent des Panther de la *2. Kompanie* du régiment blindé et se terrent dans un fossé, assistant, impuissants, au massacre de leurs montures...
NIOD

Bien que se présentant de front, c'est-à-dire à l'endroit supposé où le blindage du Panther est le plus épais, les obus de 76 décochés par Vance sont fatals. Fritz Nolte, le canonnier du *Panzer V* de Seeger (que Langanke n'a pas vu s'échapper du char en flammes à la suite de son chef), s'en explique : « Nous avons reçu le tir exactement sur le plancher blindé, à l'avant de notre *Panzer*. C'est dû au fait que nous gravissions une pente sur le terrain et que nous présentions notre point faible. »

Vance vient de frapper un grand coup, en s'adjugeant successivement deux Panther. Un beau doublé pour ce tankiste expérimenté qui nous raconte la façon dont il a vécu ces premières minutes d'engagement : « Quand je vois que je touche l'un des assaillants, je retourne à mes optiques et instruments de tir pour localiser un autre char ennemi. Je pointe le second blindé, retourne à mon viseur et tire. Encore une fois, le coup fait mouche, et je vois le char enveloppé par les flammes et la fumée. » Le troisième Panther détruit n'étant pas de son fait, le tankiste américain poursuit sa « chasse » : « Je scrute le terrain à la recherche du quatrième char, mais je n'arrive pas à le voir. À ce moment précis, il a justement repéré mon Sherman ou tout au moins l'endroit d'où provenaient les tirs. Le quatrième Panther ouvre le feu et frappe le mur se trouvant juste à ma droite, mais nous ne sommes heureusement pas touchés. Comme je ne peux pas localiser le dernier char allemand, je préfère ordonner prudemment au pilote de mon Sherman de faire marche arrière et de rester caché derrière l'église, en dehors de son champ de tir. »

▼ L'un des Panther de la « Das Reich » perdu le 24 décembre est inspecté par un soldat de la *75th US Infantry Division* à la fin de la bataille des Ardennes.
US Nara

LANGANKE POURSUIT SEUL

Le quatrième Panther, celui de Kirchner que tout le monde cherche, s'est en fait replié pour éviter la destruction. Langanke et son équipage sont donc seuls à bord de leur n° 211. L'as allemand prend néanmoins la décision de poursuivre l'attaque et reprend sa route vers le village de Freyneux.

Depuis son Sherman dissimulé derrière un tas de bois, Alvin Beckmann est le premier à retrouver le blindé du *SS* : « nous essayons de démarrer notre char pour chercher un meilleur couvert, mais le moteur ne répond pas car il fait trop froid. J'ordonne au canonnier de tourner le tube vers l'arrière pour tirer, mais il est trop tard. » Ce que confirme Langanke qui ne laisse pas passer l'occasion : « Entretemps, nous avons compris ce qui se passait devant nous. À environ 100 mètres, légèrement sur la gauche, à côté d'une maison, un char est embusqué derrière une pile de bois. Seul le tube de son canon apparaît par-dessus le tas de bois. Il ne peut apparemment pas tirer assez bas pour atteindre notre châssis. Nous faisons pivoter notre tourelle dans sa direction et le mettons hors de combat avec quelques obus. Il ne prend pas feu, mais cesse de tirer. » À cette distance, le canonnier, le *SS-Rottenführer* Pulm, n'a pas fait de détail : le Sherman D-34 est détruit, et son équipage l'évacue précipitamment. Seul le pilote, le *Corporal* Conrad Bliemeister, ne peut s'en extraire, car sa trappe d'accès est coincée. Il parvient finalement à se faufiler dans l'engin pour sortir par une autre issue.

Langanke, lui, a repris la main et poursuit son avance, sous une grêle d'obus antichars, dans la mesure où il est devenu le centre d'attention de tout ce qui tire dans Freyneux : « Les premiers projectiles nous ont frappés de face. Un canon antichar américain tire apparemment sur nous à partir d'un bosquet touffu situé à une distance de 100 à 200 mètres. À en juger par la cadence de tir, nous pensons qu'il y a deux pièces. Leurs possibilités de pointage semblent restreintes, car elles ne peuvent tirer que sur notre glacis. Aussi, nous nous risquons à faire pivoter la tourelle de côté. Les buissons sont si épais que nous sommes incapables de distinguer les éclairs de départ des tirs. Après avoir touché le char, nous pointons immédiatement la tourelle droit devant, avançons un peu plus et, afin de discerner les pièces, faisons voler en l'air, avec des obus explosifs et des tirs de mitrailleuses, buissons et broussailles. Dans le même temps, nous encaissons plus de dix obus antichars, et, pour la deuxième fois de la guerre, notre Panther voit les soudures de sa plaque de blindage frontale — qui a encaissé la plupart des coups — en partie arrachées par un feu nourri. Les chenilles sont elles aussi gravement endommagées. Depuis le début de l'offensive des Ardennes, nous avons un nouvel opérateur radio, un *SS-Unterscharführer* d'une unité de transmissions, volontaire pour rejoindre un équipage de blindé et pas du tout familiarisé avec ce qui peut arriver au cours d'un violent combat. Il est rapidement accablé par ce premier engagement, particulièrement impressionnant, et ne peut surmonter ses émotions.

▲ Un Sherman du *40th Tank Battalion* et un Panther de la « Das Reich » (au fond, renversé) dans les ruines de Manhay, non loin de Freyneux.
US Nara

▼ Panther *Ausf. G* de la division « Das Reich » détruit dans la nuit du 24 au 25 décembre et poussé sur le bas-côté de la route Manhay - Trois-Ponts par le génie américain, afin de ne pas entraver le trafic routier.
IWM

▲ Une colonne de Sherman à la reconquête du saillant ardennais ! Les *7th* et *9th US Armored Divisions* se sont fait étriller par les Allemands aux premiers jours de l'offensive, mais l'arrivée de la « Spearhead Division » va leur permettre de se rétablir ! US Nara

Les réflexes extrêmement rapides de l'équipage, le tir des roquettes, les obus qui frappent le char à répétition – surtout où il est assis –, leurs détonations assourdissantes et la puissance de leurs explosions lors de l'impact… Tout cela est trop pour lui. Et lorsque la radio est arrachée de son socle, sur la boîte de vitesses, et tombe sur lui, il craque. Il hurle et veut sortir, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que le pilote parvient à le calmer. »

Mais Langanke discerne toujours aussi mal le terrain : le contraste entre la clarté du manteau neigeux et l'obscurité des bâtiments de Freyneux l'aveugle et l'empêche de localiser précisément les cibles adverses. Ses obus de 75 mm ne font qu'abattre les murs derrière lesquels se cachent les deux Sherman survivants. En outre, l'état de son char l'inquiète : le blindage frontal s'est fissuré sous l'impact des obus antichars américains, et il n'est pas sûr qu'il résiste encore bien longtemps… L'officier *SS* prend donc la sage décision de se retirer derrière un repli de terrain qui le mettra à l'abri des coups ennemis. Les Sherman et le Panther échangent ainsi des salves durant plusieurs minutes. Mais leur supériorité numérique ne rassure pas pour autant les équipages des D-31 et D-32, comme le confirme Graham : « Je vois une lueur de départ émaner du *Panzer*, l'obus frappant le bâtiment à côté de l'angle de la maison et projetant un amas de débris sur nous. Le char ennemi tire alors un autre obus mais nous manque, puisqu'il s'abat au même endroit. » Graham tire deux ou trois obus, mais aucun ne porte, le Panther étant bien dissimulé derrière son remblai : « Tout ce que je peux voir est le haut de sa tourelle et le tube de son canon », assure-t-il…

HUIT PANTHER AU TAPIS !

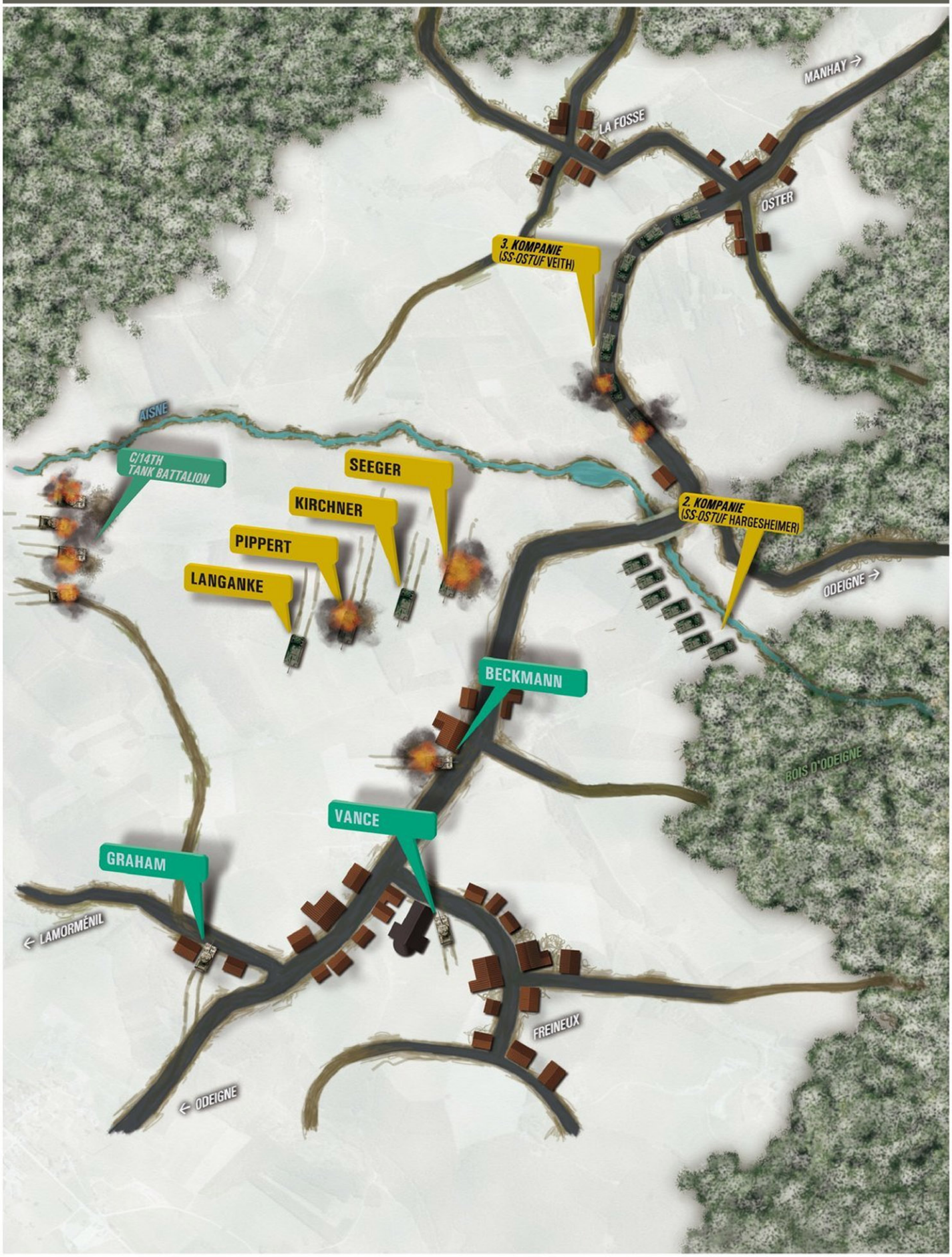
Tant et si bien que Graham et Vance finissent par totalement se désintéresser de Langanke. Et pour cause, ce sont à présent les Panther de la *3./SS-Panzer-Regiment 2* du *SS-Obersturmführer* Veith roulant vers Oster qui se présentent de flanc en plein dans leur ligne de mire ! « Les obus américains ne me sont plus destinés, confirme Langanke, l'ennemi tire au-dessus de nous, et je vois que la *3. Kompanie* est pilonnée à l'arrière. »

Laissons la parole à Graham, qui prend les choses en main : « Je regarde alors vers la droite, dans la vallée, et vois un départ de coup provenant d'un *Panzer* situé à 1,8 kilomètre de distance. Je transmets mes ordres au canonnier : « *Droit devant ! Droit devant ! Portée 1 800 mètres ! Feu !* » Le coup parti, je suis les traceurs de l'obus perforant et le vois tomber bon en direction mais trop court. J'ordonne alors au canonnier : « *Hausse 2 ! Feu !* » Le deuxième obus frappe directement le *Panzer*, qui commence à prendre feu. Je l'observe à la jumelle, lorsque, à ma grande surprise, j'aperçois un autre *Panzer* roulant de la droite vers la gauche derrière le char en flammes. Je donne encore mes directives au canonnier : « *Gauche Hausse 2 ! Feu !* » Le projectile le frappe à l'arrière. » L'un des deux Panther détruits par Graham est celui du *SS-Hauptscharführer* Alfred Vobis, qui est tué avec deux de ses tankistes, les deux autres parvenant miraculeusement à s'échapper du char léché par les flammes. Isolé derrière sa butte, Langanke décide de se retirer du champ de bataille, un choix d'autant plus judicieux que les redoutables « Jabos » font leur apparition dans le ciel ardennais : « Nous n'avons toujours pas fait taire les canons antichars mis en batterie devant nous. À vrai dire, endommagés comme nous le sommes, nous n'osons plus foncer sur les buissons suspectés de les dissimuler. Nous encaissons encore un coup, qui nous touche un peu plus haut et qui arrache la chaise de route du canon et l'envoie valdinguer en l'air. Celle-ci retombe finalement sur le bord avant de l'écoutille de mon tourelleau, mais glisse heureusement à l'extérieur. Au moment de l'impact, j'ai seulement vu quelque chose voler et, de peur, je me suis laissé tomber en arrière dans le char. De fait, ma tête était heureusement déjà à l'intérieur de la tourelle lorsque la chaise de route a frappé le bord de mon écoutille. Je ne reçois qu'un petit coup qui me met K.-O. quelques instants !

Nous avons encaissé entre-temps plus de 20 coups et décidons de faire marche arrière, étant donné que l'on ne peut débusquer les canons antichars adverses. Nous reculons lentement, dépassant les carcasses de nos deux chars, dont l'une brûle encore. Nous atteignons le chemin où nous nous étions déployés en ligne. C'est là que les nerfs de notre radio craquent pour de bon : il saute du char et doit être emmené vers l'hôpital. De l'autre côté de la route, il y a un repli de terrain qui descend en légère courbe vers la gauche.

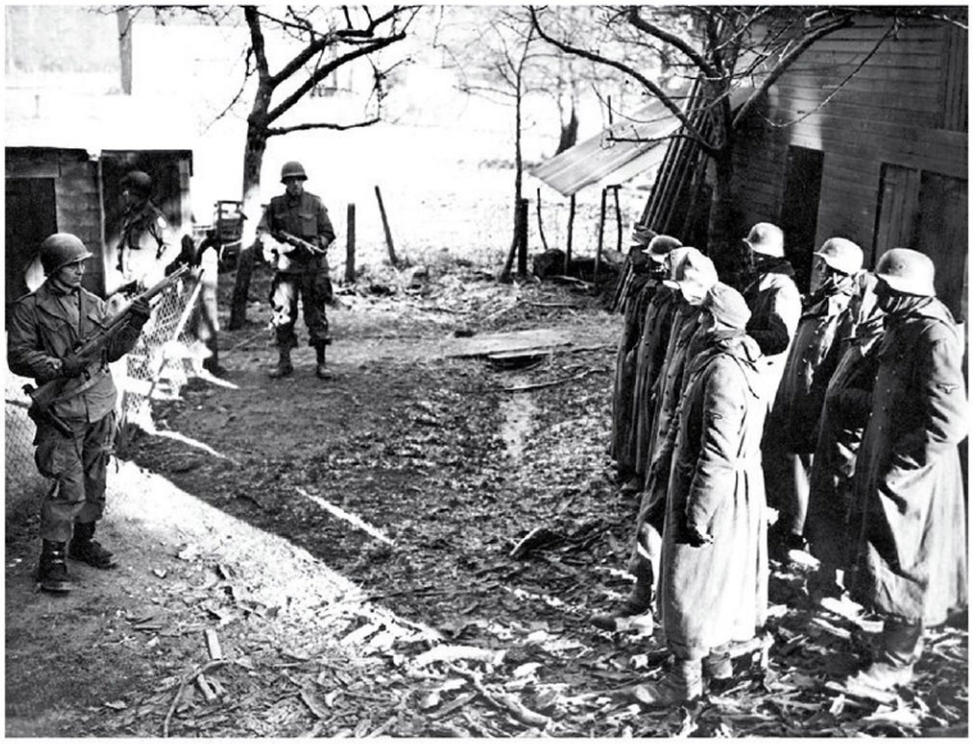
LA BATAILLE DE FREYNEUX

24 DÉCEMBRE 1944



La pente est raide, puisque son bord avoisine trois mètres. Sur la partie supérieure du remblai, il y a une rangée touffue de conifères. Ils jettent une ombre épaisse que nous utilisons comme camouflage. Et là, surprise : l'autre Panther de notre peloton, qui s'était replié au début du combat, a lui aussi trouvé refuge ici ! Le gros de la 2e compagnie s'est retiré loin sur la gauche, en lisière de la forêt qui se trouve à mi-pente de la colline, à côté d'un groupe de maisons, afin de tenir le village de Freyneux sous son feu. »

La bataille n'est pas terminée pour autant, car le *SS-Obersturmführer* Alfred Hargesheimer a enfin réussi à faire passer l'Aisne aux sept autres Panther de la *2. Kompanie*. Placé en tête de colonne, il débouche au nord-est de Freyneux et détruit personnellement l'un des M5A1 Stuart du *83rd Reconnaissance Bataillon*. Le chef de bord de ce dernier, le *Sergeant* Adolfo Villabuena, parvient à s'extraire de son char et à courir jusqu'à l'un des Sherman positionnés à l'ouest de la bourgade qu'il place en embuscade. Son initiative est déterminante, car le blindé américain touche plusieurs fois de suite le Panther d'Hargesheimer, l'un des obus bloquant le canon du char allemand et blessant le chargeur, de sorte que l'officier *SS* ordonne à son pilote de rebrousser chemin. Au cours de son repli, qui s'effectue sous les mitraillages des chasseurs-bombardiers américains, la colonne essuie une nouvelle perte : le *Panzer V* du *SS-Unterscharführer* Schöppe à son tour mis hors de combat. De leur côté, les *SS-Panzer-Grenadiere* du « Deutschland » détruisent un Stuart au *Panzerschreck* juste avant de se retirer. Mais le dernier coup d'éclat de la journée est à mettre à l'actif de Fritz Langanke. En fin d'après-midi, quatre Sherman de la *C Company* du *14th Tank Battalion* de la *9th Armored Division* apparaissent tranquillement au nord-ouest de Freyneux sans s'être aperçus du combat en cours et entrent dans le champ de tir du Panther n° 211. Toujours embusqué derrière son repli de terrain, Langanke les détruit l'un après l'autre, de flanc, avant de définitivement quitter le champ de bataille.



▲ Des grenadiers de la « Das Reich » capturés par les paras de la *82nd Airborne Division* à Manhay.
Ceges # 28600

Grâce à l'exploit des deux M4A1(76) Sherman du *Sergeant* James Vance et du *Sergeant* Reese Graham, la *Task Force* « Kane » a tenu Freyneux et protégé la route de Manhay, couvrant ainsi la *82nd Airborne Division* en plein repli, c'est-à-dire au moment où elle était la plus vulnérable… Et que dire des performances individuelles des deux tankistes américains qui ont mis huit Panther de la *I. Abteilung* du *SS-Panzer-Regiment 2* hors de combat (5 détruits et 3 endommagés) ! Même si la partie n'a pas été facile pour autant — les Américains ont perdu cinq Sherman et deux Stuart rien qu'à Freyneux —, le groupe de combat de la *3rd Armored Division* a joué un rôle essentiel et contribué de façon décisive à l'échec de l'offensive de la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » dans le saillant ardennais. Kane a en effet permis aux « All Americans » de s'installer sur leur nouvelle ligne de défense Trois-Ponts–Manhay, sur laquelle l'élan de la division de Lammerding sera définitivement brisé dès le lendemain… ■

▼ Le village de Manhay en ruines, après les furieux combats ayant opposé la *3rd US Armored Division* à la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich ».
US Nara

Panther *Ausf. G*
2./SS-Panzer-Regiment 2
2. SS-Panzer-Division « Das Reich »
Freyneux, Ardennes, décembre 1944
Char du *SS-Untersturmführer* Fritz Langanke

M4A1(76) Sherman
***32nd** Tank Battalion*
***Task** Force* « Kane »
***3rd** US Armored Division*
Freyneux, Ardennes, décembre 1944
Char du *Sergeant* James Vance

M4A1(76) Sherman
32nd Tank Battalion
Task Force « Kane »
3rd US Armored Division
Freyneux, Ardennes, décembre 1944
Char du *Sergeant* Reese Graham

M5A1 Stuart
83rd Reconnaissance Bataillon
Task Force « Kane »
3rd US Armored Division
Freyneux, Ardennes, décembre 1944

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

MALIN COMME UN RENARD !

Rommel entre en France

Après avoir percé le premier le front de la Meuse, Erwin Rommel se lance à l'assaut de la France. Le passage de la frontière se déroule comme à l'exercice, ce qui encourage l'intrépide général à poursuivre vers la Sambre en prenant tous les risques !

Par **Hughes Wenkin**

Toutes photos : US Nara.

PREMIERS PAS EN FRANCE

Du 12 au 15 mai 1940, une bataille intense oppose la 9e armée du général Corap au *Panzer-Korps* Hoth. L'enjeu en est le franchissement de la ligne principale de résistance de l'aile gauche de Gamelin : la Meuse. À l'issue de ces trois jours de combats acharnés, l'armée de Corap lâche prise. Ce dernier est alors remplacé séance tenante par le général Giraud, qui rentre de Breda, après une manœuvre avortée pour rejoindre la Hollande.

Poursuivant sur son élan, la division de Rommel marche vers la France. Le *Generalmajor* affirme dans ses mémoires que, le 16 au matin, il reçoit l'ordre de franchir la mince ligne de forts qui prolongent la ligne « Maginot » après Longuyon, aux alentours de Clairfayts, puis d'atteindre Avesnes-sur-Helpe le soir même. En réalité, il semble qu'il ait ignoré les instructions reçues, spécifiant de ne pas traverser la ligne d'ouvrages défendant la frontière. En effet, la présence de la 1re DCr (1re division cuirassée) inquiète l'état-major allemand, qui commence à craindre pour la sécurité de ses flancs : idéalement, il faudrait laisser le temps aux *87.* et *62. Infanterie-Divisionen* de rattraper la *7. Panzer-Division*.

De son côté, fort de son expérience de la Grande Guerre, Rommel estime qu'il faudrait, au contraire, exploiter la percée afin de disloquer les unités adverses sans leur laisser la possibilité de se réorganiser.

Il piaffe d'impatience et craint de perdre l'avantage que lui procure la course contre la montre qu'il a brillamment conduite jusque-là. Ce n'est finalement que vers 16h30 que von Kluge, le commandant du *IV. Armee-Korps*, également conscient de la chance qui s'offre à lui, revoit les instructions berlinoises. Il ordonne alors à la *7. Panzer-Division* de progresser vers Avesnes-sur-Helpe. Immédiatement, le *Generalmajor* sonde les positions défensives françaises avec son unité d'éclairage divisionnaire, l'*Aufklärungs-Abteilung 37*.

Dans ce secteur, qui n'est que le prolongement de la ligne « Maginot », le front français s'articule autour d'un cordon de blockhaus. Flanqués par une tranchée, ceux-ci forment un réseau continu, quoique clairsemé. Les blocs sont armés de canons de 75 mm qu'il a fallu démonter pour les introduire dans leur cube de béton. Les pièces sont mal protégées, car, bien que livrées, les trémies blindées devant fermer les embrasures n'ont pas été installées, sauf sur un seul bunker. Les tubes sont pointés de manière à prendre en enfilade un fossé antichar de faible profondeur creusé en 1937 par le 14e RTA. Pour souligner les forces et surtout les faiblesses de la position, voici le texte d'un défenseur paru dans « Le second Drame de Maubeuge » : « Tous nos intervalles sont solidement gardés. Le plus petit thalweg, les plus étroits ravins sont enfilés par des groupes de mitrailleuses. La moindre emblave, plate ou déclive, la moindre pâture, la plus étroite orée de bois est surveillée par une arme antichar. Sur toute la profondeur de la position, les plans des feux de l'infanterie de forteresse et des troupes de campagne se conjuguent, se complètent, se superposent. Pendant des mois, on a travaillé à cette mise au point. Chaque groupe de combat d'intervalle a son abri, « sous rondins et terre », solidement construit et, devant lui, sa bande de terrain à interdire… Dans tous les blocs que la forteresse n'avait pu garnir d'armes et de défenseurs, le renforcement a fait l'appoint. Chaque créneau a son canon braqué ou sa mitrailleuse. Au sommet de chaque béton, un guetteur veille… Enfin, partout, les voies de pénétration sont barrées par d'énormes hérissons de rails ancrés au sol, les carrefours et les ponts sont minés de fourneaux prêts à recevoir à la dernière minute leur charge d'explosif, et un inextricable entrelacs de parallèles boyaux et communications enterrées rayonne, de l'Escaut à Trélon, et sur des kilomètres de profondeur, comme une immense membrure d'arantèle.

En vérité, avec une telle « occupation » de la position, nous sommes parés… Seulement — il y a deux seulement, c'est-à-dire deux regrets —, toute cette défense est orientée définitivement, avec ses axes de tir et ses créneaux, vers la direction dangereuse qui est, qui doit être le Nord et l'Est : ce hérisson n'a pas de piquants sur le derrière… Enfin, surtout, il y a eu la montée en Belgique et donc l'abandon de la forteresse à ses uniques et si pauvres moyens. »

Ce témoignage souligne les deux faiblesses du dispositif : d'une part, les armes antichars n'ont qu'un débattement limité et ne défendent pas les approches de la position ; ensuite, les troupes qui sont à l'origine chargées de la tenir sont parties sur les routes belges. Autrement dit, cette ligne d'arrêt n'a pas été conçue pour résister à un débordement mécanisé, d'autant qu'elle ne dispose même pas de réserves mobiles.

Rommel, lui, ignore les faiblesses structurelles du dispositif français. Au contraire même, vu les précautions qu'il prend pour préparer son assaut, il semble qu'il s'attende à une défense solide et déterminée.

La principale caractéristique du style de commandement de Rommel est de se tenir à proximité de la ligne de front. Pour ce faire, il dispose d'un véhicule de commandement, un *Sd.Kfz. 251/6 Kommandowagen*, équipé de moyens radio lui permettant de rester en relation avec son état-major, situé plus en retrait, mais aussi de recueillir les comptes rendus des troupes au contact de l'ennemi.

La *7. Panzer-Division* passe la frontière à Clairfayt. Une ligne de blockhaus puissants existe à cet endroit. Cependant, les pièces de 75 mm qui les équipent ne disposent pas d'embrasures sous blindage. L'absence de ces protections affaiblit fortement la position.

▲ Bien décidé à écrire ses mémoires après la guerre, comme il l'a fait avec son ouvrage à succès « L'infanterie attaque », Rommel prend de nombreuses photos de ses campagnes afin d'illustrer son futur ouvrage. Il profite d'une halte à la frontière franco-belge pour immortaliser ses *Kradschützen*.

Il déploie ses troupes avec l'idée de réduire ses pertes, prenant le temps de mettre en batterie son artillerie autour de Sivry, une petite bourgade frontalière belge, pour appuyer ses opérations.

Ainsi, contrairement à son habitude, il ne fonce pas tête baissée. C'en est au point que von Kluge, de passage au poste de commandement de la *7. Panzer-Division*, s'étonne de ne pas encore la voir en route. Le futur « Renard du désert » lui expose son plan : déployer les *Panzer* en appui des fusiliers pour obtenir une percée. Pour ce faire, il corrige aussi sa tactique. Lors des combats des jours précédents, Rommel estime que ses équipages de chars avaient attendu trop longtemps avant d'ouvrir le feu. Pour parer à ce problème, il place son aide de camp, le *Leutnant* Hanke, en pointe du dispositif dans un *Panzer IV*. L'idée de Rommel est de pouvoir « guider » le tir de ses éléments avancés par son intermédiaire.

L'ordre de départ est donné, et les premières troupes allemandes traversent bientôt la ligne défensive, comme en témoigne Rommel : « Soudain, à 100 mètres devant nous, apparaissent les contours nets d'une fortification française. Tout près, se tiennent plusieurs soldats ennemis en armes qui, dès qu'ils aperçoivent nos chars, font mine de se rendre. Il semble que nous allons pouvoir nous emparer de l'ouvrage sans coup férir ; mais un de nos chars ouvre alors le feu sur un autre objectif, sur quoi les ennemis disparaissent aussitôt dans leur réduit bétonné. En quelques instants, les chars de tête sont soumis à un feu nourri de canons antichars venant de la gauche, et les mitrailleuses françaises se mettent à tirer partout devant elles. Nous subissons quelques pertes, et deux de nos chars sont mis hors de combat. Quand le tir ennemi se calme, une reconnaissance peut établir l'existence d'un très profond fossé antichar près de la fortification. Celle-ci n'a pas encore ouvert le feu. Il existe d'autres ouvrages défensifs à l'arrière, et la route de Clairfayts, en direction d'Avesnes, est bloquée par de grands hérissons en acier. Entre-temps, 84 chars du *Panzer-Regiment 25* se sont engagés avec l'ennemi à l'ouest et à près de deux kilomètres au sud de Clairfayts. L'artillerie a également, sur mes ordres, ouvert un feu nourri, et elle envoie des fumées sur plusieurs zones de la ligne « Maginot » [1]. »

En fonçant tête baissée vers l'ouest, il laisse le reste de sa division aux prises avec le 84e régiment de forteresse, appartenant à la 101e division d'infanterie qui défend la ligne de fortins. Les Français résistent avec âpreté aux éléments derrière Rommel. Ce sont les pionniers qui vont devoir s'occuper de faire tomber les fortins les uns après les autres. Les troupes de choc réussissent à réduire au silence les défenseurs, qui parviennent toutefois à détruire deux chars au carrefour principal de la route qu'ils essaient d'interdire.

L'artillerie française réplique sur Clairfayts et Sivry. Pendant ce temps, les motocyclistes arrivent avec le peloton du génie de l'*Aufklärungs-Abteilung 37*. Sous la protection des chars et de l'artillerie, l'infanterie et le génie progressent petit à petit dans la zone fortifiée, détruisant un point de blocage constitué par des hérissons d'acier fermant la route principale à l'ouest de Clairfayts. La ligne française est percée, et les chars commencent à se répandre sur ses arrières, prenant à partie les batteries d'artillerie. La situation est inégale. Les défenseurs sont contraints à la reddition : « Un détachement d'assaut de la compagnie du génie des *Panzer* est parvenu à neutraliser un réduit bétonné. Ses hommes rampent jusqu'à l'embrasure et jettent une charge explosive de trois kilogrammes par la meurtrière. Après plusieurs sommations, la garnison ennemie, assez forte, ne sort pas encore. Une nouvelle charge

[1] Il est intéressant de noter que Rommel semble persuadé d'être confronté aux fortifications de la ligne « Maginot ».

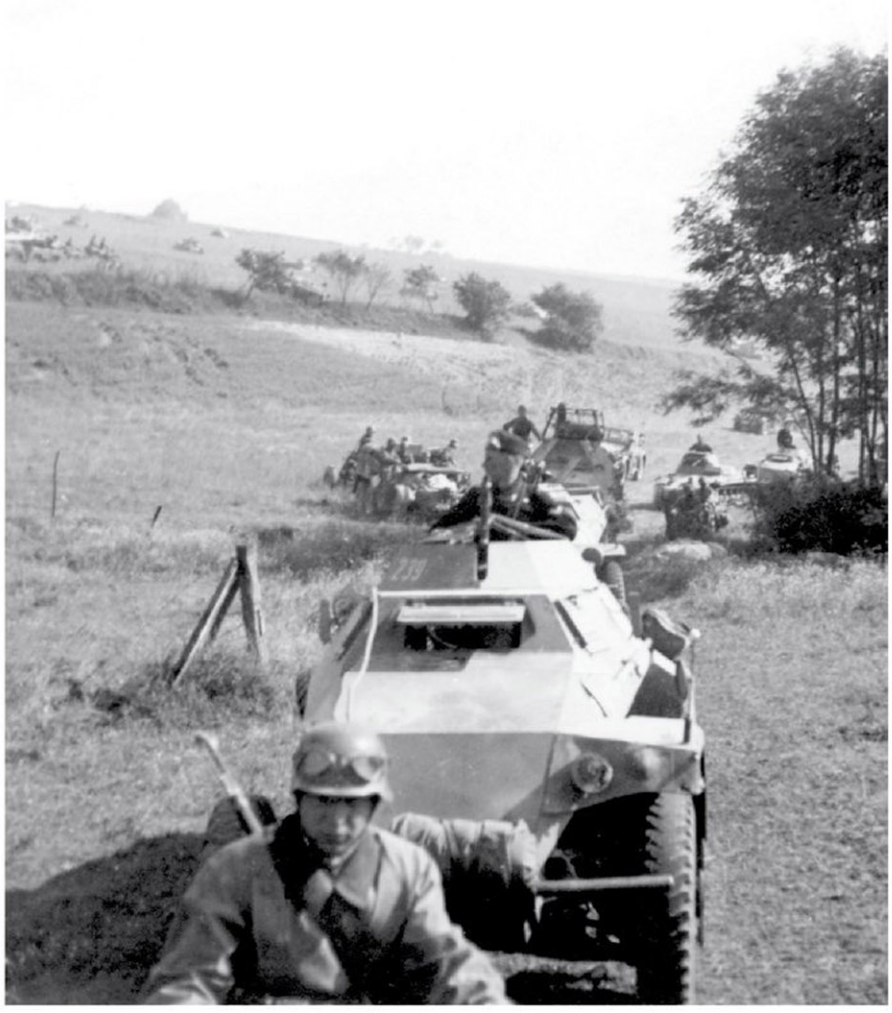
▼ Rommel choisit de passer la frontière en force par un coup de main-surprise. Son action déroute les défenseurs, qui se font « cueillir » en rase campagne. Les redditions de combattants, choqués par la vitesse de la pénétration allemande, sont nombreuses.

est jetée. Un officier et 35 hommes sont alors faits prisonniers ; un peu plus tard, toutefois, ils échappent à notre petit détachement d'assaut, après que des mitrailleuses françaises ont ouvert le feu d'un autre réduit bétonné. Le ciel, maintenant, s'obscurcit. Dans la nuit tombante, des fermes brûlent çà et là, vers Clairfayts et plus à l'ouest. Je donne alors des ordres en vue d'une pénétration immédiate dans la zone fortifiée et d'une progression aussi poussée que possible en direction d'Avesnes. »

LES FRANÇAIS SURPRIS EN PLEINE RETRAITE !

Après s'être repliée sur les flancs de la 5e DIM le 16 mai 1940, la 4e DLC a ordre de retraiter *via* Nalines, Ham-sur-Heure, de passer la frontière franco-belge à Bousignies et, de là, de rejoindre Avesne. Le 17, ses éléments tombent en plein sur la *7. Panzer Division*. On assiste alors à des scènes dantesques. Les cavaliers jouent leur va-tout et essayent de rejoindre le gros de la 9e armée en repli. Pour ce faire, ils doivent se frayer un chemin à travers les colonnes allemandes. C'est le cas du 31e Dragons qui tente de passer à Clairfayts. Le lieutenant de Blignière se souvient : « Mais déjà il est trop tard pour changer de direction. Des coups de feu claquent à l'arrière de mes cavaliers. Des cris fusent : les automitrailleuses nous prennent en chasse dans le dos ! Pris au piège sur cette route étroite enfermée de clôtures, il n'y a plus qu'à foncer, à forcer le passage de Clairfayts et, à tout le moins, à profiter des premières maisons et des vergers pour s'égailler hors de la route. Les cavaliers mitraillés dans le dos ne sont plus maîtres de leurs montures. À plein galop, l'arrière pousse l'avant. Je suis vite à la hauteur 100 et de ses éclaireurs, talonnés par une colonne ventre à terre à cinq ou six chevaux de front… À cent mètres de Clairfayts, au détour du chemin, en un éclair, j'aperçois la flamme toute proche d'une automitrailleuse embossée sur le côté qui tire de toutes ses armes sur notre foule galopante. Hemet et le brigadier-chef Pizzagrani, mes deux voisins, s'effondrent. Plusieurs chevaux s'abattent à mes côtés. Pistolet au poing, embarqué par Colibri devenu fou, suivi d'une horde de cavaliers, qui mousqueton à la main, qui sabre au clair, je dépasse l'automitrailleuse pour tomber quelques foulées plus loin sur la colonne blindée et motorisée défilant sur la grand-route de Solre-le-Château… ».

Hervé de Blignière charge pour forcer le passage : « Colibri saute encore. Mais plus personne ne suit. Et cette fois, un malheureux contrebas que je n'avais pu voir, qu'importe maintenant, provoque la chute et le panache complet… Un moment, dont je ne saurais évaluer la durée, abruti par le choc, je reste sans réaction. Comme Colibri du reste, blessé par balle. Mon genou gauche saigne. Mon pied droit est resté coincé dans l'étrier, sous le cheval. Assez près, j'entends des cris et des coups de feu. Incapable de me libérer, je réalise le drame de notre situation. Mes pauvres types cernés de tous côtés, tirés à bout portant, sont obligés de se rendre. J'espère ne pas encore avoir été vu. Mon genou me gêne pour ramper le long de la haie en m'éloignant des maisons. Mais derrière, devant, des rafales de mitraillette m'immobilisent à nouveau. Je tente un dernier bond vers un buisson tout proche. Deux Allemands à mitraillette en surgissent pour me cueillir comme un fruit mûr. Rideau ! »



▲ L'*Aufklärungs-Abteilung 37* a pour mission de tester la position frontalière que Rommel pense fortement tenue, à l'image de la ligne « Maginot ».

▼ Le B1bis « Verdun » est le char personnel du général Bruneau, commandant la 1re DCR défaite à Flavion. L'engin, comme la plupart de ceux de la division, sera abandonné à la suite d'une panne d'essence.

C'est alors que l'officier français, séparé de ses hommes, croise la route d'Erwin Rommel : « Pendant ce temps, imperturbable, la colonne de véhicules allemands continuera de défiler vers l'ouest. Bien plus tard, j'apprendrai qu'il s'agit du régiment de fusiliers et de l'artillerie de la *7. Panzer-Division*, parvenue la nuit précédente à Avesnes. D'évidence, nous n'intéressons plus le commandement de la *Wehrmacht*... Toutefois, peu après ma capture, alors que les bas-côtés de la route témoignent encore de notre charge insensée, une voiture de commandement s'arrête à ma hauteur. Un général, accompagné de son interprète, m'interroge pour savoir si je suis bien le responsable de cette charge de cavalerie. Manifestement, le chef de guerre là-haut, sous sa casquette, se pose des questions. — Herr General *demande,* dit l'interprète, *s'il est toujours réglementaire de charger dans la cavalerie française ?* Les Allemands m'avaient allongé sur une sorte de civière, et ma position ne comportait que l'avantage de lui demander qu'on s'occupe des blessés. — *Vous êtes sportifs, dans la cavalerie française !*, me dit-il en forme de congé, après m'avoir donné sa parole d'honneur qu'il ferait rechercher et soigner mes Dragons survivants, dispersés dans les vergers autour du carrefour. »

Au-delà du drame de la situation retranscrite par le lieutenant de Blignière, la décision du choix de l'itinéraire jetant la 4e DLC sur les chars allemands montre à quel point le commandement français est alors dépassé par les événements. Les troupes de Rommel ont déjà franchi la Sambre, et les chefs de la 9e armée ne sont pas encore au courant qu'Avesnes et Maroilles sont tombées aux mains de l'ennemi la nuit précédente. C'est Georges Kosak, échappé de Maroilles et lieutenant à la compagnie du génie de la 4e DLC, qui en informe un Giraud médusé : « Vers 16 heures, nous arrivons à Bohain. Le général Giraud a établi son PC dans la mairie ; le colonel Grévy est introduit tout de suite auprès de lui, et, quelques instants plus tard, je suis mandé par un commandant de l'état-major. Chaque mot, chaque phrase de mon récit augmente sa stupeur ; il admet avec peine mes renseignements sur l'avance de l'ennemi :

◀ La débâcle de l'armée du général Corap est totale. Surpris en pleine installation sur la Meuse, enfoncés et poursuivis sans relâche par les *Panzer-Divisionen*, ses éléments se feront rattraper et capturer avant d'avoir pu se regrouper.

— Mais, êtes-vous certain « qu'ils » sont à Maroilles ? N'est-ce pas plutôt une simple infiltration d'engins blindés ?
— Non, Mon commandant, l'ennemi a réussi à bousculer nos forces aux environs d'Avesnes.
— Est-ce possible ?
En effet, cela ne paraît pas possible. Je sors du PC avec une impression de lassitude paralysante encore jamais ressentie… Je n'en peux plus. »
La boucle décisionnelle longue de l'Armée française rend impossible une prise de décision suffisamment rapide pour correspondre à la situation. À l'inverse, la présence en première ligne de Rommel lui permet de garder l'initiative et de coordonner ses actions avec une grande facilité.

◀ Rommel doit insister fortement pour continuer de foncer vers l'avant. Il sait que le front français est totalement désorganisé par sa percée foudroyante sur la Meuse. Il doit convaincre l'état-major de lui donner la permission d'exploiter le succès.

COMBATS DE RUES DANS AVESNES

Rommel décide de progresser pendant la nuit afin d'exploiter au maximum l'effet de surprise qu'il a réussi à créer. Il laisse en arrière sa division pour avancer en tête avec le *Panzer-Regiment 25*. Et les dividendes ne tardent pas : à Solre-le-Château, il capture cinq batteries d'artillerie appartenant à la 1re DCr, qui n'auront pas eu le temps de tirer le moindre coup de canon ! Continuant sur sa lancée, il traverse Sars-Poteries et Trois Pavés. Il chasse de Semousies le général Bruneau [2] qui s'y trouve avec une partie de son état-major. L'officier français se replie sur Wassigny, où il est finalement fait prisonnier. Le chaos généré par la progression allemande est total. Rommel tombe ensuite sur les restes de la 5e DIM : épuisés, les soldats se reposent à bord de leurs véhicules, rangés en colonnes de part et d'autre de la route. Le *Generalmajor* ordonne de faire feu. Le carnage est total, et la division française aura purement et simplement cessé d'exister à l'aube.

[2] Qui est le commandant de la 1re DCr.

Arrivé à Avesnes vers minuit le soir du 16 mai 1940, Rommel se heurte à une forte résistance. Il contourne la ville par l'ouest, avant d'y envoyer la deuxième *Abteilung* de son *Panzer-Regiment*. Un combat de rues s'engage entre ses chars et les 17 Hotchkiss H39 du 25e bataillon de chars de combat, ultimes survivants de la désormais défunte 1re DCr. Des canons antichars et les fantassins de la 18e division d'infanterie prêtent main-forte aux tankistes, qui se battent vaillamment jusqu'à 4 heures du matin. Rommel ne donne guère de détails au sujet d'Avesnes-sur-Helpe, laissant croire à une affaire rondement menée. La lecture du récit de Jacques Arnault, paru dans un grand quotidien de mai 1940, nous donne une tout autre idée de l'accrochage meurtrier avec les chars français : « Tous les habitants ont fui à l'approche de l'ennemi qui est presque aux portes. Mais une foule de réfugiés, l'arrière-garde, ceux qui vont à pied ou en chariots encombrent encore les places, les avenues, les rues, sur deux rangs serrés. Au point de départ de la route de Landrecies, à la sortie Sud, dans un coude de la rue, stationnent une compagnie de chars légers de chez nous et une colonne d'artillerie. Les hommes des chars ont reçu l'ordre de s'opposer au passage des Allemands, dont on annonce les premiers éléments motorisés au nord de la ville. Il faut à tout prix retarder l'avance ennemie pour permettre le repli de nos troupes.
Il est 11 heures du soir. Le lieutenant Caillon, l'adjudant-chef Parcollet, les chasseurs Brunelle, Grégoire et Deryère sont près de leurs chars, dans la rue obscure, au trois quarts obstruée par les colonnes de troupes et de réfugiés.

▼ Le Hotchkiss H39 modèle 1938 est reconnaissable à son pot d'échappement orienté vers l'arrière et à son canon court de 37 mm. Cet engin a reçu un coup de perforant dans le flanc gauche, sous la tourelle.

▲ La 4e DLC est surprise en plein repli. Elle tombe nez à nez avec les chars de Rommel au moment où elle franchit la frontière. Les Dragons essayent de passer en force au grand galop ; les chevaux se font mitrailler ; c'est l'abattoir ! Les carcasses des pauvres bêtes sont visibles sur le bas-côté.

Le lieutenant Caillon, dans le va-et-vient incessant de la rue, aperçoit une masse sombre et grinçante qui se glisse péniblement entre les deux files de véhicules. C'est un char ; il approche et, à la lueur d'une lampe électrique, examine l'engin… Le lieutenant s'apprête à attraper le mécanicien, croyant que c'est l'un des nôtres, quand il aperçoit la croix noire sur croix blanche des engins allemands. « *V'la les Allemands ! À vos chars !* », crie au même instant l'adjudant. On alerte les équipages. L'adjudant-chef, avec un mécanicien, se glisse au hasard dans le premier char venu, profitant de la lueur du premier coup de canon tiré par l'un de ses camarades. À peine étais-je dedans, me dit l'adjudant, qu'un canon antichar que l'ennemi avait placé sur un trottoir me tire dessus. L'obus traverse le moteur, impossible de bouger. Le lieutenant Malartie, de son char, démolit la pièce en deux coups, sans quoi j'allais y passer. Deux ou trois chars allemands défilent en accélérant l'allure. Les voilà qui ripostent. Deux coups sur la voiture légère de la compagnie, elle flambe…

À la lueur de l'incendie, m'explique l'adjudant-chef, je distingue deux side-cars, puis deux autres, montés chacun par trois Allemands. Je les ajuste et les tire les uns après les autres au canon de 37. Tout brûle. La rue est déjà jonchée de matériel et de cadavres. Arrive un tracteur à remorque, je tire à bout portant. C'était un ravitaillement en munitions ! Quelle série d'explosions, un vrai feu d'artifice… Tout claque ! Tout flambe ! Les flammes, maintenant, montent plus haut que les maisons. C'est une pétarade incroyable. Tout brûle, et le canon claque sec de tous côtés. Les Allemands ripostent, voici deux automitrailleuses. Je les vois distinctement à la lueur de l'incendie. Elles arrivaient l'une derrière l'autre. Je tire un seul obus de rupture. Les deux engins sont transpercés l'un après l'autre et s'enflamment en un clin d'œil. Un char lourd allemand, bousculant tout, débouche devant moi, détruit l'un de nos chars et passe. Je me retourne et je le tire en même temps que le lieutenant Malartie. Il y passe aussi. Un gros char descend la rue, je fais le mort, je ne tire pas. Il passe, je me retourne et mets deux obus dedans. N'en parlons plus. Un deuxième camion de munitions a le même sort que le premier, je l'ai tiré à vingt mètres. Voici quatre side-cars qui débouchent et à toute vitesse sur le camion à munitions qui explose toujours. » Au petit jour, les deux hommes sortiront de l'engin, revolver au poing. Ils finiront par rejoindre le PC du bataillon après quinze kilomètres à pied ! Mais rien n'y fait, pas même les exploits individuels des équipages français : Avesnes tombe, et la mince ligne défensive protégeant la frontière française est franchie par Rommel au prix de 35 tués et 59 blessés pour la *7. Panzer-Division*.

◀ La *7. Panzer-Division* à fort à faire pour traverser Avesnes-sur-Helpe. Les Hotchkiss du 25e BCC se défendent farouchement et occasionnent des pertes sensibles aux assaillants.

Panzerkampfwagen 38(t)
2. Kompanie, I. Panzer-Abteilung
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
France, mai 1940

Panzerkampfwagen II Ausf. C
II. Panzer-Abteilung / Stab
Panzer-Regiment 25 7. Panzer-Division
France, mai 1940

Panzerkampfwagen IV Ausf. D
6. Kompanie, II. Panzer-Abteilung
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
France, mai 1940

Befehlswagen 38(t)
Regiment-Stab
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
France, mai 1940

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

1 Avesnes traversée et les restes de la 1re DCR balayés, il n'y a plus rien devant les *Panzer* de Rommel. Ces derniers foncent vers Maroilles.

2 Le *Panzerkampfwagen 38(t)* dispose d'une excellente mobilité. Cependant, sa caisse rivetée à faible épaisseur ne lui confère pas une protection suffisante pour faire face à des défenseurs déterminés.

3 L'Armée française a prévu de dresser une ligne de résistance derrière la Sambre. L'initiative de Rommel, qui pousse vers l'ouest sans reprendre son souffle, lui permet de traverser la coupure humide avant que ses berges ne soient occupées en force.

LA SAMBRE EST TRAVERSÉE DANS LA FOULÉE

Erwin Rommel souhaite continuer pour profiter du désarroi provoqué par son avance et ainsi s'emparer d'un passage sur la Sambre, à Landrecies. Dans ses mémoires, l'Allemand explique que le contact radio avec le quartier général est rompu : « Pendant le combat, j'ai envoyé au corps d'armée, par l'intermédiaire du PC divisionnaire, des messages répétés demandant si, étant donné le succès de notre percée à travers la ligne « Maginot », nous ne devrions pas continuer au-delà de la Sambre. Ne recevant pas de réponse — le contact par radio n'ayant pas été établi —, je décide de reprendre l'attaque à l'aube, avec la ferme intention de m'assurer le passage de la Sambre à Landrecies et de le garder libre. »

En réalité, il semble que les moyens de transmission de Rommel souffrent d'une panne « diplomatique ». En effet, les liaisons entre le PC et le *Panzer-Regiment 25* sont possibles, alors que l'unité est à proximité immédiate de l'engin de commandement de Rommel. Techniquement, ce problème radio ne pourrait s'expliquer que par le relief — bien peu encaissé ! — de la vallée de l'Helpe, rivière qui traverse Avesnes : il aurait donc suffi à Rommel de faire manœuvrer son engin de quelques dizaines de mètres pour sortir de son « trou d'ondes » et rétablir les liaisons, ce qu'il ne fera pas… Aussi, tout comme l'historien Karl-Heinz Frieser, nous pensons que c'est délibérément que Rommel demeure injoignable, dans l'unique but de conserver sa liberté de mouvement ; liberté de mouvement qu'un commandement effrayé par l'ouverture des flancs de son offensive tente d'entraver. C'est précisément cette crainte qui provoque l'arrêt de Guderian, qui, au même moment, est contraint de ronger son frein à Montcornet.

Pour Rommel, il importe de prendre une décision rapidement. En effet, il constate *de visu* que l'Armée française n'arrive pas à se réorganiser tant elle est surprise par son avance rapide. Il se retrouve devant l'alternative suivante : ralentir pour attendre des instructions et risquer de voir la résistance adverse se raidir sur la Sambre ou tenter le tout pour le tout et franchir la coupure humide, prolongée par un canal permettant l'établissement d'un dispositif défensif solide. Et à vrai dire, le *Generalmajor* n'hésite guère, d'autant qu'il n'a que 20 kilomètres à parcourir, en quasi-ligne droite, pour atteindre son but.

Il décide donc de continuer sa route derrière les lignes ennemies. Il passe la rivière sans difficulté, la seule chose le retardant quelque peu ayant été les enchevêtrements chaotiques de véhicules français dans les rues de Landrecies. La ville tombe sans combat : « J'envoie par radio des ordres à toutes les autres unités pour qu'elles suivent la marche du *Panzer-Regiment* sur Landrecies. Vers 4 heures, je m'engage en direction de cette ville avec le bataillon de tête de l'*Oberst* Rothenburg. Le *Schützen-Regiment 7*, qui a rejoint, suit. Je suis fermement convaincu que, derrière lui, les autres unités de la division vont participer à l'attaque. La carence de la radio m'a laissé ignorer la position exacte des régiments, et tous nos messages se sont tout simplement égarés dans l'air. N'ayant reçu aucun ravitaillement durant la nuit, nous avons à nous montrer économes de nos munitions, et c'est avec des canons silencieux que nous roulons vers l'ouest, dans le jour déjà clair. Nous ne tardons pas à rencontrer des colonnes de réfugiés et des détachements de soldats français qui se préparent au départ. La route et ses abords sont couverts d'un chaos de canons, de chars et de véhicules militaires de toutes sortes. Nous nous abstenons de tirer et pouvons passer sans difficulté réelle en quittant plusieurs fois la route et en conduisant nos véhicules à chenilles à travers les champs qui la longent. La surprise des troupes françaises devant notre apparition soudaine est complète ; elles déposent leurs armes et marchent vers l'est en suivant la route. Il n'y a nulle part de tentative de résistance. Les chars ennemis que nous rencontrons sont mis hors de combat à mesure que nous avançons vers l'ouest sans nous arrêter. Centaine d'hommes par centaine d'hommes, les troupes françaises et leurs officiers se rendent dès notre arrivée. À certains points, il faut les faire descendre des véhicules qui roulent à nos côtés.

Nous traversons Maroilles ; les rues y sont si encombrées qu'il est malaisé pour les gens de répondre à nos cris de : « *À droite !* » Nous continuons. Dans notre dos, le soleil perce la brume mince du matin. Hors des villages, la route n'est pas moins bourrée de soldats et de réfugiés. L'avance se ralentit beaucoup, quoique les chars roulent dans les champs en bordure. Nous arrivons enfin à Landrecies, sur la Sambre, où nous trouvons encore, et jusque dans chaque ruelle, une grande confusion de véhicules et de troupes françaises.

▼ Les bords bétonnés d'une écluse sont mis à profit pour servir de point de passage supplémentaire à la 7. *Panzer-Division*.

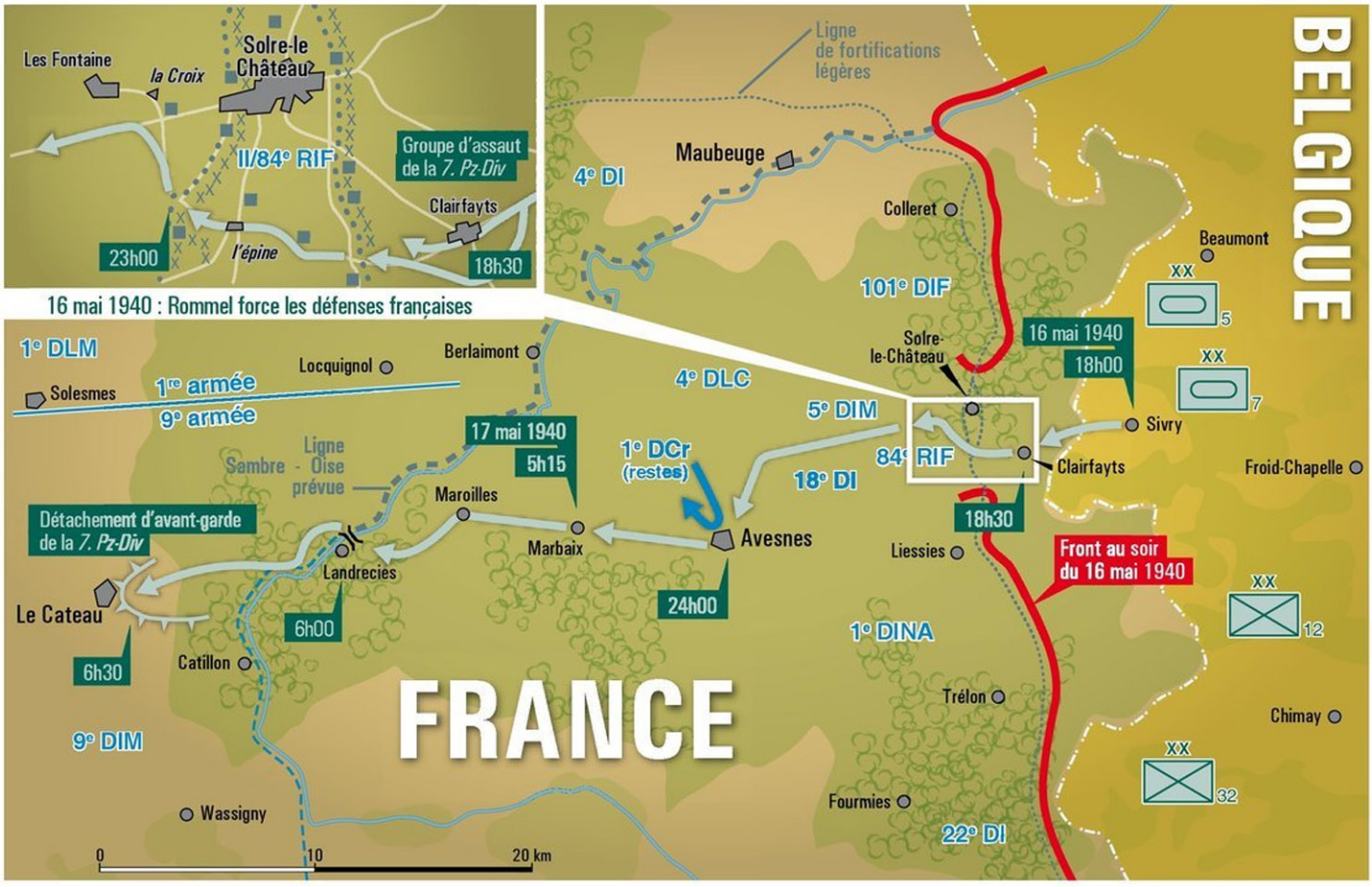
▲ Le char B1bis « Indochine » appartient au 25e BCC de la 2e DCR. L'unité est chargée de défendre le front devant Montcornet. Certains de ses engins se retrouvent au sud du Cateau.

▼ Les combattants français, quoique surpris, se sont battus avec énergie. Ils ont temporairement mis en danger le *Panzer-Regiment 25* par leur action. Ce *Panzer 38(t)* a été incendié juste sur la frontière franco-belge au moment de l'attaque-surprise de la position.

Mais il n'y a pas de résistance, et nous passons le pont de la Sambre. Sur l'autre rive, est une caserne pleine de soldats ; tandis que nous poursuivons notre chemin, le *Leutnant* Hanke pénètre dans la cour et donne aux officiers l'ordre de rassembler leurs troupes et de les emmener vers l'est. » Rommel et son unité de tête prolongent ensuite jusqu'à l'est du Cateau, où, à 6h15 le 17 mai, ils font halte pour se regrouper. Signalons qu'en moins de 24 heures, les éléments en pointe de la *7. Panzer-Division* auront parcouru pas moins de 80 kilomètres, dont une bonne partie de nuit.

Ce qui est intéressant dans ce passage, c'est que Rommel a perdu tout contact, tant visuel qu'hertzien, avec le reste de son unité et ne s'en inquiète guère. Il préfère rester en pointe de son dispositif avec son *Panzer-Regiment*. Bien que le résultat obtenu soit excellent, on est en droit de se demander si c'était vraiment là que devait se trouver le commandant d'une division blindée ? La réponse est non. Deux des trois bataillons du *Panzer-Regiment 25* sont à ce moment à près de 50 kilomètres à vol d'oiseau du reste de la division encore en territoire belge, aux environs de Sivry. La progression aux alentours de la frontière est difficile. Les routes sont encombrées par les épaves de véhicules français. Les munitions des engins évoluant en pointe commencent à manquer, et l'éloignement vis-à-vis du PC rend réellement impossibles les liaisons radio avec lui. La situation de la *7. Panzer-Division* est alors très critique, l'approvisionnement en carburant est proche de zéro. Rommel doit se résoudre à faire demi-tour pour retrouver ses « enfants perdus », laissant le commandement à von Rothenburg. Le *Generalmajor* embarque dans son engin de commandement, escorté d'un seul *Panzer III*.

De son côté, se rendant compte du piège dans lequel elle était tombée en effectuant la manœuvre « Dyle-Breda », l'Armée française n'est pas restée inactive. Aussi, dans la nuit du 14 au 15 mai, le groupe d'armées n° 1 ordonne à la 7e armée de rediriger vers le secteur fortifié de Maubeuge la 9e DIM du général Didelet et de la faire suivre par la 4e DI et la 1re DLM, commandée par le général Picard. Ces unités ont été engagées très au nord dans le cadre de la manœuvre « Dyle-Breda » et doivent donc redescendre



d'Anvers pour traverser la Belgique du nord au sud. Les aléas de la route, en ces temps d'exode, font perdre beaucoup de temps aux « motorisés », qui arrivent au sud de Landrecies à peu près en même temps que les éléments de pointe de Rommel. Les soldats français ont ordre de défendre la ville en profitant de la coupure de la rivière. Prévenus à temps, trois bataillons de la 9e DIM prennent position entre Le Cateau et Landrecies, dans la forêt de Bois l'Évêque. Ils coupent ainsi Rommel et le *Panzer-Regiment 25* du reste de la *7. Panzer Division*, encore empêtrée dans les embouteillages d'Avesnes.

Le voyage retour du *Generalmajor* est très mouvementé, et il doit duper l'ennemi plus d'une fois pour pouvoir rentrer dans ses lignes.

DEUX BATAILLONS DE *PANZER* MENACÉS !

Au matin du 18 mai, une estafette de von Rothenburg arrive à Avesnes, signalant que le niveau d'approvisionnement des chars du *Panzer-Regiment*, toujours en position au Cateau, est très bas et qu'il est nécessaire de le ravitailler d'urgence. Rommel se met en route immédiatement à la tête d'une colonne de ravitaillement, escortée par deux *Panzer-Abteilungen* et le gros de l'*Aufklärungs-Abteilung 37*. Pour une fois, le temps joue contre lui !

Peu après Landrecies, la route traverse la forêt de Bois l'Évêque. Les *Panzer* se trouvent alors confrontés à des éléments de la 1re DLM. En réalité, cette unité vient de recevoir de Giraud l'ordre d'attaquer à travers le même bois en direction du sud-est. Elle a pour mission de déloger les chars de Rommel et de se mettre en position le long du canal de la Sambre à l'Oise, entre Landrecies et Étreux, dans le but d'endiguer le flot allemand. Les plans prévoient que l'engagement doit être mené simultanément à partir du nord et de l'ouest du bois. En fait, en raison de retards inévitables, le groupement Ouest, commandé par le général Beauchesne, ne se met en route qu'à 18h30. Il se trouve presque aussitôt engagé contre des éléments allemands qui avaient poussé à travers le bois jusqu'au village de Jolimetz, qui borde la zone sylvestre au nord. L'autre groupement de la 1re DLM, sous les ordres du colonel de Causans, doit quant à lui attaquer par l'est. Il est totalement détruit avant d'avoir pu influer sur le sort de la bataille. Rommel laisse ses chars mener le combat contre les dangereux Somua S-35 de Beauchesne. Il traverse le bois vers le sud avec l'*Aufklärungs-Abteilung 37* dans le but de trouver une voie vers Le Cateau, en passant par la localité d'Ors, où il est accroché par des Dragons à pied. Ce n'est que vers midi qu'il rejoint enfin von Rothenburg.

▼ Le véhicule que Rommel va utiliser pour se folle équipée vers Le Cateau est *un Sd.Kfz. 263 (8 rad.) Panzerfunkwagen*. Il est garé le long des maisons, à l'arrière-plan, sur la gauche.

▲ Ce B1bis détruit au Cateau témoigne de la violence des combats.

Mais en chemin, il a perdu ses camions de ravitaillement ! Les deux bataillons du *Panzer-Regiment 25* ne peuvent faire mouvement faute de carburant. Ils livrent combat depuis la veille, martelés par l'artillerie française. Ce n'est que vers 15 heures que la situation se clarifie. N'attendant pas l'arrivée du ravitaillement, Rommel prend une fois de plus un risque en envoyant vers Cambrai quelques chars et des automoteurs antiaériens faiblement blindés dans le but de s'emparer de la voie d'accès vers la cité picarde, avant que les Français ne soient en mesure de réagir. Il s'agit ainsi de créer le péril chez l'ennemi afin de le contraindre à lâcher prise. Le groupement allemand atteint les faubourgs cambrésiens en fin d'après-midi, et la ville tombe comme un fruit mûr : « Les troupes ennemies qui occupent la ville, empêchées par la poussière de voir que la plupart de nos véhicules ne sont pas blindés, doivent penser qu'une puissante attaque de tanks avance sur Cambrai, venant du nord, et elles ne font pas de résistance. » En réalité, mis à part des vieillards et des malades hors d'état de s'enfuir, il ne devait plus rester grand monde dans la ville. Une fois de plus, Rommel a couru un gros risque. En effet, le côté Sud de la route est menacé, car il y reste un nombre non négligeable d'unités françaises, quoique relativement désorganisées. Parmi celles-ci se trouvent notamment des éléments des 13e et 95e régiments d'infanterie appartenant à la 9e DIM. Ces soldats, qui combattront pourtant vaillamment pendant toute la journée du 19 à Ors et Loisy, ne réagissent pas au passage du détachement de reconnaissance de la *7. Panzer-Division*. Les fantassins français se replieront finalement devant l'arrivée de la *8. Panzer-Division* qui débouche en provenance d'Hirson, progressant au sud de la division de Rommel. Quant à la 9e armée, elle est désorganisée, et ses effectifs ont fondu. Ayant reçu de plein fouet le choc du fer de lance allemand, elle n'est plus en capacité d'influer sur le cours de la bataille.

▼ Rommel est à la base d'une nouvelle étape tactique dans l'évolution du concept de guerre mécanisée. La queue de l'unité de tête peut être tronçonnée pour obtenir le succès. Cette méthode est cependant dangereuse, car le cordon ombilical de la logistique est lui aussi interrompu.

Le 19 mai 1940, Rommel reçoit de nouveau l'ordre de limiter sa progression, car l'*Oberkommando der Wehrmacht* veut renforcer ses flancs avant de poursuivre vers la Manche. Les soldats de la *7. Panzer Division* profitent de la journée pour se ravitailler, procéder aux réparations sur leurs véhicules et se reposer. Hoth arrive pour une visite impromptue au QG de Rommel, il l'autorise à progresser pendant la nuit. Il en profite pour s'emparer de Marquin, où le canal du Nord croise la route d'Arras. Vers 5 heures, ses troupes arrivent à Beaurains, à seulement 4 kilomètres d'Arras.

UN CONCEPT DISRUPTIF

L'exploitation de la percée de la frontière française, prolongée par le passage de la Sambre et la prise de Cambrai, entraîne l'effondrement de la défense française pendant

trois longues journées. Ce flottement est mis à profit de main de maître par Rommel. Son avance provoque la fin en tant qu'unités combattantes de plusieurs formations d'élite qui n'ont pu se regrouper suffisamment vite pour établir un front défensif commun.

Selon l'historien Karl-Heinz Frieser, la progression très rapide des 16, 17 et 18 mai est à la base d'une évolution supplémentaire dans le concept du « Blitzkrieg ». Le raid du *Panzer-Regiment 25* provoque l'effondrement de la ligne principale de résistance par un effet de choc psychologique. Pour les Français, la présence des *Panzer* rend inutile toute résistance. C'est une démonstration tactique transcendant les préceptes originaux de la guerre mécanisée telle que l'avait imaginée le penseur britannique Fuller.

Pour l'heure, Rommel a-t-il eu raison de foncer ? La réponse à cette question ne saurait qu'être mitigée. En effet, le *Generalmajor* n'avait aucune information sur les unités postées en face de lui. Il a décidé de progresser de nuit, à grande vitesse, sans arrière-garde. C'était un risque inconsidéré qui, comme nous avons pu le constater, a failli coûter la perte de deux *Abteilungen* au *Panzer-Regiment 25* qui, à court de munitions et d'essence, se sont retrouvées sous les assauts répétés de la 1re DLM. Si Rommel avait dû échouer, la *7. Panzer-Division* aurait pu perdre le gros de son parc blindé, et, surtout, la *5. Panzer-Division* se serait retrouvée seule face à plusieurs divisions françaises. Le risque était grand de voir la brèche allemande être aveuglée par les Français, ce qui aurait alors remis en cause la possibilité de percée jusqu'à la Manche. Avait-il le droit de prendre un tel risque de sa propre initiative ? D'emblée, la réponse est non !

Il est cependant indéniable que le culot a payé : la prise du pont de Landrecies a empêché les forces françaises d'organiser une ligne de défense sur la Sambre. La poursuite de l'action a généré un butin incroyable : 3 500 prisonniers, 100 chars, 30 véhicules blindés et 27 canons, ce pour un coût humain très faible, soit un total de 35 tués et 59 blessés allemands. Sans compter que la panique générée dans les rangs français par les mouvements allemands a précipité le délitement de plusieurs divisions, à commencer par la 1re DCr.

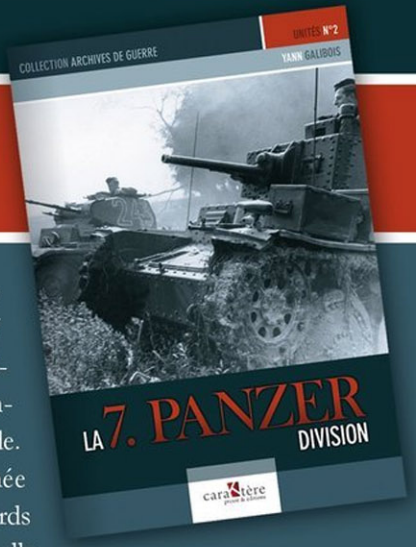
▲ La percée de Landrecies vaut à la *7. Panzer-Division*, coupée de tout contact avec l'état-major pendant son avance sur Le Cateau, le surnom de « division fantôme ».

On ne peut pas faire passer en conseil de guerre un général qui apporte la victoire à son camp ; aussi, pour cette action incroyable, Rommel se verra-t-il attribuer la Croix de chevalier. Le culot est une grande vertu à la guerre. Il peut rapporter les palmes de la gloire. Toutefois, la roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole, et une telle attitude n'est jamais dénuée de dangers, comme on pourra le constater dans l'affaire d'Arras quelques jours plus tard. ■

ALBUM PHOTO

caraktère presse & éditions

Les éditions Caraktère vous invitent à plonger dans leurs incroyables archives photographiques, majoritairement constituées de clichés tirés de collections privées. C'est ainsi que des dizaines de photos inédites ou rarement vues, parfois organisées en reportages complets, seront réunies dans des monographies consacrées aux divisions blindées d'élite de la Seconde Guerre mondiale. Des livres richement illustrés et agréablement agencés qui vous permettront de suivre, à travers l'image, l'épopée de ces troupes qui ont fait l'Histoire. Un complément idéal à nos publications presse !



LA 7. PANZER DIVISION

SUR COMMANDE AUPRÈS DU SERVICE COMMERCIAL

COLLECTION ARCHIVES DE GUERRE
SÉRIE UNITÉS

Si la *7. Panzer-Division* représente le symbole de l'effrayante efficacité de l'arme blindée allemande, elle le doit à un chef ambitieux et trompe-la-mort : Erwin Rommel. Celui-ci a littéralement forgé sa légende, la mettant en scène à son image, réinventant même des actions de guerre pour les besoins de la propagande. Semblant être partout et nulle part, elle est rapidement surnommée « La Division fantôme ». Elle se mesurera, en 1941, aux chars lourds de l'Armée rouge, qui lui donneront bien du fil à retordre. Epuisée, elle devra effectuer, en 1942, un long séjour en France pour se refaire. Combattant essentiellement à l'Est, en Ukraine, Russie centrale, Lituanie, Pologne, Courlande et Prusse orientale, elle portera jusqu'au bout de redoutables coups à l'ennemi. C'est toute cette épopée que vous propose cet ouvrage, généreusement illustré de plus de 180 photographies, 48 illustrations de matériels en couleur, et cartes.

À NUL AUTRE PAREIL !

LE 1er REC DANS LA GUERRE DU GOLFE

Après la mise à sac de l'ambassade de France à Koweït City le 14 septembre, François Mitterrand annonce l'envoi en Arabie saoudite de forces terrestres et aériennes françaises. L'opération « Daguet » commence. Conformément à son chant de marche, le 1er régiment étranger de cavalerie (REC) entend bien former la tête de la colonne ! Le 7 août, répondant à une demande d'assistance saoudienne, les forces américaines lancent l'opération « Desert Shield » et commencent à se déployer en Arabie. En visite à Washington, Margaret Thatcher, Premier ministre britannique, assure le président Bush de son soutien. Les États-Unis et la Grande-Bretagne agiront ensemble sous mandat de l'ONU. Trois jours plus tard, les pays membres de la Ligue arabe décident de participer à la défense du frère saoudien. L'Égypte et la Syrie seront leurs principaux contributeurs de troupes.

▲ Le peloton du lieutenant Marquot dans le désert. Comme le reste du 2e escadron, celui-ci est en compagnie tournante en Guyane au moment où les premières troupes françaises se déploient en Arabie saoudite. L'envoi d'un second renfort, le 24 octobre 1990, change la donne pour les hommes du capitaine Yakovleff et permet au 1er REC de se rassembler au complet dans les rangs de la division « Daguet ». Photo Marquot

ROYAL ÉTRANGER

Seule unité blindée de la Légion étrangère, le 1er REC, ou Royal étranger, justifie bien sa devise, *Nec Pluribus Impar* (à nul autre pareil), même s'il existe plusieurs régiments dotés des mêmes structures et matériels. Beaucoup de ses légionnaires ont acquis l'expérience du combat au cours de précédentes opérations, surtout en Afrique. Hormis quelques cadres français, tous ses sous-officiers ont commencé au bas de l'échelle et ont acquis la confiance tant de leurs subordonnés que des officiers. Quant à ces derniers, en 1990, ils sont tous Français : anciens sous-officiers, qui ont gagné leur épaulette en se distinguant à la Légion ou dans d'autres corps de troupe, et Saint-Cyriens, ayant parfois une longue expérience du 1er REC, comme le colonel Hubert Ivanoff, chef de corps depuis un an. Durant ses précédents séjours, il est passé par toutes les étapes de la carrière : chef de peloton, commandant d'escadron, officier d'état-major régimentaire. Son expérience du feu provient de deux missions au Tchad à la tête du 1er escadron en 1978 et 1979. « J'avais la chance d'avoir un état-major formé d'officiers que je connaissais depuis 20 ans, quant aux sous-officiers

Le jeudi 2 août 1990, Saddam Hussein envahit le Koweït. Le Sheikh Jaber Al Ahmed Al Sabah choisit alors l'exil et fait appel à l'ONU pour restaurer la souveraineté de son pays. Le 6 août, le Conseil de sécurité vote une série de sanctions économiques à l'encontre de l'Irak, mais une intervention militaire semble inévitable.

Par Luc Vangansbeke

En collaboration avec le chef d'escadrons (r) Xavier Marquot du 1er REC

« J'étais en permission avant une mutation vers le 3e régiment étranger d'infanterie en Guyane. Le samedi 15 septembre, vers 8h00, le légionnaire Rigaud m'a téléphoné pour me dire que je devais rentrer, car nous étions en alerte et nous allions partir dans le Golfe. Encore un peu endormi, je n'y croyais guère et je lui ai répondu que, des alertes, j'en avais connu beaucoup et qu'elles étaient souvent fausses. Mais Rigaud m'a rétorqué que c'était sérieux et qu'ils avaient déjà perçu des munitions de 105 mm pour les blindés, notamment le fameux obus flèche, que je n'avais jamais vu auparavant. Cela a fini de me réveiller, et j'ai enfourché ma moto pour regagner le quartier. »

DÉPART ÉCHELONNÉ

L'affaire débute d'une manière moins encourageante pour le colonel Ivanoff : « Le général commandant la 6e division légère blindée a convoqué les chefs de corps et nous a fait part des premières décisions : les unités désignées étaient le 2e REI et le 1er Spahis, les autres unités devant les compléter en renforcement. Les 1er et 3e escadrons ont donc été mis à la disposition du 1er Spahis, et j'ai également dû fournir des officiers, des sous-officiers et des légionnaires de mon état-major pour renforcer ceux du 1er Spahis, mais aussi de la division. Comme le 2e escadron était en compagnie tournante en Guyane, il me restait une partie de l'escadron de commandement et de services et le 4e escadron antichar équipé de VAB-HOT Méphisto. Dix jours plus tard, celui-ci est parti à son tour en renforcement. »

et légionnaires, j'en avais eu un certain nombre sous mes ordres au cours de mes affectations précédentes. C'était réellement extraordinaire en termes de confiance, de compréhension mutuelle, de compétence des gens, c'était une intégration totale. À l'exception des plus jeunes, on se connaissait tous depuis longtemps, nous formions une communauté soudée. »

Si le danger suscite une certaine crainte chez tous les combattants, chez les légionnaires-cavaliers, il éveille aussi l'impatience de partir pour une nouvelle aventure ou la méfiance, comme chez le maréchal des logis Christophe Laczynski, du 3e escadron :

▶ Arme principale du 4e escadron, le missile HOT est capable de venir à bout de n'importe quel blindé irakien et a une portée de 4 000 mètres. Si le VAB Méphisto, sur lequel il est monté, dispose d'un système de protection NBC, en revanche, en 1991, il n'a pas encore de moyens de vision nocturne. Photo Képi Blanc

Christophe Laczynski se souvient du départ : « Nous avons travaillé tout le week-end, et, le lundi suivant, nous étions prêts, matériel embarqué, peinture sable appliquée, véhicules en disposition pays chauds et rations sans porc embarquées. Mais nous ne sommes partis que cinq jours plus tard, les équipages des bateaux civils chargés de nous transporter faisant grève pour obtenir une prime de risque. »

Arrivés à Yanbu, port saoudien sur la mer Rouge, légionnaires et spahis gagnent la zone de stationnement par route, à partir du 2 octobre. Les AMX-10RC voyagent sur des camions porte-chars conduits par des civils saoudiens. Les autres véhicules, y compris les VAB, effectuent le déplacement par leurs propres moyens. Il faut trois jours pour couvrir les 2 000 kilomètres menant à la zone de stationnement « Arenas », au nord-ouest d'Hafar-al Batin et à une quarantaine de kilomètres de la frontière irakienne. Les anciens découvrent une vie différente de celle qu'ils ont connue en Afrique. Christophe Laczynski poursuit : « Nous avons trouvé un grand désert plat avec de fortes variations de température. Nous avons dû nous adapter aux tempêtes de sable, au manque d'eau et de nourriture, car, durant les premières semaines, nous dépendions des Saoudiens : pas de petit déjeuner, premier repas vers 14h00, le deuxième vers 21h00, avec des quantités souvent insuffisantes. Dans les véhicules, nous avions des rations pour deux jours, mais il était interdit de les ouvrir. Le ravitaillement en eau se faisait tous les cinq jours : nous disposions d'une citerne de mille litres pour 23 hommes et pas de douches.

« Un après-midi, nous avons reçu les repas préparés par les Saoudiens. C'était du mouton, et, pendant que nous mangions, un message est arrivé : « *À toutes les unités : ne touchez pas à la viande !* » Trop tard ! Les premiers effets de cette chair avariée sont apparus une heure plus tard. D'abord nous en avons ri, puis beaucoup moins ensuite, car tout le monde a été malade… »

Entre-temps, à Orange, le colonel Ivanoff s'impatiente : « J'ai demandé une entrevue avec le major général de l'armée de Terre, le général Dupont de Dinechin, que je connaissais bien, et je lui ai déversé ma hargne : je ne commandais plus rien. Le général n'a pas été explicite, mais il a tenté de me rassurer en disant : « *Je vous comprends, mais rassurez-vous : la situation va s'arranger.* » Et effectivement, le temps de rentrer à Orange, j'ai reçu l'ordre de récupérer le 2e escadron et de me préparer à partir pour le Golfe avec le reste du régiment. »

Le 3 novembre, le colonel arrive à la Cité militaire du roi Khaled, où l'attend le général Mouscardès, commandant la division « Daguet ». Simultanément, le restant du régiment débarque à Yanbu, sous la conduite du lieutenant-colonel Duronsoy, commandant en second. Fin octobre, « Daguet » a déménagé vers la zone « Miramar », au sud-ouest d'Hafar-al Batin. Elle y est en second échelon, derrière les divisions syrienne et égyptienne, le commandement voulant la garder comme force de contre-attaque en raison de sa plus grande mobilité.

▶ Un matin en Arabie saoudite. La tenue des légionnaires tord le cou à l'image populaire selon laquelle il règne toujours une chaleur étouffante dans le désert. La pluie et le froid sont assurément bien ancrés dans les souvenirs de tous les anciens de « Daguet ». Photo Marquot

◢ La menace chimique brandie par Saddam Hussein impose à tous l'usage du survêtement de protection à port permanent ou S3P. Photo 1er REC

◢ Bien que les conditions de vie restent spartiates, elles n'entament en rien le moral des légionnaires, habitués à une existence rustique en opérations. Quelques achats effectués par le commandement et la débrouillardise du personnel contribuent à améliorer les cantonnements. Photo 1er REC

SOLIDARITÉ ET DÉBROUILLE

Le 11 novembre, le 1er REC est au complet. Dans ce désert sans repère, le schéma de dispersion est simple : le régiment occupe un cercle défensif, avec son poste de commandement au centre et les escadrons à 5 ou 6 kilomètres, chacun dans une direction différente. Ceux-ci opèrent de manière analogue, une distance de 7 à 800 mètres séparant chaque peloton du PC d'escadron. En cas d'alerte Scud, les pelotons desserrent le dispositif en s'éloignant d'une distance de 4 kilomètres selon un azimut imposé.

Si la Légion n'a jamais été avare de son sang envers la France, ses cadres ne sont pas prodigues de celui de leurs hommes pour autant, et certainement pas pour rien. La menace chimique irakienne est prise au sérieux : souvent le parent pauvre de l'entraînement, l'instruction NBC reprend ses droits. Chacun garde à portée de main son casque, son masque à gaz et sa tenue de protection S3P, dont le port deviendra quasi permanent après le début des frappes aériennes alliées. Toutes les précautions sont prises pour limiter les pertes en cas d'attaque de missiles Scud.

▼ Un escadron d'AMX-10RC prêt au départ à Orange. En un week-end, les 1er et 3e escadrons repeignent leurs véhicules en camouflage désert et rassemblent tout le matériel nécessaire à la mission. Celle-ci coupe court à certaines mutations, comme celle du maréchal des logis Christophe Laczynski, supposé rejoindre le 3e REI en Guyane au mois d'octobre. Photo 1er REC

Le commandement s'efforce d'améliorer les conditions de vie, comme le rapporte Wilfried Bodenhausen, maréchal des logis chef et sous-officier transmissions au 2e escadron : « Nous disposions de lits pliants et nous logions dans des tentes saoudiennes, mieux adaptées à l'environnement que nos tentes habituelles. En raison du froid nocturne, le commandement a acheté des couvertures, puis des armoires de bain en plastique, munies d'une fermeture éclair, pour protéger nos effets de la poussière, ainsi que des tapis de coco, contre le sable. Il y avait aussi des achats quotidiens de viande, de fruits et de légumes et même de la bière sans alcool. La seule chose qui m'ait manqué, c'est un quart de vin pour fêter Noël à la manière légionnaire. Je retiens aussi la grande solidarité qui nous unissait, ainsi que les encouragements qui nous venaient de France. Nous avons reçu des tas de lettres et de colis de gens que nous ne connaissions pas mais qui, tous, nous exprimaient leur sympathie. »

La débrouillardise légionnaire fait le reste : dans les tentes, tout s'enfonce dans le sable, aussi, au 2e peloton du 2e escadron, le lieutenant Nicolas Casanova fait rassembler de grandes quantités de cailloux pour en paver le sol. Un de ses sous-officiers ayant réussi à acheter du ciment, chaque tente s'élève bientôt sur un socle en dur. Construite avec les moyens du bord, la douche chaude impressionne les visiteurs ; certains d'ailleurs n'hésiteront pas à en profiter…

Les colis individuels, à commencer par ceux du lieutenant, deviennent un bien commun partagé entre tous les membres du peloton [1] : « Certains de ceux-ci bravent les interdictions en terre saoudienne. Toutes les astuces sont bonnes pour introduire des produits illicites. Certaines sont couronnées de succès : de temps en temps, des bouteilles de vin rouge réussissent à déjouer les contrôles. L'événement est suffisamment rare pour qu'une fois au peloton, elles rejoignent le pot commun.

[1] Casanova (colonel Nicolas), *Tempête du désert*, p. 88

▲ Pour la plupart des équipages d'AMX-10RC du 1er REC, l'obus flèche est une nouveauté. Heureusement, le désert offre de vastes étendues vides, où un champ de tir peut aisément être improvisé. Bien que les cibles du moment soient peu orthodoxes, les séances d'entraînement permettront à tous les tireurs d'effectuer le zérotage des canons et renforceront encore la confiance de chacun en l'armement de bord. Photo 1er REC

« Aujourd'hui, ma femme nous a fait parvenir une bouteille d'un litre de parfum *Mont Saint-Michel*. L'idée est saugrenue au premier abord. Il faut un moment pour comprendre. Heureusement, la lettre qui accompagne le contenu donne son mode d'emploi. Du whisky de qualité remplace le parfum dans le flacon. À moins d'y goûter, rien ne permet de s'en rendre compte. La couleur est identique au liquide d'origine. Lorsque l'on cherche à sentir le produit dans la bouteille, il se dégage une odeur tenace de parfum. Le culot de liège du bouchon a imprégné de l'odeur de parfum le col en verre de la bouteille. Il fallait y penser, le succès est immédiat. »

ENTRAÎNEMENT DANS LE DÉSERT

L'entraînement tactique se poursuit, comme en témoigne le lieutenant Casanova [2] : « Le premier exercice de l'escadron consiste, en silence radio, à reconnaître la zone de déploiement du 2e escadron à une trentaine de kilomètres au nord de « Miramar », au sud d'une ligne est-ouest matérialisée par la route qui court le long du pipeline Hafar-al Batin – Rafha. Le régiment pourrait y être engagé si d'aventure l'armée iraquienne avait des velléités de s'enfoncer en Arabie pendant que la coalition est en train de constituer son bras armé.

« Nous partons en Jeep, munis de photocopies de cartes à l'échelle 1/250 000. Autant dire que le capitaine nous a donné des feuilles blanches, à l'exception des carroyages marquant les carrés de dix kilomètres et quelques lieux-dits. Les conducteurs en profitent pour prendre des repères [...] L'escadron arrive dans l'oued Shaîb-an Nazim, 5 kilomètres au sud du pipeline, face à deux grandes antennes très reconnaissables. Sur place, les Jeep se postent au fond du talweg... pas le moindre relief pour se fondre...

[2] Casanova, op.cit., pp. 40, 41

▼ Le 1er peloton du 4e escadron dans le désert saoudien. Début octobre 1990, le commandement décide d'envoyer un premier renfort au contingent français dans le Golfe. Le 4e escadron en fait partie : à son arrivée, il est temporairement rattaché au 1er régiment de Spahis. Photo Anda

Les chefs de peloton rejoignent le capitaine à son PC pour recevoir *in situ* un point de situation sur les déploiements des forces armées de la zone.

« Devant, juste au-delà du pipe, devrait se trouver la 9e division blindée syrienne. Elle est censée être déjà déployée face à la 16e division d'infanterie iraquienne. Cette dernière serait renforcée d'une brigade de la garde républicaine, l'élite militaire du régime baasiste. Tout ce petit monde se trouve à une cinquantaine de kilomètres de l'oued dans lequel les pelotons se trouvent. Cela devrait nous interpeller... j'ai du mal à me dire que nous sommes à deux portées de canon de l'ennemi. »

Il faut aussi se familiariser avec les nouvelles munitions, comme le rappelle Xavier Marquot, alors lieutenant et chef du 3e peloton au 2e escadron : « Nous avons découvert l'obus-flèche (OFL) alors que nous étions déployés à « Miramar ». En novembre 1990, nous avons effectué plusieurs tirs d'entraînement sur des bidons de 200 litres et des cibles de fortune jusqu'à 2 500 mètres.

▲ Départ d'un missile antichar HOT à charge creuse, tiré à partir d'un VAB Méphisto du 4e escadron. Durant la période d'attente dans le désert saoudien, l'escadron multipliera les séances d'entraînement au simulateur et tirera 61 missiles réels. Photo Anda

L'OFL avait une précision remarquable, hautement appréciée de mon tireur, le brigadier John Mayer, pilote d'hélicoptère à la *Royal Navy* durant la guerre des Malouines et réputé pour être le meilleur tireur AMX-10RC du 1er REC, bien avant que je ne devienne son chef de peloton. » Le 4e escadron n'est pas en reste : l'adjudant Miguel Anda est sous-officier adjoint au 1er peloton : « Pour compenser le manque de GPS, notre entraînement insistait aussi sur les déplacements dans le désert, et mon peloton était régulièrement détaché vers un escadron blindé pour un exercice tactique. Quant à l'entraînement au tir, le système HOT disposait d'un simulateur pouvant être emporté sur le terrain, et l'escadron a tiré 61 missiles réels durant la période d'attente. »

L'utilisation des différents appuis feu n'est pas oubliée : le lieutenant André, du 2e REI, vient présenter le mortier de 120 mm à ses camarades du 1er REC. Si l'arme ne leur est pas inconnue, la plupart ont besoin d'un rafraîchissement sur les procédures de demande et de réglage des tirs.

▼ Mortiers de 120 mm du 2e REI. DR

NOUVEAUTÉS ET MAINTENANCE

Dans les escadrons, le personnel sait qu'il peut compter sur le soutien total des services techniques, dirigés par le capitaine Vincent Tucci : « Pendant la période d'attente, les matériels ont été soumis à une utilisation intensive du fait de l'entraînement et de la préparation au combat. Nos AMX-10RC, qui affichaient pourtant 25 000 à 40 000 kilomètres, ainsi que nos VAB et P4, étaient bien adaptés à l'emploi en milieu désertique. Néanmoins, sur les AMX, la faiblesse de la chaîne cinématique et le manque de fiabilité des composantes optroniques et électroniques des tourelles ont nécessité des échanges intempestifs d'ensembles. Les mécaniciens se sont relayés nuit et jour pour maintenir le parc à un niveau très haut de disponibilité : il n'a jamais été inférieur à 96 %.

« Par ailleurs, l'arrivée sur zone d'équipements nouveaux a occasionné une grande surcharge de travail. » Il y a, entre autres, les kits de surblindage pour tous les AMX et les caméras thermiques destinées à remplacer les systèmes de vision nocturne à intensification de lumière des tireurs, à raison d'un exemplaire par peloton. « Le tableau des effectifs et dotations (TED) des services était inadapté, car il ne correspondait ni au TED du temps de paix ni à celui du temps guerre. L'abattement initial du tableau par l'état-major de l'armée de Terre est d'autant plus inacceptable que les nombreux exercices de montée en puissance n'ont cessé de démontrer l'inadéquation de la fonction de soutien. » Mais à la Légion, l'habitude n'est pas aux lamentations, et la plupart des problèmes trouvent leur solution grâce à l'imagination et à la solidarité légionnaires : « Une partie des nouveaux équipements a été mise en place à la base divisionnaire, mais, à l'époque, nous avions un grand principe : l'équipage se trouvait toujours avec son engin.

▲ Le major Franco Petrali, président des sous-officiers. Il est un des plus vieux frères d'armes du colonel Ivanoff : « En 1972, alors que j'étais adjudant, chef de peloton au 2e escadron avec le lieutenant Ivanoff, nos bureaux étaient dans la même pièce. Nous faisions des bêtises ensemble, et notre capitaine nous rappelait parfois à l'ordre. »
Photo Petrali

Cela avait pour effet d'impliquer les utilisateurs des matériels qui, ainsi, participaient activement aux opérations techniques. Cela resserrait les liens entre opérationnels et soutien et cela permettait aussi de mieux digérer la surcharge de travail du personnel technique.

« Les conditions de travail étaient précaires : les hommes étaient exposés à un environnement climatique sévère, avec des températures variant de -5 à +30°, des vents de sable, des moyens d'éclairage limités… Il n'y avait que trois ou quatre tentes atelier et magasin. Selon les équipes, la journée de travail variait de 10 à 18 voire 20 heures en cas de nécessité ! La menace chimique perturbait le travail et le repos de tous, car à chaque alerte, il fallait desserrer en étoile à 3 kilomètres et attendre la levée de l'alerte, qui pouvait durer plusieurs heures. Le port de la tenue carbonée S3P ralentissait également les travaux de maintenance. »

Wilfried Bodenhausen rencontre d'autres difficultés : « L'élaboration des radios de quatrième génération était en cours et pas encore au point pour le Golfe. Le poste VP-25 en dotation à ce moment avait un problème de surchauffe. Il fallait évacuer l'air chaud par un accès de fusible, et, à plus d'une occasion, je me suis fait engueuler par le capitaine Yakovleff pour manque de liaisons radio. Ce n'était pas un cas unique, et le commandement a obtenu auprès du fabricant les informations nécessaires pour remédier au problème. »

Même en zone d'opérations, certaines routines de la vie de garnison subsistent. Les chefs de peloton procèdent aux notations de leurs légionnaires, tandis qu'au PC, le major Petrali, président des sous-officiers (PSO), cumule ses responsabilités habituelles avec d'autres liées à la mission : « Certaines de mes activités ne changeaient pas de ce que je faisais en métropole. Je traitais bon nombre de notes venant de notre cellule restée en France. Les escadrons poursuivaient leur entraînement en vue du « Jour-J ».

« À la Légion, le PSO s'impose par sa sagesse et son expérience. Il est le conseiller technique du chef de corps pour tout ce qui concerne les sous-officiers, et son rôle s'exerce dans les domaines moral, social et professionnel ainsi que pour les affectations et le déroulement de carrière. Il siège de droit aux conseils d'orientation et de rengagement concernant les sous-officiers et il donne son avis au chef de corps avant toute punition.

« En Arabie, j'étais le porte-étendard du régiment, j'assurais la direction du secrétariat et je m'occupais de la sécurité du PC. Je participais aussi à certaines réunions et j'effectuais de temps à autre une liaison avec le chef de corps, mais, dans ce désert, j'avais peu de contacts avec les autres armées de la coalition ou les autorités locales. »

OFFENSIVE AÉRIENNE

L'ultimatum de l'ONU expire le 16 janvier 1991. Les frappes aériennes alliées commencent la nuit suivante. La division « Daguet » est rattachée au XVIIIe corps aéroporté américain et rejoint la zone d'attente « Olive », à l'est de Rafha, le long de la frontière irakienne. Le 1er REC effectue un mouvement nocturne de 250 kilomètres. La radio diffuse les résultats des premiers bombardements ainsi que la nouvelle des ripostes irakiennes : plusieurs Scud ont été tirés vers les territoires israélien et saoudien. Bien qu'aucun d'eux ne porte de charge chimique, le niveau d'alerte NBC est renforcé.

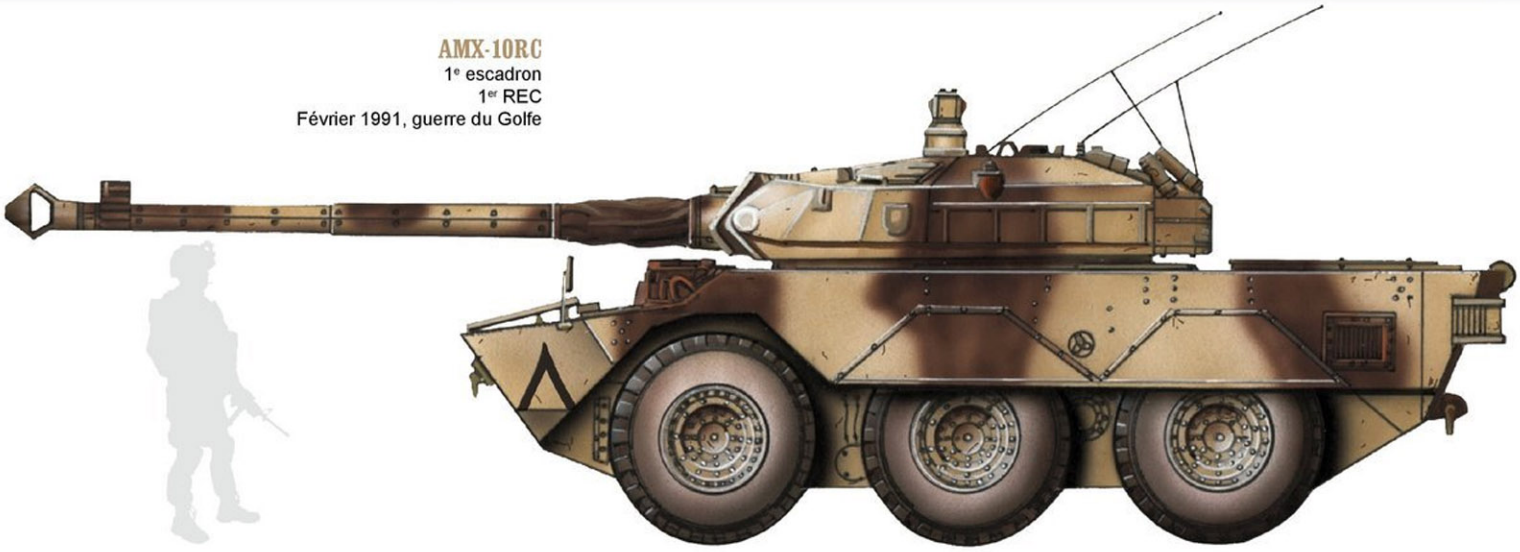
Les escadrons exécutent leurs premières missions opérationnelles. Pour l'instant, il ne s'agit que de mesures de protection contre de possibles infiltrations nocturnes ennemies. Dans les pelotons, les équipages sont à l'affût du moindre mouvement suspect. La température dégringole, et la pluie empoisonne l'existence de tous, comme en témoigne Nicolas Casanova [3] : « Dans le char en surveillance, le quart est interminable. […] La pauvre caméra à intensification de lumière ne distingue plus rien. Toutes les optiques sont embuées. De temps en temps, je sors la tête pour prendre contact avec le légionnaire qui tourne autour du char… […] La pauvre sentinelle est méconnaissable. Elle luit dans la nuit tant elle est trempée. Dans le char, les conditions sont infiniment meilleures, mais il fait froid.

« Le supplice de la goutte d'eau débute, lorsque, gavés, les épiscopes laissent l'eau s'infiltrer en tourelle. La pluie semble traverser le blindage. La goutte… Au bout de la vis qui ferme la genouillère de l'épiscope, je la vois se former. Elle grossit, arrive à maturité, puis se déforme avant de se détacher.

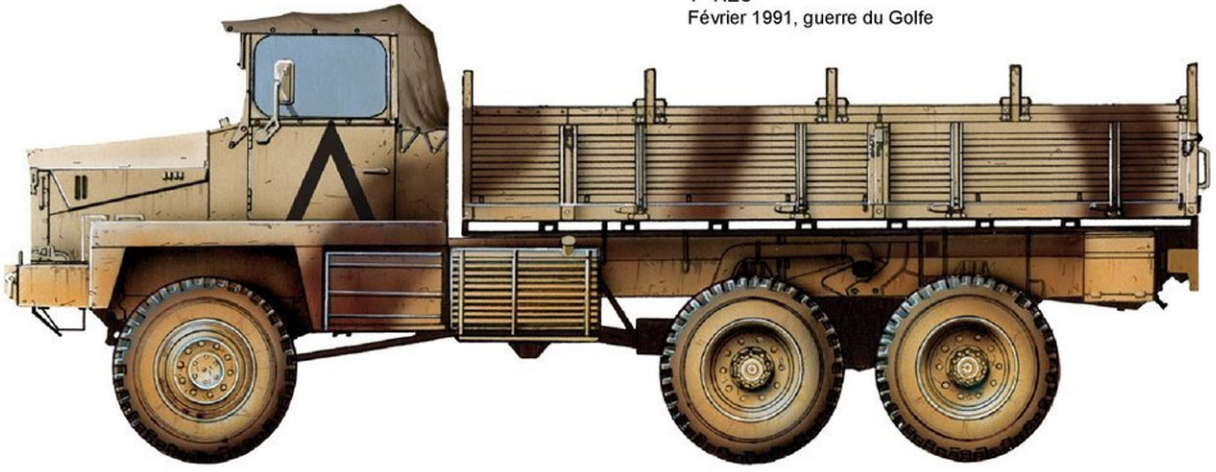
[3] Casanova, op.cit., p. 133

▼ Pour faciliter l'appui aérien, le 1er REC reçoit une *Tactical Air Control Party* (TAC-P) des forces spéciales américaines. Celle-ci est chargée d'assurer la liaison avec l'aviation et de rafraîchir les connaissances des *Forward Air Controllers* (FAC). Deux chefs de peloton par escadron sont désignés pour cette fonction. Xavier Marquot est l'un d'eux : « Nous avons reçu de petits postes radio américains avec lesquels nous communiquions directement avec les pilotes approchant de l'*Initial Point* (IP). Nicolas Casanova et moi avons chacun fait une bonne trentaine de guidages d'instruction, très souvent avec des A-10 de l'*US Air Force*, ainsi qu'avec les Jaguar de l'armée de l'Air. »
US Air Force

AMX-10RC
1e escadron
1er REC
Février 1991, guerre du Golfe

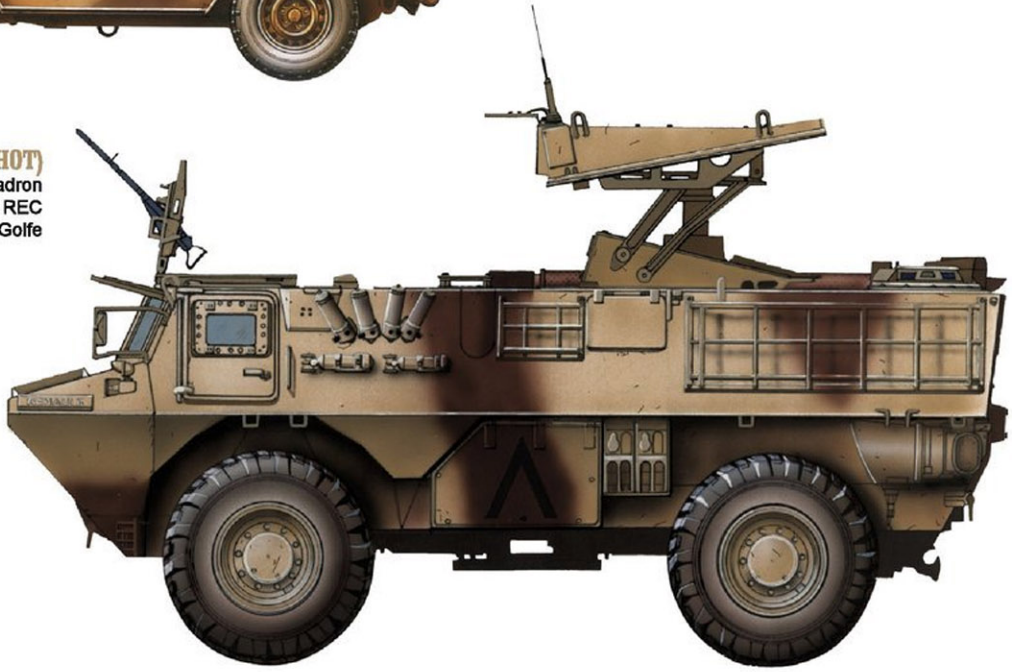


GBC 8KT
2e escadron (élément d'allégement)
1er REC
Février 1991, guerre du Golfe



Peugeot P4
2e escadron (escouade)
1er REC
Février 1991, guerre du Golfe

VAB STBV52 Mephisto (HOT)
4e escadron
1er REC
Février 1991, guerre du Golfe



L'aube se lève sur la journée du 23 février. Tandis que les Gazelle de l'ALAT fouillent le terrain toujours aux mains de l'ennemi, les légionnaires-cavaliers se préparent à escalader l'escarpement dominant la frontière irako-saoudienne, que leurs camarades du 2e REI occupent depuis la veille.
Photo Anda

Alors, dans un silence figé, elle débute un long plongeon avant de s'écraser dans le cou, sur un coin d'épaule ou sur le bout du genou. La tâche humide sur la rotule s'étend à chaque impact. Le treillis était presque sec, il change maintenant de couleur, il est presque noir, saturé d'humidité. »

La situation ennemie se précise : face aux Français se trouve la 45e division irakienne, équipée de chars T-55 datant des années 1960, d'artillerie de 122 et 152 mm et de lance-roquettes multiples. Son dispositif s'étale sur une profondeur de près de 60 kilomètres, avec les éléments de reconnaissance probablement mêlés aux unités de garde-frontières. Légèrement en retrait, la 842e brigade constitue le premier échelon. Déployée à proximité immédiate d'As Salman, la 841e brigade est en deuxième échelon avec une réserve blindée de 70 à 90 chars. La 843e brigade se trouve légèrement au sud de l'aérodrome d'As Salman, tandis que le PC et l'appui logistique divisionnaires sont dans ou à proximité de la ville. Bien que la 45e division n'ait pas encore été attaquée systématiquement, l'aviation alliée lui a déjà infligé des pertes.

Les bombardements représentent une part importante des 2 500 à 3 000 sorties aériennes quotidiennes. La nuit, au PC régimentaire, le grondement étouffé des explosions des bombes et les passages d'avions éveillent de vieux souvenirs chez le major Petrali : « Je suis d'origine italienne. Durant la Seconde Guerre mondiale, alors que j'étais encore enfant, l'aviation américaine a bombardé la ville où j'habitais. Ces bruits me sont toujours restés à l'esprit. »

ACTION PRÉALABLE

Le plan de la division « Daguet » pour l'offensive terrestre prévoit une progression sur deux axes, avec le groupement Est, chargé de s'emparer du groupe d'objectifs « Rochambeau » avant de poursuivre en direction d'As Salman, et le groupement Ouest, qui progressera directement vers As Salman avec le 1er Spahis, le 1er REC et le 2e REI.

Le « G-Day » (pour *Ground Offensive*) est prévu pour le 24 février 1991, mais, dans les régiments de Légion, les chefs de corps ont une bonne raison pour anticiper. Une falaise dominant la frontière du côté irakien, dès le 22 février, à 14h00, le colonel Yves Derville entre en territoire ennemi avec le 2e REI. Derrière lui, conduits par le capitaine Rittiman, les sapeurs de la 2e compagnie du 6e régiment étranger de génie ouvrent le passage « Nachez » [4] pour les blindés. Dans l'après-midi du 23, le colonel Ivanoff y fait avancer ses cavaliers : « J'ai rejoint Derville le 23 au soir sur la falaise. Il y a une photo où l'on nous voit tous les deux, chacun dans son véhicule, échanger quelque chose, comme un ordre de mission ou un document secret. Le secret, en réalité, c'est entre lui et moi : nous aimons tous deux les cachous Lajaunie, et j'étais simplement en train de lui en donner une petite boîte !

« J'ai deux escadrons en tête, je les suis avec le PC, les deux autres nous soutiennent. En tête, le capitaine Yakovleff signale : « *Je vois plein de gars derrière les blockhaus !* » Je lui demande de préciser et j'ajoute « *Faites ce que vous devez faire et neutralisez-les* », ce qu'il fait. C'est ainsi qu'avant le Jour-J et l'Heure-H, nous avons accroché l'adversaire, fait les premiers prisonniers et détruit les premiers matériels ennemis. Nous avions évidemment dévoilé notre dispositif,

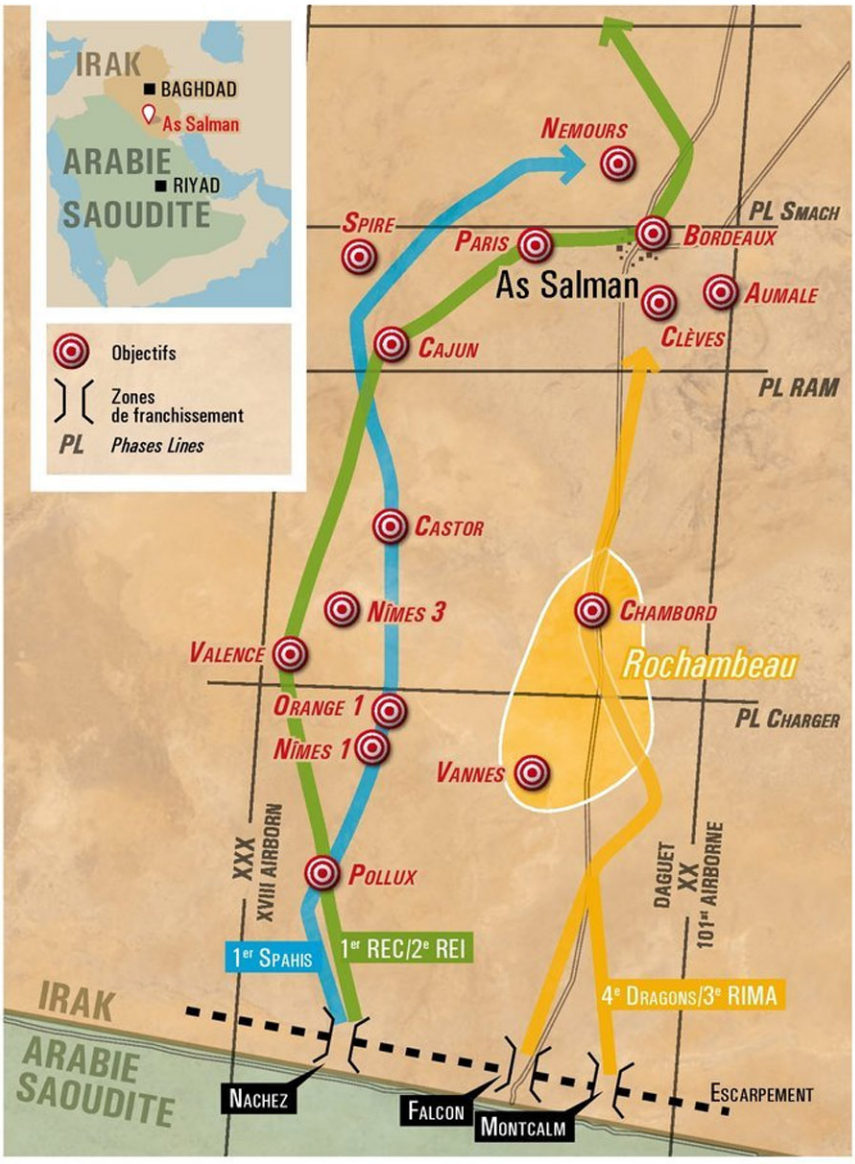
et le débouché du lendemain ne serait plus une surprise, mais au moins allions-nous démarrer sans mauvaise surprise pour nous. »

Entre-temps, au 3e peloton du 2e escadron, Xavier Marquot et ses légionnaires sont aux premières loges : « Nous avons franchi la frontière à 15h00, en tête de la colonne du régiment pour un premier bond de 2 kilomètres en territoire irakien. Alors que d'après les forces spéciales américaines il n'y avait plus aucune position irakienne tenue sur les 20 premiers kilomètres, vers 15h30, John Mayer, mon tireur, m'a signalé des mouvements d'hommes, télémétrés à environ 8 000 mètres. Dans le doute, j'ai pris sa place pour vérifier son observation, que j'ai confirmée : il ne s'agissait ni d'un mirage ni d'un troupeau de moutons…

« Comme nous étions en silence radio, j'ai couru vers le VAB du capitaine Yakovleff, à 300 mètres en retrait. Doutant de mon compte-rendu, il est venu en tourelle pour observer et, quelque peu sourcilleux, il a été convaincu à son tour qu'il y avait bien des hommes en train de nous observer. Vers 16h00, il a fait son rapport au PC du régiment, puis il est revenu me dire que nous attendions l'autorisation du XVIIIe corps avant de faire un bond de quelques kilomètres supplémentaires et préciser le renseignement.

« Vers 16h30, j'ai été autorisé à faire un bond d'environ 3 kilomètres, appuyé par le 4e peloton du lieutenant du Sartel, en profitant des ondulations du terrain pour ne pas être vu durant le mouvement. Les deux autres pelotons sont restés en soutien sur nos anciennes positions, avec le VAB du capitaine entre les deux échelons. Profitant de cette nouvelle position, nous pouvions confirmer qu'il s'agissait de troupes irakiennes encore enterrées qui nous observaient à 4 500 mètres.

« À 17h00, le capitaine Yakovleff a reçu l'autorisation de détruire cet objectif linéaire d'environ 500 mètres de tranchées. Ne pouvant faire de buts précis à cette distance, nous avons refait un bond d'un kilomètre sans autorisation pour les engager à la charge creuse et à l'explosive. À cette distance de 3 000 à 3 500 mètres, les coups restaient imprécis, mais ils ont fait déguerpir les Irakiens dans une demi-douzaine de pick-up cachés derrière les dunes. John en a touché un à 3 800 mètres, car j'ai observé brièvement le transfert de personnel sur d'autres véhicules, qui ont ensuite disparu dans un nuage de poussière.



[4] Du nom d'un chef de section de la 2/6°REG

◀ Page de gauche en bas : Après la prise d'As Salman, les prisonniers affluent à un rythme croissant. Bon nombre d'entre eux n'ont rien mangé depuis plusieurs jours, et l'on voit plus d'un légionnaire donner ses propres rations à ces soldats ennemis…
Photo 1er REC

◀ Ci-contre : Le lieutenant Marquot et son équipage. Avec un pilote russe qui a combattu comme conducteur de char en Afghanistan et un tireur qui a participé à la campagne des Malouines comme pilote d'un hélicoptère de la *Royal Navy*… Le mélange montre la diversité et la richesse en expérience dont peut disposer la Légion étrangère !
Photo Marquot

« Prudemment, pour éviter d'éventuelles mines, nous sommes allés aux résultats vers 17h30. Nous avons fouillé le dispositif irakien, où nous avons fait une grosse récupération d'armes, de munitions et de vivres dans des caches reliées par des tranchées et des tunnels. Mon tireur a immédiatement reconnu les moyens de transmission numérisés, d'origine britannique, ce qui confirmait qu'il s'agissait de forces spéciales ayant échappé aux reconnaissances de leurs confrères français et américains ainsi qu'aux drones durant les trois précédentes semaines.

« Quinze minutes plus tard, un colonel du XVIII[e] corps est arrivé en hélicoptère pour constater cette première prise. Il n'en croyait pas ses yeux : il était persuadé que, depuis plusieurs jours, il n'y avait plus un Irakien en vie à moins de 20 kilomètres de la frontière. Vers 19h00, le chef de corps est arrivé à son tour et nous a félicités pour cette première action, hors manœuvre, puisque, officiellement, nous n'avions toujours pas franchi la frontière ! »

▲ La future mission s'apparentant davantage à celle d'un régiment de chars qu'à celle de l'unité de reconnaissance qu'est le 1[er] REC, l'entraînement tactique prend une tournure inhabituelle, comme s'en souvient Nicolas Casanova : « L'escadron rentre au bivouac en expérimentant des formations que le capitaine a adaptées pour le désert. Puisque le déplacement se fait en silence radio, les ordres sont transmis par des fanions. Ce commandement au fanion est difficile à faire rentrer dans les mœurs, car il n'est pas dans la culture des équipages d'un régiment de reconnaissance blindé, habitués à un emploi décentralisé. »
Photo 1[er] REC

CHEVAUCHÉE LÉGIONNAIRE

Le 24, un nouvel accrochage se produit en milieu de matinée : les quatre escadrons manœuvrent de concert, mais lorsque le 3[e] escadron aborde la position irakienne, ses défenseurs ont pris la poudre d'escampette. L'objectif « Pollux » est atteint peu après, et, tandis que les légionnaires du 2[e] REI fouillent le terrain, les blindés du 1[er] REC poursuivent leur chemin vers « Nîmes 1 » et « Orange 1 ». Issus de la même promotion de l'École de guerre, les deux chefs de corps opèrent en harmonie, comme s'en souvient Hubert Ivanoff : « Pour assurer le commandement, nous avions accolé avec Derville nos deux VAB PC et nous commandions à l'ensemble REI-REC, réparti en sous-groupements mixtes, un escadron avec une compagnie, associés au coup par coup en fonction du déroulement des opérations et dont nous désignions le chef temporairement, en fonction de l'ancienneté. Cela a très bien marché. »

[5] *Mine Clearing Line Charge* : système de déminage rapide américain consistant en une charge explosive linéaire, longue d'une centaine de mètres, lancée par une roquette

[6] Casanova, op.cit., pp. 186-187

▶ Comme bon nombre d'autres unités de la coalition, la division « Daguet » a capturé d'importantes quantités d'armes et de matériel irakiens. Ces chars intéressent vivement les légionnaires-cavaliers, à moins qu'ils n'évoquent en eux le souvenir d'une vie antérieure…
Photo 1[er] REC

À 17h00, les légionnaires atteignent « Castor », où ils se préparent à passer la nuit. Sur leur droite, dragons et marsouins sont maîtres de « Rochambeau ». Si l'avance fulgurante satisfait les combattants, elle ne facilite pas la vie des hommes du capitaine Tucci : « La rapidité de l'opération provoquait une élongation entre les unités au contact et la base divisionnaire, ce qui a généré des difficultés de ravitaillement en carburant. Le régiment ne disposait que de trois citernes de 5 000 litres, et nous avons frisé l'arrêt pour panne sèche. Nous avons remédié au problème en anticipant sur les besoins, en ravitaillant les unités dès qu'une accalmie le permettait, en suivant la manœuvre minute par minute au PC et en exigeant des escadrons des points de situation en carburant trois à quatre fois par jour. Nous avions aussi développé chez les équipages un réflexe d'économie, en coupant le moteur chaque fois que c'était possible. »

L'aube du 25 février 1991 se lève sur un 1[er] REC déjà en mouvement : il reste 50 kilomètres jusque As Salman. Au 1[er] escadron, le sous-lieutenant Jean-Loup Bourmaud constate : « Dans ce terrain rocailleux, les AMX-10RC de mon peloton absorbaient bien les chocs, et nous montions à 80 km/h sans problème. En revanche, les P4 étaient secouées en tous sens, et leurs équipages passaient de mauvais moments. Souvent, il leur était impossible de rouler à plus de 30 km/h. » Les VAB souffrent également : les pneus sont éventrés à une cadence inquiétante par les rochers acérés.

Vers midi, après avoir contourné quelques foyers de résistance, les légionnaires sont en vue d'As Salman. Tandis que les canons de 155 mm du 11[e] régiment d'artillerie de marine et les mortiers de 120 mm du 2[e] REI matraquent l'objectif, le MiCLiC [5] des sapeurs ouvre des passages parmi les mines. Respectivement combinés avec les 2[e] et 4[e] compagnies du 2[e] REI, les 1[er] et 2[e] escadrons du REC prendront part à l'assaut, tandis que les 3[e] et 4[e] escadrons resteront en réserve ou participeront à l'appui. Les VAB-Méphisto prennent position, prêts à tirer leurs missiles ; Miguel Anda se souvient : « Nos objectifs comprenaient des bunkers, des positions

▲ Mis en service à partir de 1981 pour remplacer l'EBR, l'AMX-10 roues-canon (RC) est un engin de reconnaissance-feu : il sert avant tout à reconnaître le terrain, mais sa puissance de feu est suffisante pour riposter et éliminer un adversaire en cas de contact. Bien que sa vitesse maximale théorique sur route soit de 85 km/h, selon Xavier Marquot, dans le désert, des pointes de 100 km/h étaient régulièrement atteintes !
Photo Képi blanc

de mitrailleuses de 14,5 mm et des emplacements de canons bitubes de 23 mm ou de 57 mm, que nous avons engagés à 3 000 m avec les HOT. Nous avons aussi fait usage de nos mitrailleuses de 7,62 mm. »

La section du lieutenant Nicol, du 2e REI, rejoint le peloton du lieutenant Casanova, qui attaquera en tête de l'escadron avec le 1er peloton de l'adjudant-chef Frey. L'assaut débute à 16h15, sous la pluie [6] : « La section de Nicol, avec ses VAB, va probablement avoir un peu de mal à suivre, mais elle aura le temps de rejoindre quand nous commencerons la progression en sûreté à l'approche de la zone bâtie [...] Le 2epeloton franchit la clôture. Je ne sais pas comment se présentent les deux pelotons en deuxième échelon de l'escadron, s'ils sont arrêtés en appui, prêts à riposter sur un ennemi qui prendrait à partie les deux pelotons de tête. Trop tard ! Désormais, les équipages du peloton sont entièrement tournés vers la réussite de l'assaut [...] « Dans le char, la pression est montée d'un cran. Karanovic est rivé à ses épiscopes. Il complète l'observation du tireur et vérifie que la progression reste coordonnée avec le peloton de l'adjudant-chef Frey à notre gauche.

LA ROLLS ET LA DEUX-CHEVAUX

Dans les escadrons de combat, les pelotons s'articulent en trois composantes : les blindés AMX-10RC, l'escouade et l'élément d'allégement. Chaque peloton dispose de trois AMX-10RC, respectivement commandés par les chefs de peloton, lieutenant, sous-lieutenant ou sous-officier ancien, le sous-officier adjoint, adjudant ou maréchal des logis chef, et un maréchal des logis. Chaque équipage se complète par trois militaires du rang : pilote, tireur et chargeur-opérateur radio. En 1990, l'Armée française est l'une des rares à utiliser la combinaison roues-canon de gros calibre, et l'AMX-10RC impressionne les Américains, qui le surnomment la « Rolls-Royce du désert ».

L'escouade, elle, dispose de trois véhicules légers Peugeot P4. Version française de la Mercedes-Benz Classe G à quatre roues motrices, la P4 a remplacé les Jeep Hotchkiss vers le milieu des années 1980. Elle peut transporter quatre hommes avec leur paquetage ainsi qu'une radio. Comparées aux AMX-10RC, les P4 font figure de 2 CV : plus vulnérables, mais bonnes à tout et increvables. L'une d'elles est armée d'une mitrailleuse de 12,7 mm, les deux autres d'une 7,62. Quant au personnel, celui-ci se compose d'un maréchal des logis et de neuf militaires du rang : trois chefs de véhicule, trois conducteurs et trois servants d'armes lourdes, dont un tireur RAC-112 Apilas et un tireur LRAC F1, deux systèmes d'armes antichars portables. Les camions d'allégement Renault, un TRM 2000 4x4 d'une charge utile de 2,5 tonnes et un GBC 6x6 d'une capacité de 4 tonnes emportent tout ce qui ne peut être chargé dans les blindés ou les P4. Les deux conducteurs travaillent sous le contrôle d'un brigadier ou brigadier-chef. Dans le Golfe, chaque peloton recevra un second GBC destiné au transport de son matériel de campement, mais, malgré ce renfort, Vincent Tucci estime que les moyens d'allégement étaient insuffisants, ce qui nécessitait un recours à des paniers latéraux sur les véhicules, bricolés au moyen de plaques *PSP* (***P**erforated **S**teel **P**lating* : initialement destinées à la construction de pistes d'aviation, ces plaques peuvent aussi servir au désensablement de véhicules dans le désert).

PENDANT CE TEMPS À ORANGE…

Un régiment en opérations ne coupe pas les liens avec sa garnison, où l'arrière-garde se tient prête à réagir à toute demande de l'unité déployée, comme le remplacement d'un militaire rapatrié ou d'un équipement déficient. En outre, bien que la Légion compte un pourcentage moins élevé de mariés – ou considérés comme tels – que les unités du régime général, le soutien aux familles est une autre mission importante. L'arrière-garde doit être confiée à des éléments fiables, tous les officiers ayant l'expérience des opérations extérieures le savent, à commencer par le chef de corps : « Le régiment n'était jamais parti en totalité depuis le retour d'Algérie, mais le système de bases arrière d'escadrons fonctionnait bien depuis des années. Quant à la désignation du personnel, il y avait un tableau d'effectif et de dotation pour les unités partantes, avec des qualifications imposées. Ceux qui n'y trouvaient pas de place restaient. Nous avons ainsi constitué ce que j'avais appelé l'escadron hors rang, composé d'une centaine de gradés et légionnaires, commandé par le capitaine Jacques Lorho, tout juste rentré de mission en République Centrafricaine et flanqué de trois lieutenants. La mission de base arrière régimentaire a été parfaitement assurée.

« En ce qui concerne les familles, l'élan de solidarité local, des associations, de la municipalité, des amis, des voisins et des autres formations militaires a été remarquable. Les familles étaient très organisées : l'épouse du colonel s'occupait de tout le monde, celles des capitaines des femmes de leur escadron, l'organisation sociale et solidaire était excellente. Ma femme m'écrivait tous les jours. Je ne pouvais évidemment pas en faire autant, mais pratiquement, avec bien sûr une semaine de retard, j'avais des nouvelles de ma famille et de toutes celles du régiment. Cela me permettait, lors des réunions, de dire à mes capitaines, à mes chefs de service : *'Ma femme a eu contact avec la vôtre, tout se passe bien.'* C'est important pour ceux qui l'entendent et qui, du moment que c'est le chef qui le dit, sont d'autant plus persuadés que c'est vrai. »

Certaines autorités civiles font un geste : les militaires déployés dans le Golfe bénéficient de la franchise postale pour les lettres et les colis ; la compagnie d'assurances GMF accorde même la gratuité des cotisations pour les familles. En revanche, pour les liaisons téléphoniques privées, les moyens se limitent aux quelques cabines du central de KKMC, devant lesquelles il y a toujours de longues files. Après la fin des combats, le ministère de la Défense octroiera à chacun cinq minutes gratuites de téléphonie par satellite, une faveur largement méritée malgré son coût élevé à l'époque. L'appel se faisant devant les deux opérateurs, certains bénéficiaires regretteront le manque d'intimité de ce moment privilégié. D'autres en tireront le meilleur parti sans état d'âme !

▲ Visite du général Janvier peu avant le retour en France. Victime d'un malaise au début du mois de février 1991, le général Mouscardès a été rapatrié d'urgence. Si son départ laisse une certaine inquiétude parmi l'état-major et les chefs de corps de la division « Daguet », celle-ci est rapidement dissipée par la désignation du général Janvier à sa succession, d'autant qu'il est un ancien de la Légion ! Photo 1er REC

Gelhard scrute avec son canon les points dangereux. Bouis accélère aussi vite que le char peut délivrer de puissance, puis slalome entre les trous d'obus de la piste. Il est à l'écoute des ordres que je lui donne. Il y répond par des acquiescements rapides, à peine audibles. »

La résistance irakienne s'effondre, les vagues d'assaut abordent la zone bâtie, nettoyée par les légionnaires du 2e REI. À la tombée de la nuit, le 1er REC se réorganise au nord-ouest de l'aérodrome, prêt à faire face à une hypothétique contre-attaque ennemie.

FIN DE MISSION

Le cessez-le-feu sonnera le 28 février, à 8h00. En attendant, la division « Daguet » poursuit la fouille du terrain conquis et consolide ses positions. L'incendie d'un dépôt de produits toxiques cause quelques inquiétudes chez le lieutenant Marquot : « La seule victime fut la mascotte du peloton, un lapin des sables que l'escouade avait adopté trois mois auparavant. Il a été pris de convulsions, très certainement provoquées par des retombées de fumées s'échappant du dépôt. » Par précaution, l'alerte NBC est communiquée à tout l'escadron et maintenue jusqu'à ce que la situation soit clarifiée.

Un autre incident survient peu avant la fin des hostilités. Au PC, le chef de corps donne ses ordres : « Au cœur de la nuit, un escadron me rend compte : *'Une colonne vient vers nous, on voit des lucioles'*. Je rends compte à la division, qui répond *'pas d'amis dans le secteur.'* Donc ce sont des ennemis. J'installe les 2e et 3e escadrons face à cette direction dangereuse. Mais je ne suis pas tranquille, car l'ordre d'ouvrir le feu est un acte majeur. Je demande confirmation, et la division répète : *'pas d'amis dans le secteur.'* J'appelle en direct les autres chefs de corps pour vérifier, en leur disant que la colonne détectée était sous quinze minutes à portée de mes canons. Même démenti. Je donne les ordres préparatoires au tir, et, miracle, alors qu'elles arrivent à moins de 3 000 mètres de mes engins, les lucioles font demi-tour. On ne saura jamais ce qui s'est passé, mais je respire : on aura au moins évité un tir fratricide. On ne se remet pas d'un tir fratricide. »

Les prisonniers affluent, Xavier Marquot poursuit : « Quand ils refusaient de se rendre, nous les faisions sortir de leurs trous à la 7,62 ou à la charge creuse, et, là, ils couraient vers nous, bras en l'air, pour se rendre et nous demander de la nourriture. Certains n'avaient pas mangé depuis une dizaine de jours. D'autres étaient toujours retranchés dans les casemates ou tranchées plusieurs jours après le cessez-le-feu. Affamés, en guenilles, beaucoup ignoraient que les hostilités étaient terminées. » Au 1er peloton du 4e escadron, l'adjudant Anda fait un constat similaire : « Nous étions en poste avancé. Nous avons intercepté une bétonneuse contenant 29 déserteurs de l'armée irakienne, puis un véhicule avec une trentaine de personnes fuyant le régime de Saddam. »

Progressivement, la division « Daguet » évacue le territoire irakien et se prépare au retour en France. Les rembarquements s'échelonnent du 16 au 27 avril. La majorité du personnel du 1er REC rentre à bord du paquebot *Chartres*, dont un stabilisateur hors d'usage provoque quelques nausées en raison de la houle méditerranéenne. À la satisfaction du devoir accompli, Hubert Ivanoff ajoute la joie de revenir avec tous ses légionnaires vivants : « Nous n'étions pas les premiers à rentrer en France, l'enthousiasme était un peu retombé, mais l'accueil de la ville d'Orange a été fantastique. Nous avons senti la

▲ Les lieutenants du 2e escadron prennent la pause à bord du *Chartres*, tandis que celui-ci emprunte le canal de Suez. De gauche à droite : Nicolas Casanova, Bruno Frémin du Sartel, Xavier Marquot.
Photo 1er REC

solidarité de notre ville de garnison, comme nous avions senti celle de la base arrière [...]. Notre engagement avait réellement été un engagement collectif.
« Notre sentiment à tous, c'est que nous avions combattu pour une cause juste, car nous allions rendre sa souveraineté au Koweït occupé. Le pays était derrière nous, derrière ses armées, j'ai gardé toutes les lettres de soutien que nous avons reçues alors. »
Parmi ceux qui sont restés au pays, il s'en trouve quelques-uns pour minimiser les mérites des anciens de « Daguet », ce que relève le colonel : « Même si l'offensive terrestre n'a duré que quatre jours, nous avons remporté la décision grâce à une incroyable préparation, car rien n'était facile, malgré les apparences. La division était littéralement surentraînée, et nous avions des chefs, des alliés, des troupes soudées, nous nous étions donné les moyens de gagner cette guerre.
« Qu'il y ait eu des déçus de ne pas en avoir été, c'est humain, mais c'est dommage pour la communauté militaire. Ce qui est encore plus dommage, c'est qu'avec une capacité d'oubli qui est forte, l'institution n'ait pas fait davantage pour valoriser cette magnifique expérience. Nous restons fiers de ce qui a été fait, et le regard de nos jeunes militaires nous rend bien cette fierté. »
De son rôle de commandant du 1er REC, le général Ivanoff retient « le caractère indispensable d'un chef unique, qui décide après avoir su s'entourer. Tous les membres de mon état-major étaient des amis, rencontrés pendant mes différents séjours au REC. » Sur le reste du régiment, il poursuit : « Je continue chaque jour à rendre hommage à mes officiers, sous-officiers et légionnaires du 1er REC, car, comme l'a dit un grand ancien : *C'était une troupe avec laquelle on pouvait tout oser.* » ■

◀ Dernière parade en territoire saoudien avant d'embarquer sur le *Chartres*. Pour le chef de corps, en dehors du sentiment d'avoir accompli la mission, rentrer en France sans avoir à déplorer la moindre perte constitue l'une des causes majeures de satisfaction.
Photo 1er REC

DONNEZ POUR CEUX QUI ONT DONNÉ !

Parmi les vétérans du Golfe, les aînés ont pris une retraite bien méritée. Les autres poursuivent leur carrière et ont servi dans les Balkans, puis en Afghanistan, où de jeunes légionnaires et autres soldats français ont rempli les places vacantes. Certains ont eu moins de chance qu'en Irak...
Dans son remarquable ouvrage « Tempête du Désert », dont nous avons tiré plusieurs extraits, le colonel Nicolas Casanova décrit l'existence du 2e peloton du 2e escadron du 1er REC en 1990-91. Ses droits d'auteur sont intégralement versés à l'association *Terre Fraternité*, présidée par le général Thorette. Celle-ci constitue une source majeure du financement des actions de la Cellule d'aide aux blessés de l'armée de Terre (CABAT). Si vous souhaitez approfondir ce que vous avez lu dans cet article ou aider des soldats qui ont servi leur pays sans compter, voilà deux bonnes raisons d'acheter ce livre.

Colonel Nicolas Casanova
« Tempête du Désert », octobre 1990-avril 1991, Un peloton de légionnaires cavaliers dans la première guerre du golfe.
Economica, 49 rue Héricart, 75015 Paris

ISSN 2107-156X - ISBN 978-2-7178-6017-7

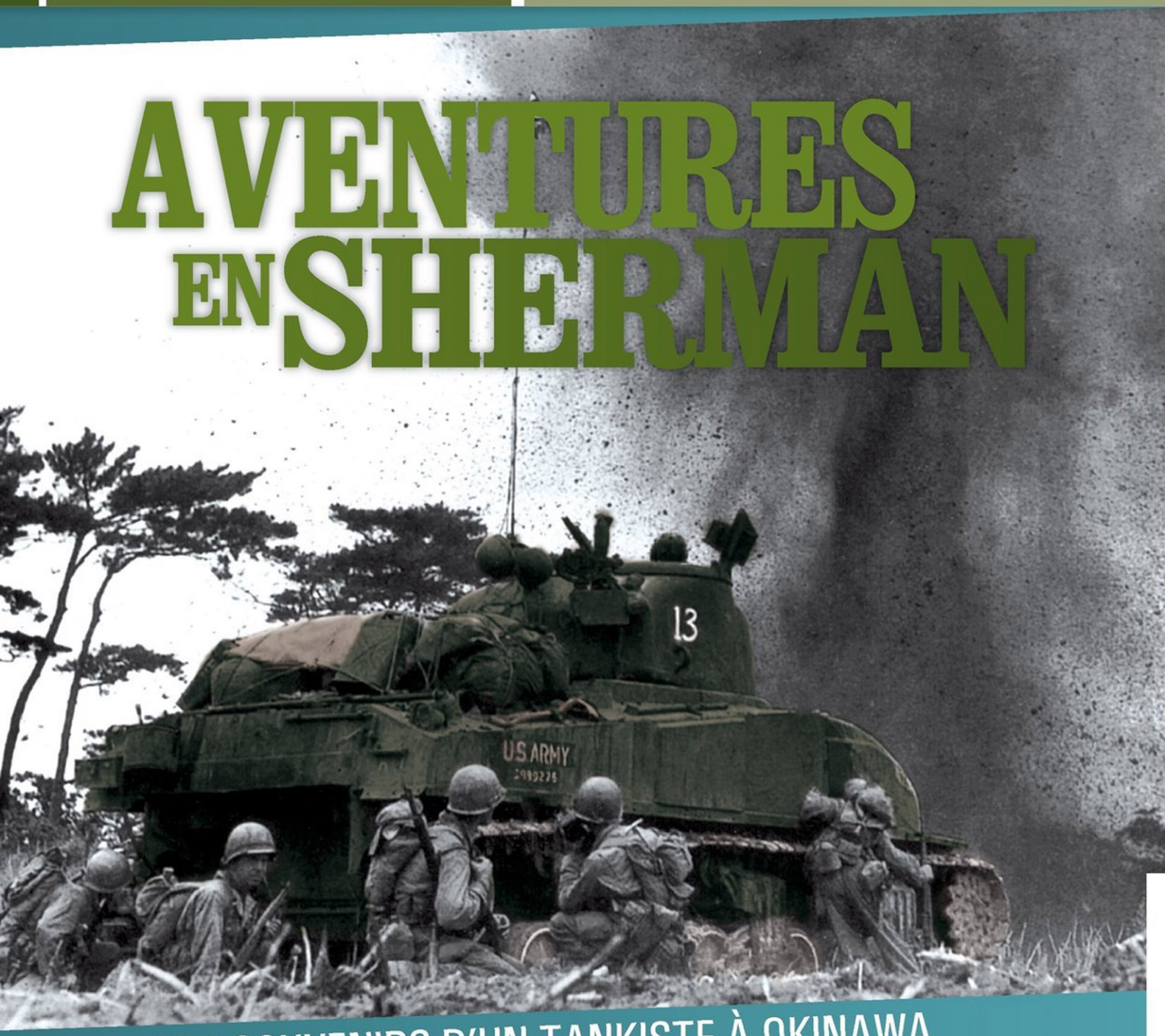
Pour faire un don, il suffit de transmettre un chèque à *Terre Fraternité*
Hotel national des Invalides (CABAT)
129 rue de Grenelle
75007 Paris.

Pour tout complément d'information :
LCL (r) Guy de Saint Germain
Terre Fraternité
Secrétaire général, 01 44 42 31 75.
@ TF : terre.fraternite@yahoo.fr
@ SG TF : lcl.de-saint-germain@laposte.net
Site : www.terre-fraternite.fr

REMERCIEMENTS

Pour leurs témoignages et leurs encouragements, l'auteur remercie :
Le général de division (r) Hubert Ivanoff
Le colonel (T) Nicolas Casanova
Le lieutenant-colonel (r) Vincent Tucci
Le chef d'escadrons (r) Jean-Loup Bourmaud
Le chef d'escadrons (r) Xavier Marquot, dont l'aide fut décisive dans la rédaction de cet article
Le major (r) Franco Petrali
Le major (r) Jean-Claude Boelens et l'adjudant (r) Christophe Laczynski pour leur assistance dans la recherche et le regroupement des photos
L'adjudant-chef (r) Miguel Anda
L'adjudant-chef (r) Wilfried Bodenhausen

AVENTURES EN SHERMAN



LES SOUVENIRS D'UN TANKISTE À OKINAWA

Robert C. Dick est le pilote du Sherman n° 60 de la *C Company* du *763rd Tank Battalion*. Son équipage comprend le *Sergeant* Ovid W. « OW » French (chef de char), Henry Fisher (copilote/mitrailleur), Roy Greenup (chargeur) et Jim Anderson (tireur). Après avoir participé à la reconquête de Leyte, aux Philippines, les cinq hommes sont engagés à Okinawa, où le récit de Dick nous emmène. Ce jeune Californien nous livre un témoignage authentique sur les conditions de combat et de vie à bord du Sherman au plus fort de la bataille.

▲ **Ces *GIs* ont eu la bonne idée de se protéger derrière ce M4 Sherman Composite pris pour** cible par l'artillerie japonaise : un obus de gros calibre vient juste de s'abattre devant le char ! Archives Caraktère

▶ Belle vue d'un Sherman américain lors de la bataille d'Okinawa, l'une des plus dures que les forces armées de l'Oncle Sam aient eu à livrer durant la guerre du Pacifique. US Nara

Par **Yann Mahé**

MISSION DE SAUVETAGE

À la mi-avril 1945, nous progressons à travers des zones âprement défendues. Les troupes japonaises sont prêtes à se battre jusqu'à la mort, et elles nous font chèrement payer chaque pas que nous faisons. L'usage fréquent des mines et plus particulièrement des canons antichars de 47 mm prélève un lourd tribut à notre peloton de chars, et le reste de notre compagnie est saignée à blanc. Résultat : nos cinq pelotons blindés poursuivent maintenant les combats avec seulement deux ou trois engins.

Un matin, on nous dit que notre char sera conservé en réserve pour la journée. Les 1er et 2e pelotons seront sur la brèche… ça tombe bien, on aimerait rester à l'arrière pour nous reposer. Or, nous oublions momentanément que le peloton de réserve est toujours appelé si l'un des deux autres a des ennuis.

Ce jour-là, l'unité de réserve consiste en deux chars, le nôtre et celui d'un autre équipage, le troisième étant maintenu à l'arrière, au QG de compagnie, au cas où sa présence soit nécessaire ailleurs avant que nous soyons de retour. Si nous sommes bel et bien de retour…

Heureusement, bien qu'ignorant l'avenir, nous savons pertinemment que tout ne se passera pas comme prévu, et il ne s'écoule pas bien longtemps avant que l'on fasse appel à nous. Le 2e peloton est durement accroché, pouvons-nous leur filer un coup de main ?

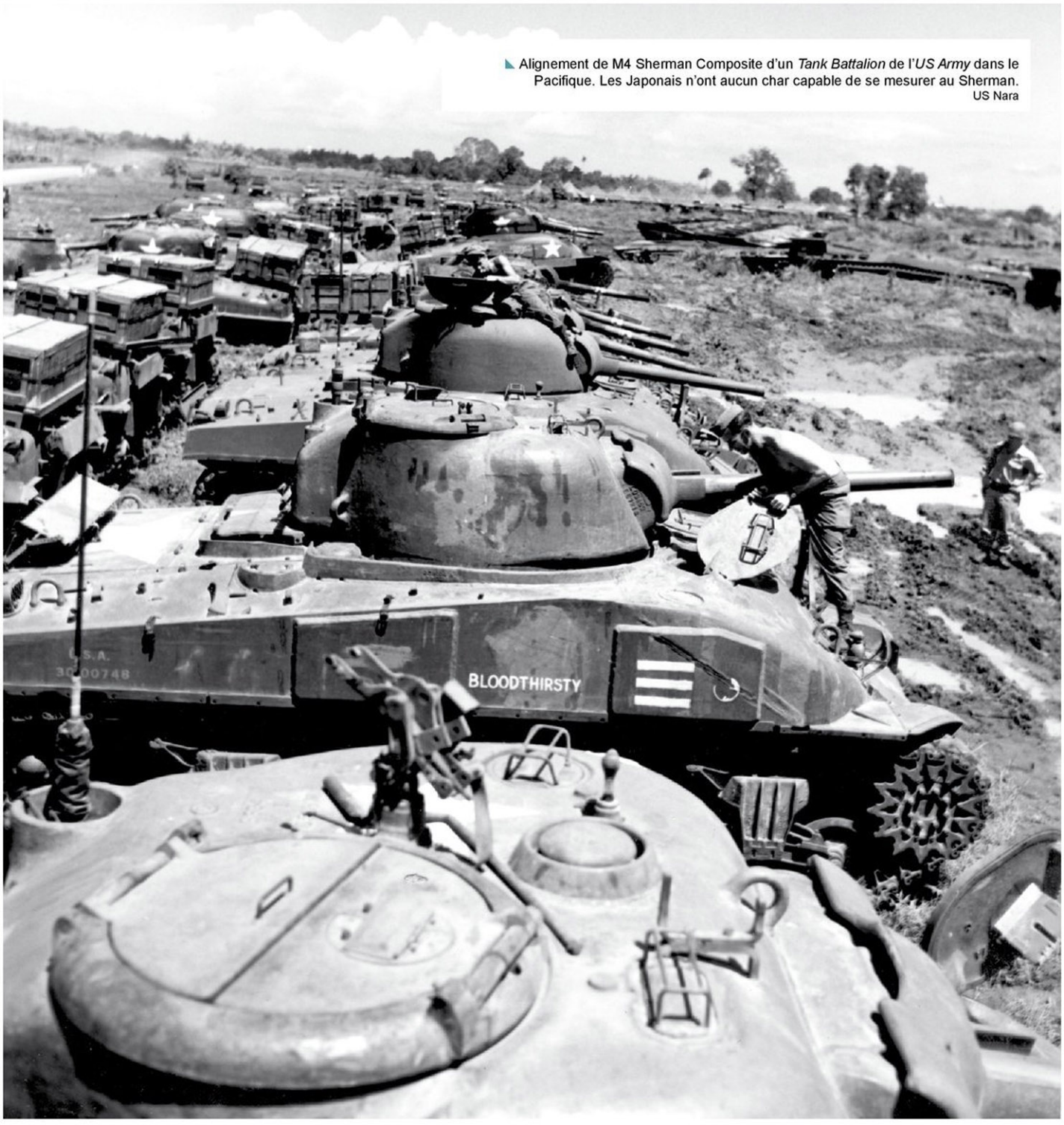
Partant dans sa direction, nos deux chars « de réserve » roulent jusqu'à un petit village qui a été investi par notre infanterie le matin même. Au milieu d'une rue étroite, bordée de chaque côté par un mur de pierre, il y a un *Half-Track* américain en feu. Il est placé à un angle tel qu'il y a bien un espace pour passer, mais pas assez pour nous permettre de nous y engouffrer sans le toucher. La roue avant droite du semi-chenillé a été touchée et pend en dessous, le capot du véhicule est incliné vers le bas et vers la droite. Impossible de passer devant cet amas de ferraille ; je fais ce que tous les pilotes de Sherman adorent faire : je roule dessus ! *Crunch*, *Snap !* Nous passons dessus, sur les flammes et tout. OW me dit dans l'intercom que « *l'avant du véhicule ne fait plus qu'un avec le sol* ».

Un pâté de maisons plus loin, nous débouchons de la rue et stoppons, découvrant une vallée qui s'étale à 1 200 mètres devant nous. La route que nous empruntons descend en pente, puis remonte, avant de descendre de nouveau vers le village suivant. mi-chemin, arrêté sur le bas-côté de la route, nous apercevons un des chars du 2e peloton, également en feu. Nous apprenons que les deux autres chars du peloton ont continué et sont entrés dans le village, où ils se sont empêtrés dans une zone minée. Ils ont déchenillé et sont immobilisés, leurs équipages à l'intérieur, sans la moindre infanterie autour. J'entends par là, pas d'infanterie américaine. Alors, faisant office de bonne vieille réserve, tout ce que nous avons à faire est de traverser la vallée : avec un peu de chance, nous serons simplement touchés par des tirs de mortier et/ou d'artillerie, aurons simplement à entrer dans le village, trouver les deux chars immobilisés, en extraire leurs gars, faire demi-tour et retraverser cette misérable vallée une deuxième fois, tout cela sous le feu ennemi.

Du gâteau ! Nous découvrons l'infanterie qui accompagnait les chars, mais qui s'est repliée à l'abri du village en raison de la furieuse résistance opposée par les Japonais. Ambiance…
Résumons : nous sommes une unité de réserve de deux chars partant secourir deux autres chars, et ce sans appui d'infanterie ! Les tirs sont en effet trop violents pour permettre à un soldat à pied de survivre longtemps, et de toute façon, comme nous serons au cœur de l'action rapidement et que nous en sortirons le plus vite possible, la présence de troupiers n'est absolument pas nécessaire. Nous espérons que leur absence ne fera pas capoter l'affaire, mais ça, on ne peut jamais savoir…
Alors que nous roulons sur la pente et nous approchons du char incendié, je vois quelqu'un debout sur l'engin qui nous regarde. Je saurai plus tard que c'était le pilote Larson. Il n'a plus de cheveux, la majeure partie de sa combinaison a brûlé, et ce que je pense être du tissu se révèle être, en regardant de plus près, de la peau pendant de son bras. Il est si atrocement brûlé que je n'arrive pas à le reconnaître. Il est le seul membre d'équipage visible, et je ne peux savoir si quelqu'un d'autre se trouve encore à l'intérieur du Sherman ou pas. S'ils y sont, ils sont morts, ça c'est sûr.
Nous continuons sans rencontrer aucun tir ennemi. Pas de mortier, pas d'artillerie, même pas de tirs d'armes légères. Tout est calme. Trop calme. J'ai le sentiment que nous roulons droit dans un piège quelconque, et je pense que c'est aussi l'impression du reste de l'équipage. Je conduis sur la pente et arrive à un groupement de maisons. OW me dit de regarder une parcelle inoccupée à droite, juste après les premières habitations. Comme je pousse lentement la machine, Anderson pointe la tourelle de l'arrière vers l'avant à la recherche de cibles. Alors, OW et moi les voyons en même temps. De l'autre côté du champ, il y a deux Sherman, côte à côte, tous deux ayant l'une de leurs chenilles arrachée. OW me dit de suivre les traces des chenilles, puisque ce champ est manifestement miné. Nous en déduisons que si un char a roulé sur cette partie du sol et que rien n'a explosé, c'est que suivre les traces de chenilles doit être assez sûr. Et c'est ce que je fais. Le char de réserve derrière nous passe sur le côté droit du second Sherman hors de combat et procède à l'évacuation de l'équipage qui jaillit des écoutilles.
J'avance à gauche du premier Sherman, et nous ouvrons nos trappes d'accès. Il ne s'écoule pas longtemps avant que trois gars sortent de celui-ci et grimpent à bord du nôtre, et nous sommes fin prêts à partir. Les deux autres tankistes décrochent à pied et tentent de se replier en évitant la route, qui semble être battue par le feu des Japonais. Ils pensent que se protéger derrière notre flanc augmentera leur chance de revenir sains et saufs.
OW regarde dans son périscope et m'indique la direction à suivre afin de me permettre de rouler sur les mêmes traces de chenilles qu'à l'aller. Une fois en dehors du champ, je fais pivoter le char, paré à rouler à travers la vallée. Notre second char de réserve s'en est déjà extrait et roule devant nous. Alors qu'il arrive au bas de la pente et aborde la portion plate de la vallée, il est encadré par de violents tirs. Nous ne pouvons pas dire ce que c'est exactement, mais ce qui est sûr, c'est que c'est assez puissant pour le pulvériser en cas de coup au but. Alors que nous attendons notre tour pour y aller, nous réalisons que tout ce qui tire sur le Sherman est en train de changer de cible et de nous tirer dessus. Quand notre tour d'avancer arrive, je pousse notre bon vieux n° 60, roulant aussi vite que le moteur le permet, probablement aux alentours de 35 km/h. Alors que je nous extrais de cet enfer, Anderson pointe la tourelle pour couvrir nos arrières. Plusieurs explosions s'élèvent sur notre flanc droit, et je sais très bien ce que cela signifie pour nous. Fort heureusement, aucun obus ne tombe suffisamment près de nous pour nous mettre en péril.

▲ Ces M4 Sherman Composite de l'*US Army* viennent de succomber à des tirs de flanc de redoutables canons antichars de 47 mm dissimulés dans la végétation. Deux obus nippons ont percé le côté gauche de la caisse de chaque char...
US Nara

▼ Un M4 Sherman vient de s'embourber dans une rivière d'Okinawa, son équipage écopant l'intérieur de l'engin avec ses casques lourds en attendant l'arrivée du véhicule de remorquage !
US Nara



Alignement de M4 Sherman Composite d'un *Tank Battalion* de l'*US Army* dans le Pacifique. Les Japonais n'ont aucun char capable de se mesurer au Sherman.
US Nara

Hors de danger après avoir traversé la vallée, arrivés au village, nous stoppons et débarquons l'équipage secouru. Nous tournons ensuite et avançons vers le Sherman détruit au bord de la route et qui est toujours en feu. Lorsque nous arrivons sur place, nous apprenons que le pilote brûlé a été évacué, mais nous trouvons un autre tankiste qui est toujours en vie. Quelques jours plus tard, en discutant avec notre officier médecin, j'apprendrai que le pilote, Larson, a succombé à ses brûlures.

De retour à notre bivouac, je dis à OW que si jamais on nous place encore en réserve, je vais péter une durite : passer en aussi peu de temps d'une perspective de repos à un enfer de feu et de flammes, ils veulent ma mort ? Anderson dit « *Amen* ». OW se contente de rouler les yeux. Lui avait l'air d'aimer ça. À force d'expérience, je présume.

Pour son action ce jour, OW recevra la *Silver Star*, mais nous sommes tous d'accord pour convenir qu'il s'agit d'un jour comme les autres pour notre bon vieux n° 60.

ENVIE PRESSANTE…

Quand les gars au pays ont dessiné le Sherman, très peu a été fait pour le confort de l'équipage. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il n'y avait pas d'air conditionné, pas de réfrigérateur, pas de siège rembourré, pas une seule petite touche faisant qu'un char peut être assimilé à une maison. L'un des points les plus essentiels laissés de côté est… vous l'avez deviné… un endroit pour, eh bien, faire pipi. Comme vous le savez, nous les tankistes ne disons pas « pipi ». Mais pour rester polis et simples, c'est le mot ce que nous allons utiliser.

Habituellement, l'une des dernières choses que nous les tankistes faisons avant de monter dans le char est de nous soulager. Nos journées sont longues, s'étirent parfois de l'aube jusqu'au crépuscule. Durant toutes ces heures, nous restons assis sur nos sièges respectifs, et c'est tout. Pas de marche à l'extérieur pour étirer les muscles endoloris de nos jambes. Impossibilité totale de faire pipi dans le char.

Une exception toutefois. Une douille d'obus de 75 mm peut être utilisée puis jetée dehors par la trappe d'évacuation des douilles située à gauche de la tourelle. Celui qui reçoit, manipule la douille et ouvre la trappe pour la jeter dehors est, d'un bout à l'autre du processus, le chargeur. Un héros méconnu s'il en est ! Comme le reste de l'équipage ne se prive pas de le dire : « *Plutôt lui que moi !* »

Un jour, notre char est arrêté à l'abri d'un couvert, attendant un appel de notre infanterie. Nous ne sommes pas là depuis une heure que j'éprouve une envie pressante. Je me force à penser à autre chose, escomptant que l'envie s'estompe. Mais évidemment, ça n'est pas le cas, et cela devient encore plus horrible et proprement insupportable. Nous ne sommes pas engagés davantage contre l'ennemi ce matin-là, et je désespère trouver la moindre douille vide en tourelle. À tout hasard, je demande dans l'intercom : « *Jim… ah… est-ce que nous avons une douille vide quelque part ? Je dois absolument en trouver une maintenant.* »

« *Une minute.* »

J'entends le *Rrrrrrrrrrrr* caractéristique de la tourelle qui pivote, puis celui de l'élévation du canon à un certain angle. J'entends le *Clunksnap* de la culasse se refermant. J'entends bien sûr le grondement sourd du *Booooom* de notre 75 mm lorsque notre canon tire. Et enfin, je m'entends dire que cette douille vide est pour moi. On me la passe, chaude et encore fumante. Et Anderson de dire : « *Fais très attention à ça, c'est assez chaud… si tu vois ce que je veux dire. Heh, heh.* »

Suite à cet avertissement, je m'efforce d'être très prudent en la maniant, et alors que je la retourne en tourelle à notre chargeur, je demande si quelqu'un connaît le prix d'un obus de 75 mm.

« *Oui, j'ai entendu dire qu'ils coûtent 18,75 $, comme une obligation de guerre de 25 $.* »

Je réfléchis un moment et réponds : « *Eh bien ! J'aimerais vivement remercier la personne qui a acheté cette obligation de guerre en particulier. Elle a été une véritable délivrance pour moi.* »

L'un des gars bien avisé de l'équipage rétorque : « *Je ne crois pas que c'est ce qu'ils avaient à l'esprit lorsque le département de Guerre nous a incités à acheter des bons et supporter l'effort de guerre.* »

Je dis simplement : « *Je ne sais pas ce qu'ils avaient en tête, c'est juste sacrément bon de savoir que nous avons un moyen de faire ce que nous devons faire de temps en temps, même à 18,75 $ le pipi.* »

ANDERSON, CE HÉROS

Un mot ou deux à propos de l'usage que font les Japonais des mortiers et de l'artillerie. Durant la campagne de Leyte, nous n'avions pas eu à composer avec eux. Du moins pas à une grande échelle. À Okinawa, la situation est complètement différente. Non seulement l'ennemi s'avère-t-il très habile à l'utilisation de ces armes, mais il nous démontre, à notre grand dam, qu'il dispose de nombreux stocks de munitions.

Une frappe de mortier ou d'artillerie peut survenir à n'importe quel moment. Cela n'a pas d'importance qu'il s'agisse d'un tir dirigé contre nos troupes durant une progression de jour ou d'un tir de harcèlement de nuit, les Japs veulent seulement nous montrer ce dont ils sont capables.

Une chose que nous avons rapidement remarquée est les fusées éclairantes. À l'approche du jour, alors que nous sommes tous assis à parler, fumer une dernière cigarette et boire une ultime tasse de café avant que l'obscurité ne se lève, une fusée jaune descendant par parachute apparaît haut au-dessus de nos têtes. C'est le signal utilisé par les Japonais pour avertir leurs propres troupes que le secteur va être bientôt matraqué par les mortiers et/ou l'artillerie. En d'autres termes, cela signifie : cassez-vous, c'est une zone battue par l'artillerie.

Un jour, juste avant le coucher du soleil, « Pop ! » : une fusée éclairante est tirée. Nous levons tous la tête, et, bien sûr, c'est une jaune qui descend droit sur nous.

▼ Une unité d'infanterie américaine en mouvement est accompagnée par des Sherman, présence rassurante s'il en est sur un terrain où le danger peut venir de partout… US Nara

▲ Sherman de l'*US Army* dans son rôle de prédilection dans le Pacifique : l'appui direct au profit de l'infanterie. Grottes, tranchées, bunkers, falaises sont autant de cachettes possibles permettant aux Japonais d'établir des lignes de résistance ou de tendre des embuscades. Le canon de 75 mm des Sherman est dans ce cas-là d'une très grande utilité. US Nara

D'expérience, nous savons qu'il nous reste cinq à dix minutes avant que l'artillerie nous passe le bonjour, alors nous nous levons très tranquillement et rampons sous le char pour y passer la nuit. Tous sauf Jim Anderson. Il s'assoit et regarde la fusée éclairante un moment, puis finit par dire : « *je vais chopper ce parachute en soie. Fern* [sa femme] *pourra en faire une robe pour ma fille.* » Alors il saute, saisit une pelle et court vers l'endroit où la fusée, toujours en train de brûler, va s'abattre.

Par chance, et grâce au vent, la fusée glisse lentement vers le char de commandement, sur lequel plusieurs officiers sont juchés et regardent le spectacle. Alors qu'il descend, il nous devient de plus en plus évident que le magnésium enflammé va tomber droit sur notre dépôt de munitions de 75 mm ! Jim s'arrête net. Toute idée de robe en soie pour sa fille s'évanouit, impitoyablement remplacée par une situation très préoccupante en train de se dessiner. Suspendue à son parachute, la fusée atterrit effectivement pile au beau milieu du dépôt de munitions. Nos obus de 75 mm sont rangés trois par trois dans des étuis en carton. Celui-ci, ou quel que soit le matériau, a été traité pour résister à l'eau, et je présume que c'est pour cela que le départ de feu est si lent. Une fumée blanche marque son emplacement.

Ayant assisté à la scène, ne prenant pas la peine de réfléchir, Jim, armé de sa pelle, se jette dans la bataille, projetant de la terre sur le feu. Il est dans une situation vraiment périlleuse, et il le sait très bien. Tout ce qu'il peut faire, c'est étouffer les flammes avant qu'elles ne provoquent une gigantesque explosion. Une vingtaine de pelletées de terre lui permettent de maîtriser la situation. C'est alors que chacun de nous réalise que nous sommes restés là à ne rien faire à part regarder, alors qu'un gars courageux a fait ce qui devait être fait. Heureusement pour chacun de nous qu'il n'a pas hésité une seconde, sinon nous étions tous morts. Un geste courageux de la part d'un gars exemplaire. Pour cette action, Anderson recevra la *Soldier's Medal.* Si j'avais quelque chose à redire à cela, je dirais simplement qu'il devrait aussi recevoir une pelle en chrome gravée à son nom et rappelant son exploit.

▼ Une autre version du Sherman très appréciée des *GIs*, le terrifiant lance-flammes, idéal pour nettoyer casemates et grottes âprement défendues par l'ennemi. US Nara

EN APPUI DE L'INFANTERIE

Le Sherman n'était, après tout, rien de moins qu'une pièce d'artillerie mobile. Sur le théâtre d'opérations européen, les combats de chars sont courants, et malgré ses limites et ses défauts, le Sherman donne un excellent rendement. Mais ici, dans le Pacifique, il prime comme pièce d'appui-feu direct pouvant se mouvoir en appui de l'infanterie. C'est particulièrement vrai à Okinawa.

Un jour, l'infanterie nous contacte et nous demande de la rejoindre près d'une gorge très profonde. Quand nous arrivons, un sous-lieutenant d'infanterie nous raconte que lui et ses hommes doivent parcourir une certaine distance sur le flanc de la ravine située de notre côté, descendre au fond du canyon, puis prendre d'assaut la falaise opposée au sommet de laquelle les forces ennemies sont retranchées. Pouvons-nous l'aider ?

Il y a deux chars dans notre peloton ce jour-là, et nous décidons de nous placer à mi-chemin sur la hauteur, de façon à surplomber le canyon et à diriger notre tir sur la crête opposée. Alors que nous nous préparons à rouler, le second char déchenille, ce qui réduit notre force de frappe à un seul engin. À nous d'accomplir le job ! Tout le monde est bien conscient dans notre bataillon que nous appuyons notre infanterie, et n'importe qui a pu voir nos chars en action sait que nous n'avons pas besoin d'être motivés pour faire notre boulot du mieux possible. Alors, avec seulement la moitié de notre peloton d'origine, c'est-à-dire nous, nous partons faire le job.

Nous commençons à tirer comme le demande l'officier d'infanterie et nous concentrons d'abord notre attention sur la portion centrale de la falaise opposée. Puis nous traitons l'objectif de la droite vers le milieu, puis du milieu vers la gauche. Nous tirons tout ce que nous avons, hormis nos obus perforants. Quand nos casiers à munitions sont au plus bas, OW contacte par radio l'équipage de l'autre char, qui répond éprouver les pires difficultés à réparer la chenille. Nous les rejoignons et les délestons de leurs munitions. Aussi, à la fin de l'après-midi, avons-nous tiré l'équivalent des munitions de 75 mm de deux chars sur la crête. L'infanterie s'élance juste après que nous avons tiré notre dernier obus et chemine jusqu'au fond du canyon, puis grimpe la paroi opposée. Quelques jours plus tard, j'aperçois l'officier d'infanterie en question et lui demande si nous lui avons été d'une quelconque utilité. Il sourit et me répond qu'ils n'ont pas tiré le moindre coup de feu au cours de leur assaut. Le sommet de la paroi avait été totalement nettoyé : tous les Japs avaient été tués. C'était un des rares cas où les troupes nippones n'étaient pas enterrées du tout, ou pas assez tapies au fond de leurs grottes, comme elles ont pourtant l'habitude de le faire…

LA TERREUR DES ÉQUIPAGES : LE 47 ANTICHAR « JAP »

Notre char rugit entre Tombstone Ridge, derrière nous, et Kakazu Ridge, devant. La dernière pensée dans ma tête est : « tir antichar ». Je suis juste derrière le char de notre chef de peloton, surveillant de près la présence d'éventuelles mines. Soudain, un obus perce le rideau de poussière devant nous.

▶ Conçu par les Japonais après le camouflet de Khalkhin Gol, le redouté canon semi-automatique japonais Type 1 de 47 mm. Dick garde un très mauvais souvenir de cette pièce antichar à tir rapide. C'est un tel tube qui a « eu la peau » de *Champions in armor*, le Sherman du sous-lieutenant Schluter… US Nara

« *OW, tu as vu ça ?* »
« *Quoi, vu quoi ?* »
« *Quelque chose a touché le sol juste entre le char du lieutenant et nous… !* »
« *Tu es sûr ?* »
« *Pardi, oui je suis sûr, je scrutais le sol quand il s'est abattu. Nous devons attirer les tirs ennemis.* »
OW se saisit de la radio.
« *Je l'ai signalé au lieutenant, mais il a dit que c'était probablement un tir perdu.* »
« *Ouais, tu veux dire que personne n'oserait nous tirer dessus, c'est ça ?* »
« *Ben, c'est ce qu'il a dit. Qu'est-ce que je suis supposé faire ?* »
Nous dévalons pour répondre à l'infanterie réclamant le nettoyage d'une petite vallée. Les *GIs* sont bloqués par le feu ennemi, et ça ressemble à un job pour les chars. Nous avons deux Sherman disponibles ce jour-là : celui du sous-lieutenant Schluter et le nôtre. Schluter est un homme de petite taille, à la voix douce, un engagé de l'armée de Terre. Il a commencé sa carrière militaire comme soldat dans la cavalerie du Texas, patrouillant à la frontière du Mexique. Passer du cheval au char a été une étape primordiale lors des débuts de la mécanisation de l'*US Army*. C'est un gentil gars, apprécié de ses camarades officiers aussi bien que des hommes sous son commandement.
Alors que nous roulons dans la vallée, nous longeons un remblai sur la gauche derrière lequel l'infanterie nous attendait simplement avant de se montrer. Le sous-lieutenant roule et tourne à gauche. Comme nous le suivons, je peux voir que nous passons à côté d'une petite crête et que nous nous engageons le long du bord droit du petit vallon. Le plan de Schluter, comme demandé

▼ Des Sherman du *763rd Tank Battalion*, l'unité de Robert C. Dick, visiblement durement accrochés par les « Japs » lors de la bataille d'Okinawa. À en juger par le pointage des tourelles, le danger provient de la gauche de ce saisissant cliché. Archives Caraktère

par l'infanterie, est de rouler au bout de cette cuvette, tourner à gauche, traverser et atteindre la rive du bassin qui se trouve là-bas. Entre-temps, nous aurons pris soin d'observer le moindre détail, la moindre menace pour nos *GIs*.

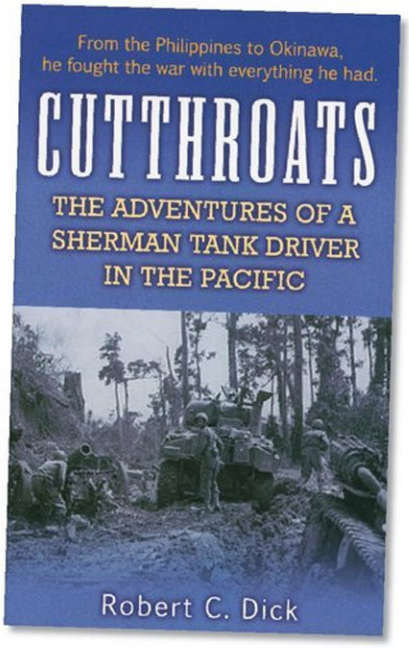
Nous atteignons comme prévu l'extrémité du vallon, et Schluter tourne à gauche. Ce qu'il n'a pas remarqué, et aucun de nous d'ailleurs, c'est que le parcours au bout de la cuvette est barré par une ravine, où nous découvrons à notre plus grand étonnement que les Japonais ont mis en batterie un de leurs redoutables canons antichars de 47 mm à tir rapide et une unité de mitrailleuses pour protéger ses servants. Nous suivons au plus près le char de Schluter. De trop près en vérité, mais n'ayant alors pas vu le canon, la situation nous semble sans danger. Alors que son char arrive de flanc sur la ravine située à sa droite, le Sherman de Schluter semble soudainement se disloquer. Je stoppe le char et regarde la scène, abasourdi. La première chose qui retient mon attention est le câble de remorquage du char. Il virevolte dans les airs, tendu à l'horizontale comme une simple ficelle. Il est si raide que je pense qu'il s'agit de l'antenne radio ! Le pilote de Schluter tente de tourner sa machine vers le canon, mais il encaisse un autre coup sur le crochet de remorquage, qui est arraché. J'avance notre Sherman pour permettre à Anderson d'expédier un pélot à ce type. Car le 47 mm est au bout du mouvement de terrain, et le seul moyen que nous avons de le prendre sous notre feu est de nous diriger droit sur lui. Au moment où le nez de notre char apparaît dans sa ligne de mire, le canonnier antichar japonais tire deux obus dans notre direction, soulevant un nuage de poussière. Je nous recule de quelques mètres, et nous tirons un obus fumigène entre le canon antichar et le Sherman de Schluter afin de protéger ce dernier.

Pendant ce temps, son pilote a tourné le char de sorte que son flanc gauche fait face aux Japonais, qui se déchaînent littéralement sur lui. Plusieurs des membres de l'équipage évacuent et courent dans le vallon. Je suppose que dans la confusion, ils ne réalisent pas que nous nous tenons seulement à quelques mètres d'eux, prêts à les accueillir. Notre char est protégé par celui de Schluter, mais nous n'avons aucun moyen de pointer le canon antichar sans montrer le bout de notre nez. On va finir par subir le même sort que le char de Schluter : expédiés *ad patres* !

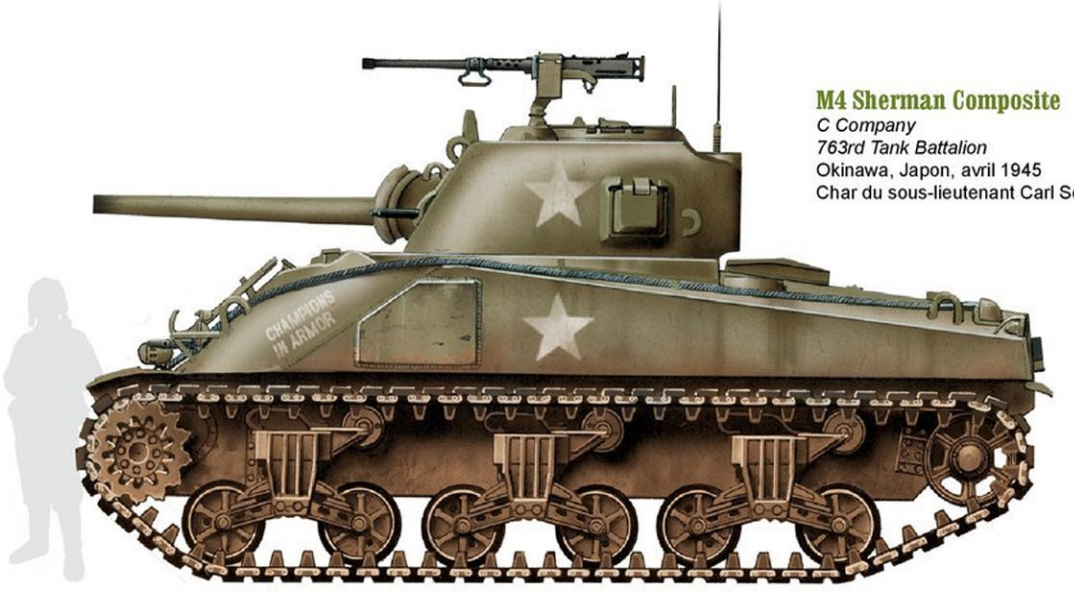
OW me demande de reculer et « de foutre le camp d'ici ». Ce que je fais, avec plaisir. Nous nous replions à l'autre bout du vallon, et il est très facile de là de détruire le petit canon avec un obus de 75. Ouf !

J'ouvre une parenthèse pour dire que le canon antichar japonais de 47 mm à tir rapide est une merveilleuse arme. Elle peut tirer en mode semi-automatique. Le tireur pouvait tirer le cordon et faire mouche au moins deux fois avant que l'un d'entre nous n'ait fini de dire « *Nous sommes touchés, sortons de cette merde maintenant !* »

Je n'ai pas eu la chance de pouvoir examiner plus tard le char du sous-lieutenant Schluter, mais j'ai eu une photo de lui entre les mains. Nous avons su qu'il avait été touché onze fois et que neuf obus avaient traversé son blindage. Me souvenant de ce jour, j'estime que ces onze tirs ont été effectués en seulement quelques secondes. Tout cela pour dire que, juste en face de nous, à pas plus de vingt mètres, s'était déroulé un spectacle que je n'oublierai pas de sitôt... ■

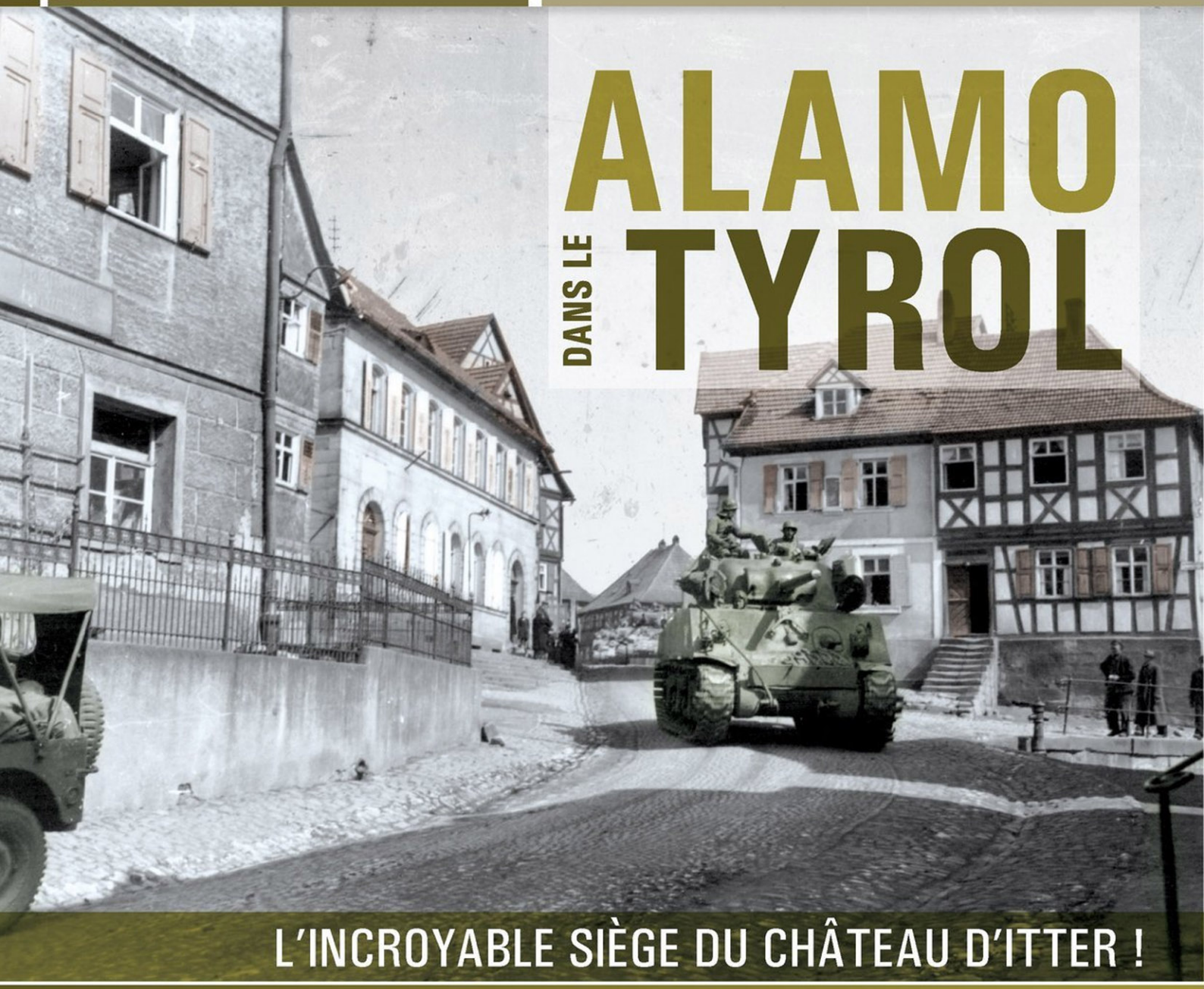


Passages extraits de Robert C. Dick, *Cutthroats, the Adventures of a Sherman Tank Driver in the Pacific*, Ballantine Books, New York



M4 Sherman Composite
C Company
763rd Tank Battalion
Okinawa, Japon, avril 1945
Char du sous-lieutenant Carl Schluter

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013



ALAMO DANS LE TYROL

L'INCROYABLE SIÈGE DU CHÂTEAU D'ITTER !

La Seconde Guerre mondiale recèle de morceaux de bravoure incroyables et d'anecdotes aussi sulfureuses que passionnantes. Et si l'on vous disait que les deux généralissimes de l'Armée française de 1940, un vainqueur de la Coupe Davis et deux anciens présidents du Conseil avaient fait le coup de feu à quelques jours de la fin du conflit avec des *GIs* et des *Landser* contre des *Waffen-SS* de la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » ? Vous ne nous croiriez certainement pas, peut-être même nous accuseriez-vous d'avoir abusé d'*Expandables*… Et pourtant, c'est bel et bien ce qu'il s'est passé le 5 mai 1945 !

Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

Par **Vincent Bernard**

Le scénario est proprement incroyable et pourrait figurer aux côtés de celui des *Sept mercenaires*, d'*Alamo*, voire même, nonobstant les circonstances dramatiques, dans un roman de Voldemar Lestienne. Et pourtant, il est aussi authentique que méconnu. Posons brièvement le décor. Le 5 mai 1945, quelques heures avant la capitulation du *III. Reich*, le château tyrolien d'Itter (XIIIe siècle) est le théâtre de l'un des plus improbables affrontements de la guerre en Europe. Là, une poignée de célèbres personnalités françaises, coude à coude avec quelques soldats américains et allemands et sous la direction d'un trio composé d'un *1st Lieutenant* de l'*US Army*, d'un *Major* de la *Wehrmacht* et d'un *SS-Hauptsturmführer* des *Waffen-SS*, vont devoir soutenir, arme au poing, le siège des ultimes défenseurs de l'ordre nazi… Bienvenue à la bataille d'Itter.

▶ Michel Clemenceau (le fils du « Tigre ») et le général Maurice Gamelin photographiés après leur libération. ECPA-D

▶ Le château d'Itter, prison dorée des hauts responsables français retenus en otages par le *Reich*.
DR

◢ À droite au milieu
Le « mousquetaire » Jean Borotra, ancien vainqueur de la coupe Davis et commissaire général à l'Éducation générale et aux Sports de juillet 1940 à avril 1942 dans le gouvernement de Vichy. Il réussit l'exploit de passer à travers les lignes des *Waffen-SS* pour aller chercher de l'aide.
ECPA-D

◢ En bas à droite
Édouard Daladier s'entretient avec un officier français après l'épisode incroyable du château d'Itter. Derrière lui, on reconnaît Paul Reynaud.
ECPA-D

IL ÉTAIT UNE FOIS…

… le château d'Itter, sis sur une éminence au cœur d'une vallée tyrolienne entre Wörgl et Kitzbühel, à une centaine de kilomètres au sud-est de Munich. En 1945, ce lieu bénéficiant du cadre idyllique des Alpes autrichiennes est sans le moindre doute la moins épouvantable parmi les presque deux cents annexes administratives que compte alors l'immonde complexe concentrationnaire de Dachau. Depuis le printemps 1943, la place constitue une prison spéciale pour les hautes personnalités politiques et militaires françaises, gloires de la IIIe République agonisante ou du régime de Vichy naissant, dont Berlin pense encore avoir l'utilité en tant qu'otages. Le président Albert Lebrun, dernier chef de l'État républicain en titre, y a notamment fait un passage, avant d'être raccompagné en France.

En avril 1945, se trouvent là regroupées, avec épouses ou compagnes, nombre des têtes de la France d'avant la débâcle de 1940, ou tout au moins d'avant l'occupation totale de novembre 1942 : deux anciens généralissimes (Maurice Gamelin et Maxime Weygand), deux présidents du Conseil (Édouard Daladier et Paul Reynaud), un leader syndicaliste (Léon Jouhaux), une ex-gloire du tennis de renommée internationale devenue un temps ministre des Sports de Vichy (Jean Borotra) et d'autres personnalités, tels Michel Clemenceau (le fils du « Tigre »), l'ancien chef des Croix de Feu François de la Rocque, Marcel Granger (l'un des nombreux otages de la famille du général Giraud), etc. À cet aréopage, s'ajoute, arrivé récemment, le couple Cailliau, Alfred et surtout Marie-Agnès, dont le nom de jeune fille explique à lui seul la présence : de Gaulle.

▲ Le syndicaliste Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT, et sa compagne Augusta Bruchlen racontent leur incroyable péripétie à un correspondant de guerre américain.
ECPA-D

Ce véritable petit bottin mondain est à la garde du *SS-Sonderkommando* « Itter », commandé par le *SS-Hauptsturmführer* Sebastian « Wastl » Wimmer : une quinzaine de vieux gardiens de la sinistre *SS-Totenkopf-Verband*, trop heureux de ne pas être plus exposés, auxquels s'ajoutent une *Aufseherin* affectée à la garde des femmes, une demi-douzaine de chiens et quelques « employés-esclaves » civils venus de Dachau. À dire vrai, si des tensions sont palpables à Itter, ce n'est pas tant du fait des gardiens *SS* que de l'incessante guerre de clans franco-française accentuée par la promiscuité et l'atmosphère confinée — toutes relatives cependant — de cette « vie de château » un peu particulière. Dans la salle commune, à l'heure du déjeuner, les divers clans (Weygand, Borotra, La Roque d'un côté ; Reynaud, Gamelin, Clemenceau de l'autre, Daladier à une troisième table…) échangent regards noirs et remarques acerbes. À ce climat pesant s'ajoute, début 1945, la tension d'un contexte extérieur en évolution rapide. Dès janvier 1945, l'électricien croate Zvonimir « Zvonko » Cuckovic prend Daladier à part pour prévenir les prisonniers de se tenir sur leurs gardes. L'effondrement rapide du *Reich* n'échappe à personne, et la nervosité augmente à la fois chez les *SS* sentant leur fin irrémédiable et chez les prisonniers qui, en dépit de relations « cordiales » avec leurs geôliers, peuvent craindre le pire à la veille même de leur libération.

▶ L'un des *Panzerwerfer 42* de *15cm* de la *Volks-Werfer-Brigade 7* dont des éléments passent du côté américain pour combattre la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » au château d'Itter.
IWM

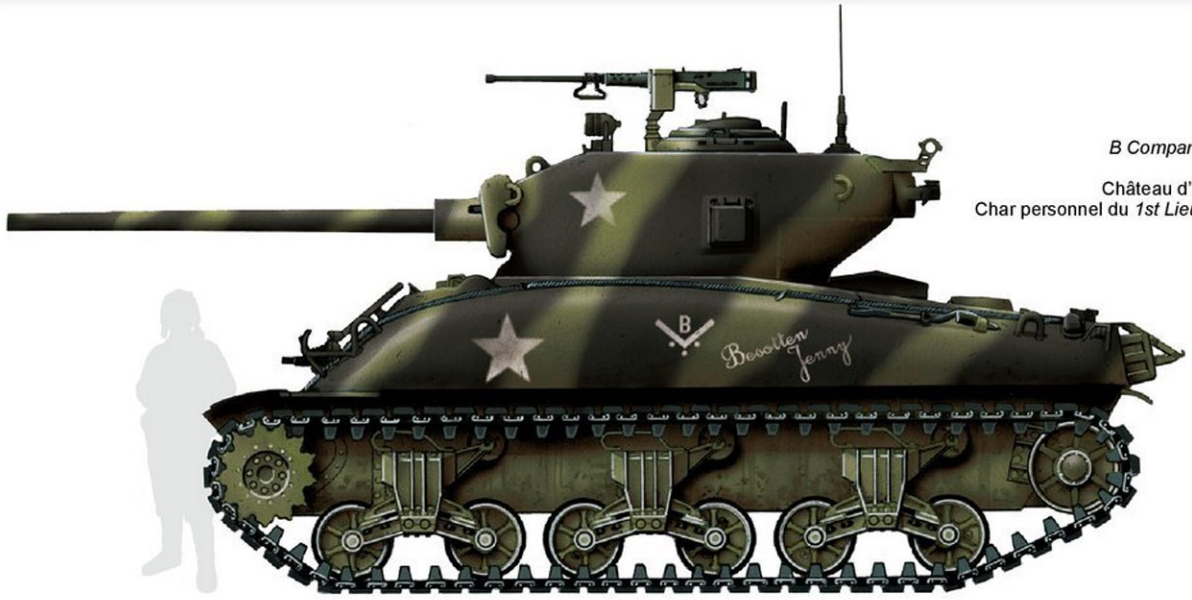
PRISON BREAK ?

Le *statu quo* dure ainsi jusqu'au début du mois de mai. On compte alors 14 prisonniers à Itter. L'annonce de la mort d'Hitler vient couronner les multiples signes d'une issue rapide dont les prisonniers sont parfaitement informés. « *À partir d'aujourd'hui, vous êtes libres* » vont même jusqu'à confier, le 1er mai, quelques gardes *SS*. C'est dans cette atmosphère étrange que survient en personne, la mine basse et déconfite, le *SS-Obersturmbannführer* Eduard Weiter, « *obèse*

et apoplectique, avec un visage de brute » (Daladier), commandant le camp de concentration de Dachau. Est-ce dans l'intention de liquider les « invités » du *Schloss*, comme il vient de l'ordonner pour plusieurs milliers de déportés juste avant sa fuite ? On s'empresse de rassurer les prisonniers. Le lendemain, deux détonations résonnent bientôt dans la chambre contiguë à celle de Maurice Gamelin. Émoi général : l'assassin Weiter n'est finalement venu que pour « se liquider lui-même ». L'événement déclenche de part et d'autre une véritable fuite en avant. Pour les prisonniers peu assurés de leur avenir, il est urgent d'appeler les secours : Cuckovic se porte volontaire. Le 3, il parvient, au prétexte d'une réparation urgente, à quitter le château à vélo dans l'espoir d'atteindre les lignes américaines. Dans sa poche, un appel au secours rédigé en anglais par Christiane Mabire, assistante et future épouse de Paul Reynaud. Le « capitaine Wimmer », qui a autorisé ce départ, est-il dupe ? Sans doute pas. À l'aube du lendemain, 4 mai, il avertit ses hôtes de son départ imminent, non sans leur avoir fait signer une attestation de « bon traitement » et désigné comme successeur un « collègue » en convalescence dans le village en contrebas. Celui-ci est déjà connu des prisonniers pour ses visites en famille au château : le *SS-Hauptsturmführer* Kurt Schrader. Wimmer disparaît, et, à sa suite, le *SS-Sonderkommando* « Itter » tout entier se volatilise en quelques minutes, laissant soudain les Français livrés à eux-mêmes.

Que faire ? On se concerte, les antagonismes disparaissant cette fois —pour un temps— comme par magie. Les décisions s'enchaînent : sur la suggestion de Gamelin et Weygand, on force le magasin d'armes au cas où. Mais une brève et bien imprudente reconnaissance armée dans le village montre que des groupes de *Waffen-SS* sont toujours actifs le long des routes d'accès. Sans nouvelle de Cuckovic, on décide donc d'envoyer un nouvel émissaire solitaire : l'énergique Jean Borotra, qui a déjà tenté à plusieurs reprises de s'évader, se propose, tout comme le cuisinier tchèque Andreas Krobot. Ce dernier emporte finalement l'adhésion, son anonymat représentant sa meilleure chance de succès. Adieux émus et pleins d'espoir. En attendant les secours, il faut au groupe un « protecteur ». Léon Jouhaux, pistolet-mitrailleur au poing, et sa compagne Augusta Bruchlen —qui a le plus sympathisé avec les Allemands, notamment madame et les enfants Schrader— ramènent bientôt l'officier *SS* vêtu en civil ainsi que sa famille.

▲ Le *Major* Josef « Sepp » Gangl, commandant du bataillon de la *Volks-Werfer-Brigade 7* qui se joint au *1st Lieutenant* John « Jack » Lee pour venir en aide aux prisonniers d'Itter.
DR



M4A1(76) Sherman
B Company, 23rd Armored Battalion
12th US Armored Division
Château d'Itter, Allemagne, mai 1945
Char personnel du *1st Lieutenant* John « Jack » Lee

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

Kurt Schrader a accepté le rôle, trop heureux de l'occasion offerte de se racheter *in extremis* une conduite. Le reste de la journée du 4 mai s'écoule dans une attente angoissée. Reste à espérer que la « cavalerie » américaine arrive avant que quelque officier nazi jusqu'au-boutiste ne s'intéresse au château et à ses résidents.

L'ÉTRANGE CAVALERIE

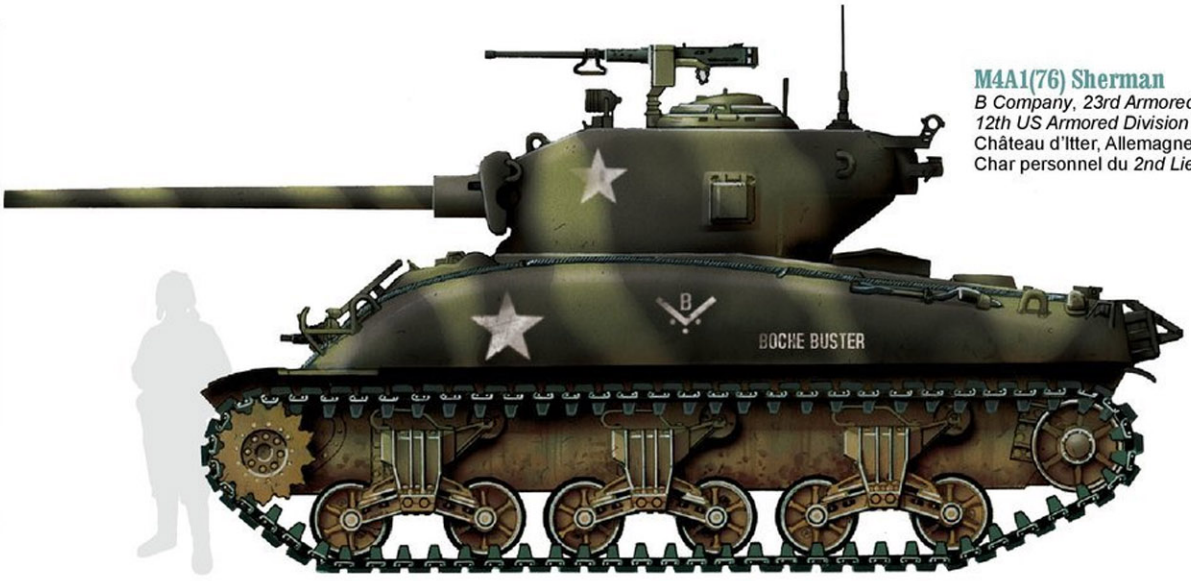
Les prisonniers l'ignorent encore, mais leurs deux émissaires successifs sont parvenus, chacun de leur côté, à accomplir leur mission. Le 3 mai, Cuckovic a roulé vers l'ouest sans être inquiété, jusqu'à rencontrer sur la route d'Innsbrück l'avant-garde de la *103rd US Infantry Division* du général Anthony McAuliffe, le héros de Bastogne. En quelques heures et avec le concours d'un officier de liaison français, une expédition de secours a été montée : un peloton de *Tank Destroyers* M10 flanqué d'un *Platoon* du *411th Infantry Regiment* et de trois Jeep, le tout aux ordres du *Major* Kramer. Mais la route est longue, et le petit groupe s'est bientôt retrouvé arrêté par des tirs d'artillerie sur la route de Wörgl. Lorsque Kramer a repris sa progression et atteint le pont à l'ouest de la petite localité, ça a été pour se heurter cette fois à un mur administratif : le secteur relève de la *36th Infantry Division*, interdiction aux blindés et fantassins de la « Cactus » de progresser plus avant ! En rage contre ce coup d'arrêt inopiné, Kramer a énergiquement protesté, avant de décider de suivre les ordres… au pied de la lettre.

▶ Solidement armés, les grenadiers *SS* de la « Götz von Berlichingen » s'élancent à l'assaut du château d'Itter, sans se douter qu'ils vont avoir affaire au groupe de combat le plus étrange de toute la Seconde Guerre mondiale : des *GIs* mêlés à des VIP français et des *Landser* !
AMC # R00022-36

▼ Sherman de la *12th US Armored Division* immortalisé lors de la campagne d'Allemagne. Les M4A1(76) « Besotten Jenny » et « Boche Buster » contribuent à mettre en échec la tentative de reconquête du château d'Itter par la « Götz von Berlichingen ».
US Nara

L'équipée de Krobot du 4 mai a été plus mouvementée, mais elle a aussi été couronnée de succès, bien que de façon inattendue. Rencontrant de multiples barrages de *SS* soupçonneux, le Tchèque n'a pu dépasser Wörgl, où, par un mélange d'intuition et de chance, il a néanmoins réussi à prendre contact avec des maquisards autrichiens de plus en plus actifs. Or, ceux-ci sont en liaison depuis quelques jours avec un officier pressé d'en finir, le *Major* « Sepp » Gangl, commandant les restes d'un bataillon squelettique de la *Volks-Werfer-Brigade 7*. La situation exposée, Gangl a sauté dans son *Kübelwagen* et, jouant de son autorité, a franchi les lignes et réussi à prendre contact avec les Américains, cette fois à Kaufstein, tout juste occupée par l'avant-garde de la *36th Infantry Division* appuyée par des éléments du *Combat Command R* de la *12th Armored Division*. Là encore, une première expédition de secours a été hâtivement montée. Le *1st Lieutenant* John « Jack » Lee, de la *B Company* du *23rd Armored Battalion*, s'est porté volontaire, rameutant ce qu'il a pu trouver : son propre M4(76) Sherman « Besotten Jenny » flanqué du « Boche Buster » du sous-lieutenant Holbrook, ainsi qu'un peloton complet de cinq M4 Sherman alors rattaché au *2nd Battalion* du *142nd Infantry Regiment*. Mais l'infanterie d'accompagnement manque cruellement aux avant-postes. Lee a « réquisitionné » au pied levé six fantassins de la *D Company* du *17th Armored Infantry Battalion*, l'une des rares formations combattantes de l'*US Army* entièrement composées d'Afro-Américains. C'est peu, mais Gangl a promis de fournir de son côté une vingtaine de conscrits de sa propre unité de lance-roquettes.

Cette seconde expédition de secours est plus étrange mais plus heureuse que celle de la veille : quelques grappes de *Waffen-SS* affairés à leurs barrages sont rapidement dispersées à l'arme automatique, et Wörgl, tout juste évacuée par les Allemands et sous contrôle des résistants Autrichiens, est occupée. Il est toutefois convenu d'y laisser le peloton de chars du « 142 » au cas où. Un peu plus loin, c'est au tour de « Boche Buster » de devoir rester en arrière pour protéger l'unique pont permettant l'accès occidental à la vallée d'Itter. En conséquence, c'est donc à la tête d'un bien singulier groupe de combat (le Sherman « Besotten Jenny » auquel s'agrippent toujours quelques fantassins, suivi d'un major de la *Heer* dans son *Kübelwagen* et d'un camion rempli de *Landser* !) que le lieutenant Lee parvient à la porte principale du château en fin d'après-midi le 4 mai 1945…



M4A1(76) Sherman
B Company, 23rd Armored Battalion
12th US Armored Division
Château d'Itter, Allemagne, mai 1945
Char personnel du *2nd Lieutenant* Wallace S. Holbrook

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

LE SIÈGE DU CHÂTEAU D'ITTER

L'irruption inopinée de cette « cavalerie » improvisée ne manque pas de laisser les esseulés d'Itter dans des abîmes de perplexité. Imaginant l'arrivée d'une forte colonne mécanisée de secours balayant tous les environs, ils doivent se contenter d'un unique M4 bientôt posté devant l'entrée du château, d'une demi-douzaine de *GIs* aux ordres d'un lieutenant « *aussi rustre dans son apparence que ses manières* » (Reynaud), et d'un *Major* — sans doute mieux éduqué mais néanmoins Allemand ! — avec sa vingtaine d'artilleurs en *Feldgrau* sans le moindre armement lourd. On fait toutefois contre mauvaise fortune bon cœur. Poignées de mains et toasts viennent rapidement souder l'étrange petite communauté improvisée. On discute de la situation : impossible d'évacuer tout le monde avec les maigres moyens disponibles. Par malchance, la radio de « Besotten Jenny » est tombée en panne pendant le trajet, mais on se rassure en se disant que les renforts ne tarderont pas. On attendra donc, les vieux remparts du château médiéval offrant un minimum de protection contre toute surprise de l'extérieur, à l'exception bien sûr d'un improbable assaut en règle bénéficiant d'appuis lourds.

Il est 23 heures lorsque éclatent les premiers coups de feu. Manifestement, les éléments « fidèles » du secteur ont finalement décidé de s'intéresser au château. Garand, Kar 98, MP-40 et MG-34 de la petite « garnison » répondent au jugé en direction des sous-bois. Le manège se poursuit sporadiquement toute la nuit, mais prend une tout autre ampleur à l'aube. Vers 4 heures, les tirs s'intensifient de part et d'autre. Au déchirement caractéristique d'une MG-42 balayant l'entrée principale répond la Browning de caisse de « Besotten Jenny ». Le redoutable « pom-pom » d'une pièce de *2cm* se joint bientôt au concert. Les tirs hostiles s'étendent peu à peu aux remparts Nord et Est. Lee, qui travaille en bonne intelligence avec ses « collègues » allemands et a reçu rien moins que le concours formel de deux généraux d'armée français, prend ses dispositions pour couvrir l'ensemble du périmètre. Chacun scrute les alentours pour repérer les assaillants paraissant de minute en minute se rapprocher à l'abri des bois et des maisons du village en contrebas. Les ex-prisonniers devenus assiégés arpentent de leur côté la cour, malgré les instructions reçues de se mettre à l'abri dans le cellier, et montrent un calme olympien. Inconscience ? Expérience et fierté d'anciens combattants plutôt. Outre Gamelin et Weygand, tous les hommes présents ont, à des degrés divers, combattu lors de la Grande Guerre et ne se laissent pas si aisément impressionner.

D'ailleurs, pendant quelques heures, la situation semble rester sous contrôle. C'est seulement vers 11 heures que les choses commencent à se compliquer radicalement, lorsqu'on repère au loin une colonne de camions déverser ses fantassins de part et d'autre du village. Rivé à ses jumelles, Kurt Schrader est formel : les uniformes bariolés sont ceux de ses « coreligionnaires » *Waffen-SS* et les marquages ceux de la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen ». C'est une compagnie complète qui vient de débarquer ! Comme pour confirmer cette menace, un obus de *8,8cm* déchire soudain l'air, puis un deuxième. Si l'un ne fait que pulvériser la chambre alors inoccupée des Gamelin, l'autre frappe de plein fouet « Besotten Jenny », dont le chef de pièce s'apprêtait à mettre en action son propre « 76 ». Miraculeusement, tout le monde parvient à évacuer le char en flammes et à regagner l'abri, désormais très relatif, du château. La perte du M4 doit être le prélude à un assaut général. Les tirs provenant désormais des abords immédiats du château redoublent de vigueur. Plusieurs défenseurs allemands tombent, tués ou blessés. Un autre, pris de panique et peu enclin à partager le sort du *Schloss*, saute le mur ébréché et s'enfuit à travers bois. Dans son poste d'observation, le *Major* Gangl tombe soudain raide mort aux pieds de Lee, abattu par un sniper. Une nouvelle fois, l'officier américain presse les civils de se mettre à l'abri. Les plus âgés, les femmes ainsi que la famille Schrader s'exécutent enfin, mais l'on voit bientôt Reynaud, Clemenceau, La Rocque et Borotra récupérer leurs armes et commencer à faire le coup de feu aux côtés de leurs protecteurs. Plus encore, ce dernier, décrit par l'officier américain comme « *l'étincelle de la défense* », s'offre pour tenter de se frayer un chemin à travers les assaillants et guider la « cavalerie ». En effet, celle-ci est maintenant toute proche, comme l'a confirmé une liaison téléphonique enfin obtenue avec Wörgl. Lee finit par acquiescer. La situation est vraiment grave et les munitions presque épuisées. En dernier ressort, il prévoit, avec l'accord des Français, de se barricader dans l'ancien et massif donjon et d'en défendre chaque porte et chaque escalier, à la baïonnette si nécessaire. L'ancien mousquetaire [1] profite d'une accalmie pour se glisser à l'extérieur, réussissant cette fois son « évasion ».

[1] Surnom de l'équipe de France de tennis victorieuse à six reprises de la Coupe Davis dans les années 1920-1930. Elle était composée de Jean Borotra, Jacques Brugnon, Henri Cochet et René

▶ *GIs* de la *103rd US Infantry Division* en progression dans un village tyrolien en mai 1945. C'est cette unité, commandée par le légendaire et énergique général Anthony McAuliffe, qui libère définitivement les assiégés du *Schloss* Itter. US Nara

Sa course de 40 mètres à découvert est un authentique moment de bravoure athlétique comme l'est son slalom dans les bois entre les groupes d'assaillants pour rejoindre la route de Wörgl ! 15 heures sonneront bientôt en cette interminable journée du 5 mai 1945.

AMERIKANISCHE PANZER !

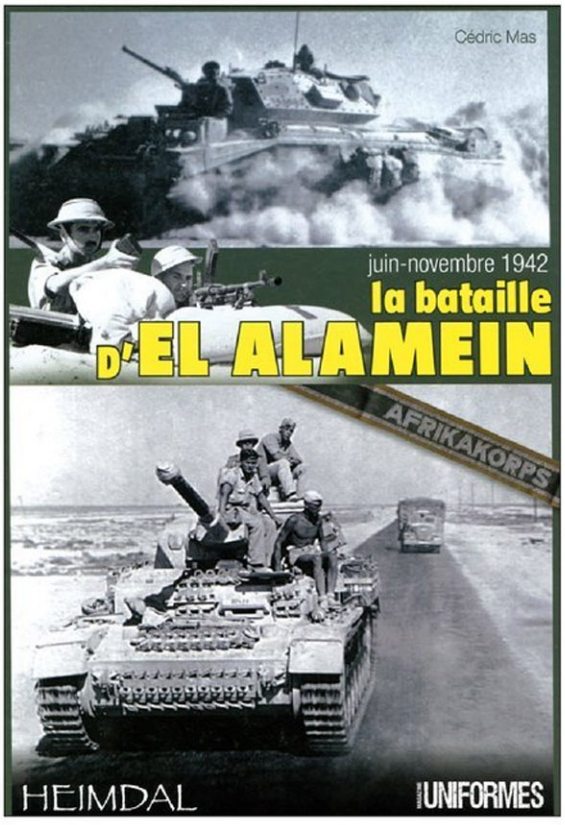
La courageuse course de Borotra intervient cependant trop tard pour être utile. C'est en effet peu après son départ que le cri libérateur retentit du haut des remparts, alors même que Lee commence à évacuer son monde vers le donjon. En effet, une équipe de *Waffen-SS* armée d'un *Panzerschreck* vient tout juste de se mettre en position face à la porte principale lorsque, depuis le village proche, éclatent de sourdes détonations et le crépitement de multiples armes automatiques. La cavalerie, la vraie, arrive bel et bien cette fois, menée par le *Lieutenant-Colonel* Marvin Coyle : « Boche Buster » est en tête, suivi du peloton de M4 laissé la veille à Wörgl et renforcé entre-temps d'éléments de reconnaissance et d'infanterie du *II/142nd Infantry Regiment*. Le *Major* Kramer de la *103rd Division* est également là en compagnie d'Éric Lutten, son officier de liaison français et ses trois Jeep marquées d'un cactus. Il n'a pas voulu manquer l'événement, malgré l'obligation de laisser en arrière ses éléments de combat. Redoutables pour le petit groupe de défenseurs d'Itter, les assiégeants de la « Götz von Berlichingen » n'ont ni les moyens ni la volonté de s'opposer à une telle force de secours. Il ne faut que quelques minutes et quelques échanges de tirs pour provoquer la reddition des uns — on fera plus d'une centaine de prisonniers — et la complète dispersion des autres. La petite « bataille d'Itter » est finie. Elle aura duré quinze heures.

Dans la cour du château, libérateurs et libérés se pressent bientôt pour se congratuler avec force effusions. Quel réel soulagement pour les seconds ! Deux journalistes et un photographe arrivent peu après en compagnie du colonel Lynch, commandant le *142nd Regiment* : « *Nous avons libéré le Who's Who* », écrira le reporter de guerre américain Meyer Levin. « Zvonko » Cuckovic et Andreas « André » Krobot sont là eux aussi, chaleureusement félicités et remerciés par les Français, qui reprennent cependant bien vite entre eux leurs vieilles rancœurs personnelles. Le *SS-Hauptsturmführer* Kurt Schrader, cette fois revêtu de son uniforme *SS*, remet officiellement à l'officier américain la garde de « ses » protégés et manque alors de peu de se faire écharper par le Croate, qu'on ne retient que *in extremis* en lui expliquant son rôle singulier. Le temps que les équipes de secours prennent en charge morts et blessés ayant payé de leur sang la protection des « big-wigs » français, ces derniers sont rapidement évacués grâce à quelques automobiles de réquisition vers les états-majors supérieurs, où ils seront reçus par un parterre d'étoilés. Ce qui reste des *Landser* de feu le *Major* Gangl n'auront, quant à eux, pas de traitement de faveur et gagneront peu après, anonymes, un camp de prisonniers de guerre. Quant à Lee et ses hommes, ils n'auront pour l'essentiel gagné qu'un repos mérité, avec néanmoins pour le premier l'attribution d'une *Distinguished Service Cross* quelques semaines plus tard, assortie d'une belle citation et d'une promotion de capitaine, attendue depuis longtemps. Moins de deux jours après la singulière libération du château d'Itter, le *III. Reich* capitulait. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Daladier (E.), *Journal de captivité, 1940-45*, Calmann-Levy, 1994.
- Harding (S.), *The Last Battle: When U. S. and German Soldiers Joined Forces in the Waning Hours of World War II in Europe*, Da Capo, 2013.
- Mayer (J.), *12th Men Free French Big-Wigs*, in Hellcat News, 1945.
- Reynaud (P.), Carnets de captivité, 1941-1945, Fayard, 1997.

ACTUALITÉ DES LIVRES



PAGE SPÉCIALE « BLINDÉS EN AFRIQUE DU NORD »

Une fois n'est pas coutume, nous proposons dans ce numéro la recension de nouveautés ayant pour thème central l'Arme blindée en Afrique du Nord. Souvent traité par des spécialistes anglo-saxons, le sujet est loin d'être épuisé, et des auteurs français ou italiens trouvent encore des pépites à exploiter. En voici trois.

LA BATAILLE D'EL ALAMEIN JUIN-NOVEMBRE 1942

CÉDRIC MAS

Bien connu de nos lecteurs pour deux hors-séries consacrés à l'*Afrika-Korps*, Cédric Mas vient de publier un album illustré sur El Alamein à l'occasion du 70e anniversaire de la bataille. Si les références sur le sujet se comptent par dizaines en langue anglaise, les ouvrages sérieux sont bien rares en français. Travaillant à partir d'archives et d'une bibliographie fouillée, l'auteur réussit à nous relater avec précision les opérations militaires sur les batailles d'El Alamein. Après une longue introduction présentant le contexte des combats en Afrique du Nord et les principaux acteurs, le premier chapitre s'étend sur la « première » bataille, celle de juillet 1942 : Mersa Matrouh, Tell el-Eisa, Ruweisat, etc. Le chapitre suivant se concentre, lui, sur la « seconde » bataille en août-septembre 1942 à Alam el-Halfa, et le troisième sur les opérations « Lightfoot » et « Supercharge » menées ensuite par Montgomery. L'auteur fait enfin une analyse fine de la bataille, des styles de commandement, des erreurs tactiques, etc. Le livre comprend plusieurs cartes, quelques ordres de bataille et des annexes intéressantes, mais surtout de très nombreuses photos peu connues, car provenant de collections privées. Bref, cet ouvrage renouvelle considérablement le genre et s'impose comme une référence sur la question.

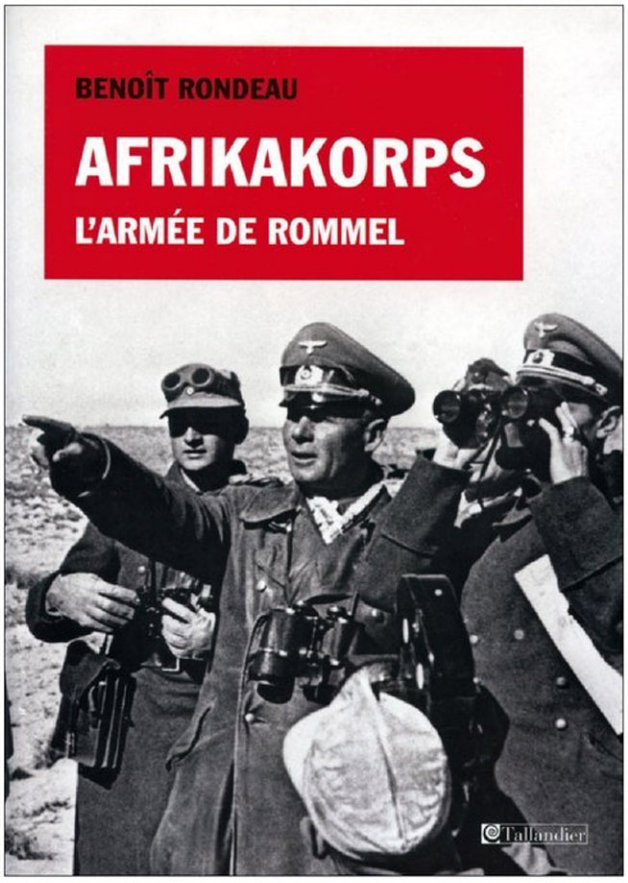
Coédition Heimdal / Uniformes, 2012, 126 pages, 36 €
ISBN : 978-2-84048-341-0

MEZZI CORAZZATI ITALIANI I PRIMI QUARANT'ANNI

PAOLO EMILIO PAPO

Les éditions romaines IBN sont surtout spécialisées dans le domaine de l'aviation, mais ne se refusent pas à publier des ouvrages sérieux sur d'autres sujets. Il en est ainsi du dernier livre de Paolo Emilio Papo, auteur prolifique … et grand lecteur de *Batailles & Blindés* et *Trucks & Tanks*, comme le montre sa bibliographie ! Le journaliste et romancier italien nous livre ici une histoire technique de l'Arme blindée italienne de la Grande Guerre aux années 1950. Bien entendu, les combats et matériel de la guerre dans le désert occupent une place non négligeable dans ce livre souple abondamment illustré. Tous les blindés italiens font l'objet d'un chapitre détaillé, du FT17 E au P40 en passant par les prototypes d'avant-guerre, les chars pris à l'ennemi, les *autoblindate*, les tankettes, etc. L'auteur poursuit par une analyse de la production industrielle et explique aussi l'utilisation des engins après-guerre (par la police italienne). Quelques pages sont même réservées aux maquettes de chars italiens. Seul obstacle potentiel, la langue, puisque l'ouvrage est en italien…

IBN Editore, 2012, 172 pages, 18 €
ISBN : 88-7565-116-7



AFRIKAKORPS
L'ARMÉE DE ROMMEL
BENOÎT RONDEAU

Avec cette histoire de l'*Afrika-Korps*, Benoît Rondeau n'a pas voulu écrire une énième chronique des opérations militaires de Rommel en Afrique du Nord. Au contraire. Loin des poncifs éculés sur une soi-disant « guerre sans haine » et d'un Rommel « propre », l'ouvrage – fort bien écrit – amène en effet à nous interroger sur le mythe de l'*Afrika-Korps*. Car qui étaient ces combattants, sinon des soldats véhiculant le même esprit nazi qu'en Europe ? N'ayant connu jusque-là que la victoire, ils imposèrent leur fanatisme jusque dans les camps de prisonniers où ils furent enfermés, tandis que la *Gestapo* et des *Einsatzgruppen* suivaient l'*Afrika-Korps* pour traiter le « problème juif »... Ces choses sont peu connues, rappelle l'auteur, car le talent militaire de Rommel et ses victoires ont contribué à forger une historiographie où ne sont souvent pris en compte que les aspects tactiques des combats. Avec cette histoire globale, Benoît Rondeau vient donc dépoussiérer la légende en posant les questions qui dérangent et en apportant la contradiction là où cela restait nécessaire.

Complété par quelques cartes, des annexes, de nombreuses notes et une bibliographie, l'ouvrage suit le fil chronologique pour conter l'histoire de l'armée de Rommel, de l'intervention italienne en Égypte aux derniers combats en Tunisie. C'est dans une cinquième et dernière partie que l'auteur se penche sur la construction d'un mythe. Un livre utile et très complet.

Editions Tallandier, 2013, 512 pages, 26,90 €
ISBN : 979-10-210-0094-0

TROMPER L'ENNEMI
L'INVENTION DU CAMOUFLAGE MODERNE EN 1914-1918
CÉCILE COUTIN

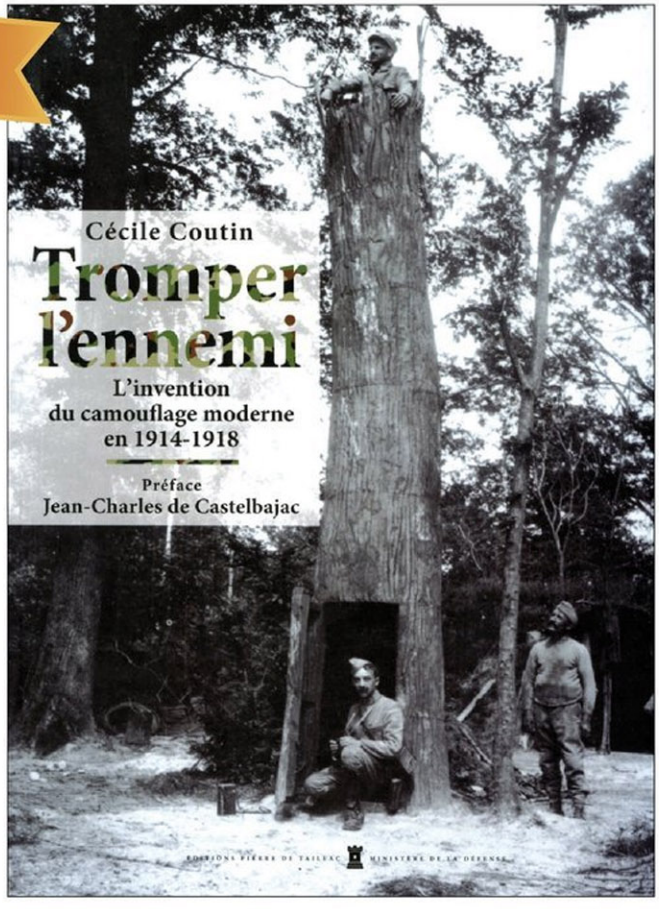
COUP DE CŒUR

Le coup de cœur de la rédaction revient à un ouvrage sorti voici déjà quelques mois. L'auteur est Cécile Coutin, conservateur en chef à la BNF, au département des Arts du spectacle. Auparavant, elle a été conservateur au Musée d'Histoire Contemporaine et a travaillé, pour sa thèse de doctorat en histoire de l'art, sur le peintre et dessinateur Jean-Louis Forain. Quel rapport avec l'histoire militaire ? Le camouflage. En août 1914, les pantalons garance et les capotes bleues des fantassins français en font des cibles faciles ; les pertes sont dramatiques, alors même que la guerre s'enlise dans les tranchées. Étonnamment, ce sont des artistes, de simples soldats – dont Jean-Louis Forain – qui vont proposer des solutions novatrices pour « voir sans être vu ». L'Armée française crée alors une « section de camouflage » en février 1915 avec d'anciens professionnels (peintres, décorateurs, etc.) pour repeindre le matériel, trouver de nouveaux motifs, construire des leurres, etc...

Rapidement, les uniformes évoluent, les tons naturels sont recherchés pour se fondre dans les paysages, mais on construit aussi de faux arbres, des poilus en carton-pâte, voire même une fausse ville de Paris pour détourner les bombardiers allemands de leur objectif !

L'éditeur Pierre de Taillac nous a habitués à de beaux livres richement illustrés et joliment mis en page ; nous sommes donc ici en terrain connu, mais encore un cran au-dessus : grand format, papier épais, couverture brochée à rabats, excellente qualité d'impression... L'auteur a rassemblé ici plus de 300 documents d'époque concernant cette science – ou cet art – du camouflage et propose une étude complète de la question, n'oubliant pas les aspects navals et aériens, et expliquant aussi la production de ces camouflages, les stratagèmes mis en place, leur évolution, etc.

Une excellente étude à lire absolument !



Editions Pierre de Taillac / Ministère de la Défense, 2012, 240 pages, 35 €
ISBN : 978-2-36445-015-8

BATAILLES & BLINDÉS

Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

N°52

- **TEMPÊTE ROUGE SUR L'EUROPE**
  Les plans d'invasion du Pacte de Varsovie
- Opération « Wintergewitter »
- Sedan 1940
- L'Armée russe au combat en Ossétie du Sud et en Géorgie
- ...

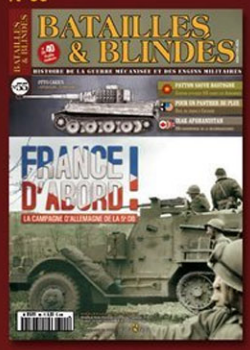
N°53

- **LE BAPTÊME DU FEU DE LA « HITLERJUGEND »**
  Normandie, 1944
- « Cassino-sur-le-Main », La bataille d'Aschaffenbourg
- Un *Wikinger* dans l'enfer de Tcherkassy
- Objectif Saigon ! - 2e partie
- ...

N°54

- **KNOCK'EM ALL DOWN**
  La bataille d'Aix-la-Chapelle
- La 2e DB dans l'enfer de Grussenheim
- Les hussards de la mort
- Chroniques Africaines
- Objectif Saïgon ! 3e partie
- ...

N°55



- **FRANCE D'ABORD**
  La campagne d'Allemagne de la 5e DB
- Duels de chars à Cologne
- Otto Carius et l'opération «Strachwitz»
- Irak - Afghanistan
- Patton sauve Bastogne
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°57 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°57 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°21 : *Panzerknacker* Histoire du combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°7** : La SS-*Panzerdivision* « Totenkopf » dans l'enfer de Targul (ref.7)	☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)	☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)	☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°53** : Le baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°55** : La campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)

TOTAL : **Nombre de numéros sélectionnés :** _____ x 8€ =

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Immeuble Le Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet
www.caraktere.com

BATAILLES & BLINDÉS HORS-SÉRIE N°23

SECONDE GUERRE MONDIALE

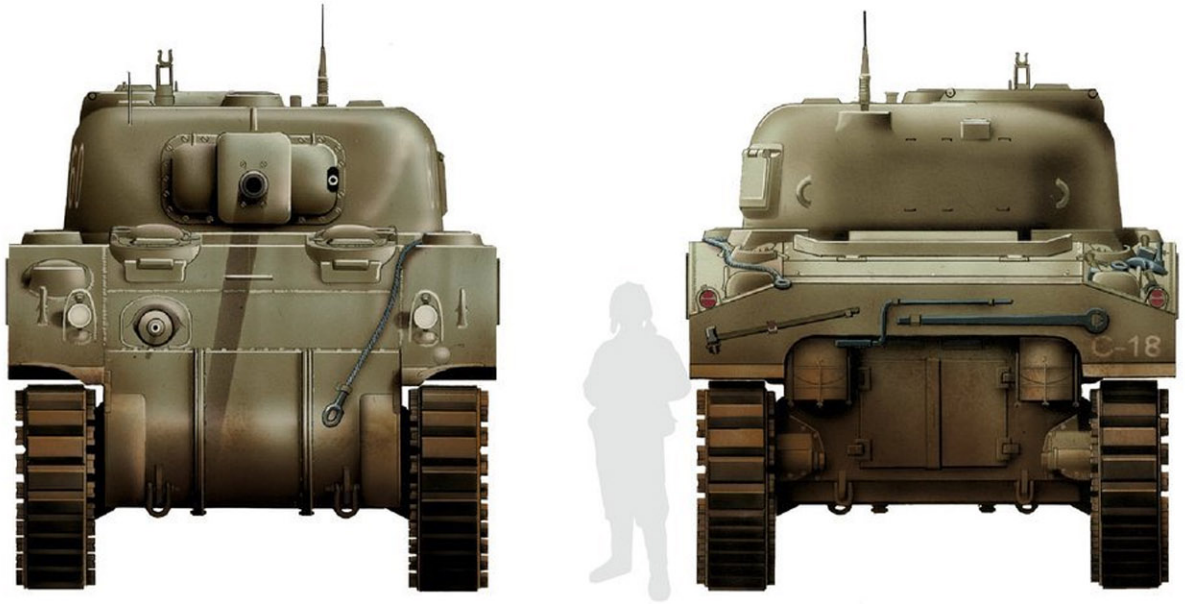
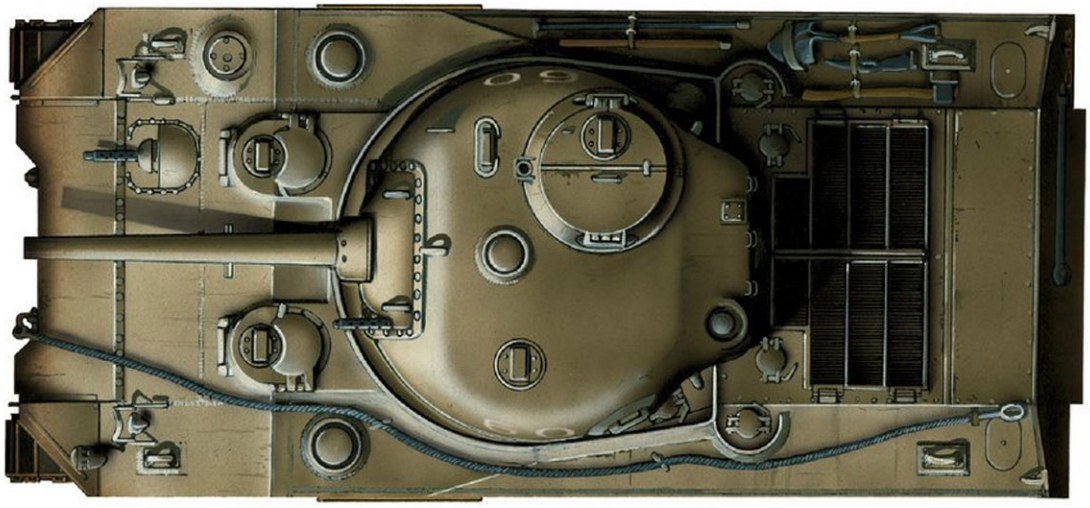
en kiosque le 05 septembre

La Révolution de la guerre mécanisée

La Seconde Guerre mondiale, à l'instar de la précédente, a été particulièrement prolifique en inventions technologiques et en innovations tactiques. La simple évocation des avions à réaction, des *Elektroboote*, des fusées balistiques et de la bombe atomique suffit à le rappeler. Le char de combat et sa doctrine d'emploi, sans oublier les moyens qui l'entourent et contribuent à optimiser ses performances sur le champ de bataille, connaissent eux aussi des évolutions significatives tout au long d'une guerre où les manœuvres de grand style permettent bien souvent d'emporter la décision. La guerre mécanisée a ainsi singulièrement changé de visage entre septembre 1939 et août 1945. En effet, bien des belligérants se sont avérés insuffisamment préparés à la guerre (Grande-Bretagne et États-Unis) ou s'y sont jetés de façon prématurée (Allemagne) ; tous n'ont pas tardé à être rattrapés par la réalité du terrain. Les progrès de la science, la recherche de contre-mesures adaptées à des menaces identifiées, la mise au point de tactiques nouvelles ou de moyens d'accompagnement ont révolutionné l'emploi du char et de l'Arme mécanisée. C'est en définitive dans une véritable course à la technologie et à la doctrine que se sont lancés Alliés et Axe, chacun ayant à sa manière révolutionné la guerre mécanisée : T-34, Panther, JS-2, *Sd.Kfz. 234*, lance-roquettes multiples Katyusha, chars aérotransportés, Teletank ou Borgward, véhicules de combat d'infanterie type VBCP Lorraine 38L ou Kätzchen, blindés du génie, radios, systèmes de vision infrarouges, jerrycans, missiles antichars, projectiles à charge creuse, obus flèches, armes de l'infanterie motorisée, coopération avec l'aviation, tactiques de combat, etc. seront abordés dans ce nouveau hors-série *Batailles & Blindés*. Au terme de sa lecture, vous saurez tout de l'évolution de la guerre mécanisée entre 1939 et 1945, et de l'impact que certaines armes ont encore de nos jours…

Renseignements : Editions Caraktère - Immeuble Le Maunier - 3120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

AVENTURES EN SHERMAN

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2013

M4 Sherman
C Company
763rd Tank Battalion
Okinawa, Japon, avril 1945
Char de Robert C. Dick